

# ***Analuein***

**Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.**



**Psychanalyse et politique • La psychanalyse dans son histoire**

**Psychanalyse en extension • Dossier « Jouissance »**

**Psychanalyse et philosophie • Echos de séminaires, formations et colloques**

**Le lecteur interprète • Nouvelles associatives**

**Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y 2012-2013**

**N° 19 - Décembre 2012**

F.E.D.E.P.S.Y.

Fédération Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg

O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

**Illustration de couverture:** Edward Hopper (1882-1967), *People in the Sun (Gens au soleil)*, huile sur toile, 102,6 x 153,4 cm, Washington (DC), National Museum of American Art, Smithsonian Institution.

**Illustration de 4<sup>e</sup> de couverture:** Fac-similé d'une courte allocution que Sigmund Freud a écrite et prononcée en anglais à la BBC le 7 décembre 1938, où il résume sa carrière scientifique. Ce qu'il note, à la fin du manuscrit, comme « *a short sentence in German* », est la phrase suivante : « *Im Alter von 82 Jahren verließ ich infolge der deutschen Invasion mein Heim in Wien und kam nach England, wo ich mein Leben in Freiheit zu enden hoffe.* » Freud conclut son allocution par ces quatre mots : « *My name is Sigmund Freud* ».

Voici une traduction française de l'ensemble de l'allocution :

« J'ai débuté mon activité professionnelle comme neurologue en m'efforçant de soulager mes patients névrosés. J'ai ainsi découvert, grâce au soutien d'un ami plus âgé que moi et à mon propre travail, des aspects importants et nouveaux sur le fonctionnement de l'inconscient chez l'homme et sur le rôle de l'instinct entre autres.

De cette découverte est née une nouvelle discipline scientifique, la psychanalyse, une discipline proche de la psychologie et qui propose une nouvelle approche du traitement de la névrose.

C'était un coup de pouce de la chance que j'ai payé chèrement. Les faits que je décrivais et mes théories se heurtaient à l'incrédulité des gens. J'étais confronté à une résistance féroce et acharnée. Malgré cela, j'ai finalement réussi à faire valoir mon point de vue et à créer une Association Internationale de Psychanalyse.

Mais le combat n'est pas terminé.

A l'âge de 82 ans, j'ai fui mon foyer à Vienne en raison de l'invasion allemande et je suis venu en Grande-Bretagne où j'espère pouvoir terminer ma vie dans la liberté.

Mon nom est Sigmund Freud. »

Fac-similé publié dans l'ouvrage de Ruth Sheppard, *Sigmund Freud. A la découverte de l'inconscient*, Ed. Larousse, 2012 ; traduction Michel Klepper.

F.E.D.E.P.S.Y. • 16 avenue de la Paix • 67000 Strasbourg • [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)

*Président*

Jean-Richard Freymann

*Directeur des publications*

Sylvie Lévy

*Responsable de la publication*

Joël Fritschy

*Secrétariat de rédaction*

Gabriele Daleiden

*Comité de rédaction*

Hervé Gisie

Laurence Joseph

Daniel Lemler

Anne-Marie Pinçon

*Correspondants*

Moïse Benadiba, Marseille

Claude Mekler, Nancy

Dominique Péan, Angers

Alain Schaefer, Saint-Dié

**Manuscrits et correspondance peuvent être adressés à**  
Joël Fritschy - 26 rue des Boulangers - 68100 Mulhouse  
[joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)

# SOMMAIRE

## Editorial

Anne-Marie Pinçon ..... 3

## Psychanalyse et politique

- Etre humain, faute professionnelle ?  
Daniel Lemler ..... 5

## La psychanalyse dans son histoire

- Psychanalyse et médecine  
Jacques Lacan ..... 7

## Psychanalyse en extension

- Edward Hopper: De la solitude à la lumière  
Laurence Guichard Joseph ..... 13

## Dossier « Jouissance »

- Introduction  
Florence Pichot ..... 16
- Les sept jouissances  
Michel Lévy ..... 17
- Sens, jouissance et symptôme  
André Michels ..... 25

## Psychanalyse et philosophie

- La question du nihilisme chez Nietzsche et Freud.  
La psychanalyse freudienne à l'épreuve du principe de raison  
Philippe Choulet ..... 31

## Echos de séminaires, formations et colloques

- De la reviviscence à l'hallucination, délire et réalité dans la position traumatique  
Bertrand Piret ..... 39
- Phobie : symptômes et structure  
Valérie Ritzenthaler ..... 46

## LIRE

### Le lecteur interprète

- Charlotte Herfray,  
*Penser vient de l'inconscient. Psychanalyse et « entraînement mental »*  
Marie-Noëlle Wucher, Dominique Bolitt ..... 49
- Jean-Michel Vives,  
*La Voix sur le divan : Musique sacrée, opéra, techno*  
Marie-France Schäfer ..... 51
- Michel Constantopoulos,  
*Qu'est-ce qu'un père ?*  
Michel Constantopoulos ..... 52

## Nouvelles associatives

- Procès-verbal de l'assemblée générale de la F.E.D.E.P.S.Y. du 9 octobre 2012 ..... 55
- Procès-verbal de l'assemblée générale du G.E.P. du 9 octobre 2012 ..... 58
- Procès-verbal de l'assemblée générale de l'E.P.S. du 9 octobre 2012 ..... 62

## Activités des membres

de la F.E.D.E.P.S.Y. 2012-2013 ..... 64



# EDITORIAL

Anne-Marie Pinçon

«Qu'avez-vous à dire, médecins, sur le plus scandaleux de ce qui va suivre?  
Car s'il était exceptionnel, le cas où l'homme jusqu'ici proférait: "si ton œil te scandalise, arrache-le",  
que diriez vous du slogan: "si ton œil se vend bien, donne-le"?»  
Jacques Lacan, 1966

Ce nouveau numéro d'*Analuein* est marqué par la diversité des contributions dans les différentes rubriques qui en font la structure. Une lecture transversale permet de repérer l'un des fils conducteurs, point de rencontre et de dialogue possible entre les auteurs. Lacan et Freud y sont nommément convoqués, et le discours analytique dans le croisement avec les autres discours avec, soulignons-le, un accent particulièrement aigu porté sur les effets du discours capitaliste sur le lien social et le sujet.

La retranscription d'une conférence de Jacques Lacan: «Place de la psychanalyse dans la médecine», prononcée en 1966 au Collège de Médecine de la Salpêtrière, constitue d'une certaine façon un texte fédérateur.

Lacan, dans un moment d'anticipation, en appelle au questionnement politique et éthique et à la «nécessaire subversion» que le médecin devra opérer quant à sa position par rapport au malade, eu égard aux effets d'une «globalisation de la santé», ainsi que de la rupture «épistémologique» produite par le progrès de la science sur la relation de la médecine avec le corps.

Seule l'invention freudienne de la psychanalyse, dont Lacan note au passage qu'elle entre en jeu à ce moment précis d'avènement du progrès de la science, peut y répondre. Il en nomme les deux boussoles: la dimension de la demande, qui est demande de savoir, ainsi que celle de la jouissance, qui s'en déduit, car «le corps s'éprouve... et nous savons que c'est au niveau de la douleur que peut s'éprouver toute une dimension de l'organisme qui autrement reste voilée».

Rappelons que nous sommes en 1966. Aujourd'hui, près d'un demi-siècle après, la question fait cruellement retour, s'actualisant dans tous les domaines de la «vie commune» selon l'expression lacanienne, l'o/abjectalisation de l'individu au nom de la rentabilité économique ayant pour corollaire la défaillance annoncée du sujet.

Dans son texte «Etre humain, faute professionnelle?», Daniel Lemler restitue sous forme d'interrogation qui confine à l'évidence, à partir de sa clinique, le récit de la réalité quotidienne du

travail dans ce qu'il est habituel de nommer «entreprise» et souligne le glissement qui réduit l'homme au rang de matière comptable et consommable — et la Shoah en a fourni l'insigne de radicalité. Il postule que notre société piège l'individu dans une réduplication d'instant de voir, maintenant «un sujet toute jouissance» en panne de division subjective.

Le malaise est repérable sur le versant de la culture. Laurence Guichard Joseph en fait une lecture à partir de l'exposition consacrée au peintre Hopper. Soulignant le caractère d'humanité qui émane de l'œuvre, l'auteur met en lumière son caractère politique en lien avec le tournant créé par l'avènement de la «société industrialisée et taylorisée». Entre intérieur et extérieur, ombre et lumière, les tableaux de Hopper mettent en abîme la solitude infranchissable du sujet face aux «faux-semblants» du mythe de l'*American Way of Life*.

De la jouissance en question, c'est le fruit qui émane d'un travail de restitution de deux conférences produites à l'occasion de journées de formation à Besançon. Michel Lévy, à partir des notions freudiennes de «Wunsch», «Lust» et «Genuss», fait un point de situation de l'avancée lacanienne du concept de jouissance — soulignons ici que son émergence est contemporaine de la conférence de 1966 de Lacan présentée dans ces pages. Sur un mode humoristique, il égrène, à travers les personnages des sept nains du conte de Grimm, les traits des sept jouissances, sans en oublier une huitième, de surcroît, jouissance de la vie, effet souhaité d'une cure psychanalytique.

André Michels articule la question à partir du triptyque «sens, jouissance, symptôme». Il chemine dans sa complexité en décryptant les ressorts conceptuels et cliniques — notamment au niveau de la direction de la cure — mettant en évidence les notions d'inconscient et pulsion, de savoir et vérité, pour nous amener vers la question de l'articulation des différents types de jouissance - à partir des jouissances phallique et Autre — ainsi que de celle de l'interprétation, de l'objet  $a$  et de la coupure.

Faisant un pas de côté par rapport à notre ligne éditoriale, nous concluons en mettant l'accent sur deux textes dont la particularité réside dans la problématisation qu'ils amènent à partir de questionnements singuliers (et qui ne sont pas sans résonance avec les questions sociétales et politiques qui agitent le monde contemporain).

Nous noterons le travail de recherche de Bertrand Piret qui, à partir de sa clinique auprès de patients gravement traumatisés et d'une étude minutieuse du texte freudien, questionne la nature de

phénomènes hallucinatoires et délirants en lien avec la structure de leurs discours et les représentations culturelles qu'ils recèlent.

Nous noterons également l'essai sur le nihilisme chez Nietzsche et Freud de Philippe Choulet qui, de sa place de philosophe, met en évidence l'émergence des principes de raison et d'arbitraire chez Freud et travaille la question du rationalisme freudien de façon dialectique avec la pensée nietzschéenne.

# PSYCHANALYSE ET POLITIQUE

## *Etre humain, faute professionnelle ?*

Daniel Lemler

*« Les chiffres et les faits furent les moyens mêmes, bien avérés, des assassins.  
L'homme comme numéro est une des horreurs de la déshumanisation. »*

Aharon Appelfeld

Chaque nouvelle journée de consultations me confronte à son lot de souffrance au travail. Force m'est de constater le nombre toujours croissant de patients faisant état de leur souffrance sur leur lieu d'exercice professionnel. Pour l'illustrer, les deux patients les plus récents: la postière et la chef de secteur d'une énorme équipe de techniciennes de surface.

Lucie a 25 ans, elle travaille à la Poste. Elle est chargée de la livraison des colis à domicile. Des paquets, il y en a des gros, des petits, des légers ou des lourds, plus ou moins encombrants. Il faut les porter au premier avec ascenseur, au cinquième sans ascenseur... Tout cela est loin d'être normé. Des technocrates se sont penchés sur cette profession, et au prix de savants calculs, ils ont conclu qu'il fallait en moyenne deux minutes pour délivrer un colis. Et cette norme est depuis appliquée pour déterminer le travail de Lucie. J'ignore si cette norme est réaliste mais elle m'explique pourquoi son collègue, lorsqu'il vient m'apporter un paquet, le fait toujours en courant, à peine le temps de lui dire merci. Apparemment Lucie n'a pas pu se résoudre à cette réduction plus que drastique des échanges avec ses « clients ». Alors, elle a été convoquée par son directeur qui lui a signifié « qu'elle n'était pas payée pour parler avec les clients, mais pour livrer les colis ». On ne peut être plus clair !

Elif est une jeune femme de 30 ans d'origine orientale. Elle est mariée, mère de deux enfants. Son mari, ouvrier, ne parle pas très bien le français. Pour aider sa famille, elle se contente d'un CAP de vendeuse tandis que ses frères font des études supérieures et accèdent à de belles professions. Pour arrondir ses fins de mois, elle fait aussi des ménages dans le cadre d'une entreprise de nettoyage. C'est là qu'elle se fait remarquer pour ses qualités professionnelles et se voit confier un poste de responsable de secteur. Elle a 250 personnes à gérer pour 270 sites. Pour elle, il s'agit d'une véritable consécration, une revanche sur la vie. Las, elle déchant vite. Ce que l'on attend d'elle est essentiellement répression et sanction. Pousser les employées au-delà de la

limite de leur force et, si elles ne le font pas, les licencier. Elle ne peut se résoudre à cet expédient et se fait rappeler à l'ordre.

Dans les deux cas, leur est reprochée leur humanité. Vous avez bien lu: leur humanité. Notre monde s'est mis à marcher sur la tête et comme nous avons une importante capacité d'adaptation, nous avons appris à nous déplacer la tête à l'envers, cela n'a même plus la capacité de nous étonner! Pour nous sortir de la torpeur, il faut quelques suicides, rapidement emportés dans le flot de l'actualité.

Derrière ces événements, opère une nouvelle idéologie qui contamine l'ensemble de notre société qui fonctionne sur un pur modèle économique.

Cela s'inscrit dans un contexte plus général qui a pour nom: « mondialisation », ou « globalisation ». Ces termes ne sont pas sans évoquer la constitution d'une totalité englobante, d'un grand Tout. Les individus s'y sentent ravalés à n'être que de simples unités comptables. La seule valeur est celle qui se lit sur l'état bancaire. Le phallus ne se mesure plus à la taille de la maison ou la longueur de la voiture, mais au nombre de zéros avant la virgule. Effectivement, nous avons affaire à un univers ordonné, non plus par un langage, mais par les chiffres; un univers binaire, fonctionnant sans tiers, psychotisant.

Ainsi, nous sommes entrés, sans vraiment nous rendre compte de quelle manière, dans une ère nouvelle, organisée autour d'un concept directeur, la rentabilité. Après être sorti de l'âge de pierre, du fer, du bronze, nous avons régressé à « l'âge de l'argent ».

Ce monde n'est plus fait pour les hommes. Ils n'y ont plus leur place comme individus, mais comme unités comptabilisables (tant de licenciements, tant de chômeurs, de centaines, tel pourcentage de femmes...). Ce monde fonctionne selon une pure logique comptable. L'homme y existe plus sous une forme numérale que nominale. Cela nous évoque les camps de concentration où tout est fait pour que les sujets

perdent leur identité. Après la confiscation de tous les objets personnels, le tatouage est l'étape décisive. «J'ai appris que je suis *Häftling*. Mon nom est 174517», raconte Primo Lévi. Ce tatouage vient marquer dans la chair la substitution du nom propre par un simple numéro. Or nous observons aujourd'hui que la logique comptable qui régit nos sociétés nous réduit de plus en plus souvent à un numéro (de l'INSEE, de la sécurité sociale, du passeport...) ou encore nous dissout dans une statistique, un nombre.

La partie visible de l'iceberg, c'est notre société de consommation. Si nous en cherchons les sources, nous commençons à y voir clair. Il y a 80 ans est apparue une idéologie qui prônait le ravalement de l'être humain à un pur objet de consommation. Elle a mis en place une industrialisation de la mort, à laquelle ont participé toutes les disciplines de la culture. La politique d'extermination n'est pas sans rapport avec les conséquences de l'industrialisation dans le monde occidental.

Aujourd'hui aussi, rien n'a échappé au phénomène de la consommation, ni la santé, ni la culture. Si cette évolution est préoccupante dans son ensemble, ce dernier point l'est plus particulièrement car il prive les hommes d'une des armes les plus efficaces pour enrayer le processus de déshumanisation : la culture.

En effet, si la culture se consomme, cela revient à dire qu'elle se réduit à un simple mouvement pulsionnel, qu'il soit oral, scopique ou autre... Ce mouvement vise à une satisfaction directe et ne permet donc pas d'autres destins à la pulsion, en particulier une sublimation. Selon Lacan, subli-

mer, c'est élever l'objet à la dignité de la Chose. Ce mouvement ne correspond pas à une idéalisation, bien au contraire. La Chose, *das Ding*, est objet définitivement perdu, inaccessible, objet aux « impossibles retrouvailles ». Un objet sublimé est donc moins idéalisé que perdu. C'est ainsi aussi que nous pouvons entendre la « poubelliciation ». Aussi, ne pouvons-nous concevoir de production culturelle qu'en tant que perdue, sinon elle se réduirait à un fétiche.

Or, aujourd'hui, l'objet, loin d'être élevé à la dignité de la Chose, se réifie, perd sa capacité d'être mobilisé, entre autres comme cause du désir. L'opération de division subjective devient alors impossible, ce qui maintient un sujet en toute jouissance, confronté à un grand Autre non barré, c'est-à-dire sans manque, sans aucun espace libre permettant au sujet d'y exister.

L'augmentation patente de la violence dans notre quotidien est l'une des expressions de ce phénomène illustratif des effets de la société de consommation mais surtout de cette nouvelle *Weltanschauung* économique.

Dans cette industrie de la consommation, on finit par zapper les temps logiques en surfant d'instant à instant de voir en instants de voir, sans jamais de moment de conclure. Aussi, pour sortir de l'emprise pulsionnelle, pour ne pas tomber dans la victimisation, l'interpellation freudienne, propre à restituer la part subjective de chacun au cœur de son destin, prend toute son importance : « Quelle est ta part dans ce qui t'arrive ? » avec comme visée de rétablir une *Durcharbeitung*, un temps pour comprendre.

# LA PSYCHANALYSE DANS SON HISTOIRE

## Psychanalyse et médecine

Jacques Lacan

*Le texte que nous publions est la reprise d'une intervention de Lacan parue initialement sous forme d'extrait dans les Lettres de l'École Freudienne sous le titre «Psychanalyse et médecine» (1961, 1). De fait, sa parution initiale se trouve dans les Cahiers du Collège de Médecine qui a publié dans sa livraison de 1966 (n° 12, pp. 761-774) l'intégralité des propos qui ont été tenus lors de cette table ronde organisée à la Salpêtrière à l'initiative de Jenny Aubry. Cette rencontre a eu lieu le 16 février 1966 et avait pour thème «La place de la psychanalyse dans la médecine». L'actualité du propos de Lacan au regard des évolutions de la médecine et précisément en raison de ses évolutions ne se dément pas. Bien plus, on reste quelque peu interloqué face aux capacités de prédiction de Lacan.*

*M. Lacan, vous qui êtes le promoteur d'un mouvement important dans la psychanalyse, pensez-vous que la psychanalyse soit figée?*

### **M. Lacan :**

Vous me permettrez, sur certaines des questions qui viennent d'être posées de m'en tenir aux réponses de Mme Aubry qui me semblent très suffisamment pertinentes. Je ne vois pas que démocratiser l'enseignement de la psychanalyse pose d'autre problème que celui de la définition de notre démocratie. C'en est une, mais il y en a plusieurs espèces concevables et l'avenir nous mène vers une autre.

Ce que je croyais avoir à apporter à une réunion comme celle-ci caractérisée par qui la convoque, c'est-à-dire le Collège de Médecine, c'était très précisément d'aborder un sujet que je n'ai jamais eu à traiter dans mon enseignement, celui de la place de la psychanalyse dans la médecine.

Actuellement cette place est marginale et comme je l'ai écrit à plusieurs reprises, extra-territoriale. Elle est marginale du fait de la position de la médecine vis-à-vis de la psychanalyse, qui l'admet comme une sorte d'aide extérieure, comparable à celle des psychologues et de différents autres assistants thérapeutiques. Elle est extra-territoriale du fait des psychanalystes qui, sans doute, ont leurs raisons pour vouloir conserver cette extra-territorialité. Ce ne sont pas les miennes, mais à la vérité, je ne pense pas que mon seul vœu là-dessus suffira à changer les choses. Elles trouveront place en leur temps, c'est-à-dire extrêmement vite à considérer la sorte d'accélération que nous vivons quant à la part de la science dans la vie commune.

Cette place de la psychanalyse dans la médecine, je voudrais aujourd'hui la considérer du point de vue du médecin et du très rapide changement qui est en train de se produire dans ce que j'appellerai la fonction du médecin, et dans son personnage puisqu'aussi bien c'est là un élément important de sa fonction.

Pendant toute la période de l'Histoire que nous connaissons et pouvons qualifier comme telle, cette fonction, ce personnage du médecin sont restés d'une grande constance jusqu'à une époque récente.

Il faut cependant remarquer que la pratique de la médecine n'est jamais allée sans un grand accompagnement de doctrines. Que pendant un temps assez court, au XIX<sup>e</sup> siècle, les doctrines se soient réclamées de la science, ne les a pas rendues plus scientifiques pour autant. Je veux dire que les doctrines scientifiques invoquées dans la médecine étaient toujours, jusqu'à une époque récente, reprises de quelque acquis scientifique, mais avec un retard de vingt ans au moins. Ceci montre bien que ce recours n'a fonctionné que comme substitut et pour masquer ce qu'antérieurement il faut bien plutôt repérer comme une sorte de philosophie.

A considérer l'histoire du médecin à travers les âges, le grand médecin, le médecin type était un homme de prestige et d'autorité. Ce qui se passe entre le médecin et le malade, facilement illustré maintenant par des remarques comme celle de Balint, que le médecin en prescrivant se prescrit lui-même, s'est toujours passé: ainsi l'empereur Marc-Aurèle convoquait Galien pour qu'il fût versé de ses mains la thériaque. C'est d'ailleurs Galien qui a écrit le traité *Ὅτι ἀριστοσ ιατροσ και φιλοσοφος* que le médecin, dans son meilleur,

est aussi un philosophe, où ce mot ne se limite pas au sens tardif de philosophie de la nature.

Mais donnez à ce mot le sens que vous voudrez, la question qu'il s'agit de situer s'éclairera d'autres repères. Je pense qu'ici, bien que dans une assistance en majorité médicale, on ne me demande pas d'indiquer ce que M. Foucault nous apporte, dans son grand ouvrage, d'une méthode historico-critique pour situer la responsabilité de la médecine dans la grande crise éthique (c'est-à-dire touchant la définition de l'homme) qu'il centre autour de l'isolation de la folie; non plus que d'introduire cet autre ouvrage *Naissance de la clinique* en tant qu'y est fixé ce que comporte la promotion par Bichat d'un regard qui se fixe sur le champ du corps dans ce court temps où il subsiste comme rendu à la mort, c'est-à-dire le cadavre.

Les deux franchissements sont ainsi marqués, par quoi la médecine consomme pour sa part la fermeture des portes d'un antique Janus, celui qui redoublait irretrouvablement tout geste humain d'une figure sacrée. La médecine est une corrélation de ce franchissement. Le passage de la médecine sur le plan de la science et même le fait que l'exigence de la condition expérimentale ait été induite dans la médecine par Claude Bernard et ses consorts, ce n'est pas cela qui compte à soi seul, la balance est ailleurs.

La médecine est entrée dans une phase scientifique, pour autant qu'un monde est né qui désormais exige les conditionnements nécessités dans la vie de chacun à mesure de la part qu'il prend à la science, présente à tous en ses effets.

Les fonctions de l'organisme humain ont toujours fait l'objet d'une mise à l'épreuve selon le contexte social. Mais d'être prises en fonction serve dans les organisations hautement différenciées qui ne seraient pas nées sans la science, elles s'offrent au médecin dans le laboratoire déjà constitué en quelque sorte, voire déjà fourni des crédits sans limites, qu'il va employer à réduire ces fonctions à des montages équivalents à ceux de ces autres organisations, c'est-à-dire ayant statut de subsistance scientifique.

Citons simplement ici, pour éclairer notre lanterne, ce que doit notre progrès dans la formalisation fonctionnelle de l'appareil cardio-vasculaire et de l'appareil respiratoire non seulement à la nécessité de l'opérer, mais à l'appareil même de leur inscription, en tant qu'ils s'imposent à partir du logement des sujets de ces réactions dans des «satellites»; soit ce qu'on peut considérer comme de formidables poumons d'acier, dont la construction elle-même est liée à leur destination de supports de certaines orbites, orbites qu'on aurait bien tort d'appeler cosmiques, puisque ces orbites, le cosmos ne les «connaissait» pas. Pour tout dire, c'est du même pas dont se

révèle la surprenante tolérance de l'homme à des conditions acosmiques, voire le paradoxe qui l'y fait apparaître en quelque sorte «adapté, qu'il s'avère que cet acosmisme est ce que la science construit. Qui pouvait imaginer que l'homme supporterait très bien l'apesanteur, qui pouvait prédire ce qu'il adviendrait de l'homme dans ces conditions à s'en tenir aux métaphores philosophiques, à celle par exemple de Simone Weil qui faisait de la pesanteur une des dimensions d'une telle métaphore?

C'est dans la mesure où les exigences sociales sont conditionnées par l'apparition d'un homme servant les conditions d'un monde scientifique que, nanti de pouvoirs nouveaux d'investigation et de recherche, le médecin se trouve affronté à des problèmes nouveaux. Je veux dire que le médecin n'a plus rien de privilégié dans l'ordre de cette équipe de savants diversement spécialisés dans les différentes branches scientifiques. C'est de l'extérieur de sa fonction, nommément dans l'organisation industrielle, que lui sont fournis les moyens en même temps que les questions pour introduire les mesures de contrôle quantitatif, les graphiques, les échelles, les données statistiques par où s'établissent jusqu'à l'échelle microscopique les constantes biologiques et que s'instaure dans son domaine de décollement de l'évidence de la réussite, qui est la condition de l'avènement des faits.

La collaboration médicale sera considérée comme la bienvenue pour programmer les opérations nécessaires à maintenir le fonctionnement de tel ou tel appareil de l'organisme humain, dans des conditions déterminées, mais après tout, en quoi cela a-t-il à faire avec ce que nous appellerons la position traditionnelle du médecin?

Le médecin est requis dans la fonction du savant physiologiste mais il subit d'autres appels encore: le monde scientifique déverse entre ses mains le nombre infini de ce qu'il peut produire comme agents thérapeutiques nouveaux, chimiques ou biologiques, qu'il met à la disposition du public et il demande au médecin, comme à un agent distributeur, de les mettre à l'épreuve. Où est la limite où le médecin doit agir et à quoi doit-il répondre? A quelque chose qui s'appelle la demande.

Je dirai que c'est dans la mesure de ce glissement, de cette évolution, qui change la position du médecin au regard de ceux qui s'adressent à lui, que vient à s'individualiser, à se spécifier, à se mettre rétroactivement en valeur, ce qu'il y a d'original dans cette demande au médecin. Ce développement scientifique inaugure et met de plus en plus au premier plan ce nouveau droit de l'homme à la santé, qui existe et se motive déjà dans une organisation mondiale. Dans la mesure

où le registre du rapport médical à la santé se modifie, où cette sorte de pouvoir généralisé qu'est le pouvoir de la science, donne à tous la possibilité de venir demander au médecin son ticket de bienfait dans un but précis immédiat, nous voyons se dessiner l'originalité d'une dimension que j'appelle la demande. C'est dans ce registre du mode de réponse à la demande du malade qu'est la chance de survie de la position proprement médicale.

Répondre que le malade vient vous demander la guérison n'est rien répondre du tout, car chaque fois que la tâche précise, qui est à accomplir d'urgence, ne répond pas purement et simplement à une possibilité qui se trouve à portée de la main, mettons un appareillage chirurgical ou l'administration d'antibiotiques — et même dans ce cas il reste à savoir ce qui en résulte pour l'avenir —, il y a hors du champ de ce qui est modifié par le bienfait thérapeutique quelque chose qui reste constant et tout médecin sait bien de quoi il s'agit.

Quand le malade est envoyé au médecin ou quand il l'aborde, ne dites pas qu'il en attend purement et simplement la guérison. Il met le médecin à l'épreuve de le sortir de sa condition de malade ce qui est tout à fait différent, car ceci peut impliquer qu'il est tout à fait attaché à l'idée de la conserver. Il vient parfois nous demander de l'authentifier comme malade, dans bien d'autres cas il vient, de la façon la plus manifeste, vous demander de le préserver dans sa maladie, de le traiter de la façon qui lui convient à lui, celle qui lui permettra de continuer d'être un malade bien installé dans sa maladie. Ai-je besoin d'évoquer mon expérience la plus récente: un formidable état de dépression anxieuse permanente, durant déjà plus de vingt ans, le malade venait me trouver dans la terreur que je fis la moindre chose. A la seule proposition de me revoir 48 heures plus tard, déjà, la mère, redoutable, qui était pendant ce temps campée dans mon salon d'attente avait réussi à prendre des dispositions pour qu'il n'en fût rien.

Ceci est d'expérience banale, je ne l'évoque que pour vous rappeler la signification de la demande, dimension où s'exerce à proprement parler la fonction médicale, et pour introduire ce qui semble facile à toucher et pourtant n'a été sérieusement interrogé que dans mon école, à savoir la structure de la faille qui existe entre la demande et le désir.

Dès qu'on a fait cette remarque, il apparaît qu'il n'est pas nécessaire d'être psychanalyste, ni même médecin, pour savoir que lorsque quiconque, notre meilleur ami, qu'il soit du sexe mâle ou femelle, nous demande quelque chose, ce n'est pas du tout identique et même parfois diamétralement opposé à ce qu'il désire.

Je voudrais reprendre ici les choses à un autre point et faire remarquer que s'il est concevable que nous parvenions à une extension de plus en plus efficace de nos procédés d'intervention concernant le corps humain, sur la base des progrès scientifiques, le problème ne saurait être résolu au niveau de la psychologie du médecin, d'une question qui rafraîchirait le terme de psychosomatique. Permettez-moi d'épingler plutôt comme faille épistémologique, l'effet que va avoir le progrès de la science sur la relation de la médecine avec le corps.

Là encore la situation est pour la médecine subvertie du dehors. Et c'est pourquoi, ce qui, avant certaines ruptures restait confus, voilé, mêlé, embrouillé, apparaît avec éclat.

Car ce qui est exclu du rapport épistémologique, est justement ce qui va proposer à la médecine le corps dans son registre purifié; ce qui se présente ainsi se présente en pauvre à la fête où le corps rayonnait tout à l'heure d'être entièrement photographié, radiographié, calibré, diagrammatisé et possible à conditionner, étant donné les ressources vraiment extraordinaires qu'il recèle, mais peut-être aussi ce pauvre lui apporte-t-il une chance qui revient de loin, à savoir de l'exil où a proscrit le corps la dichotomie cartésienne de la pensée et de l'étendue, laquelle laisse complètement choir de sa saisie, ce qu'il en est non pas du corps qu'elle imagine, mais du corps vrai dans sa nature.

Ce corps n'est pas simplement caractérisé par la dimension de l'étendue: un corps est quelque chose qui est fait pour jouir, jouir de soi-même. La dimension de la jouissance est complètement exclue de ce qu'ai appelé le rapport épistémologique. Car la science n'est pas incapable de savoir ce qu'elle peut, mais elle, pas plus que le sujet qu'elle engendre, ne peut savoir ce qu'elle veut. Du moins ce qu'elle veut surgit-il d'une avancée dont la marche accélérée, de nos jours, nous permet de toucher qu'elle dépasse ses propres prévisions.

Pouvons-nous en préjuger, par exemple de ce que notre espace, qu'il soit planétaire ou transplanétaire, pullule de quelque chose qu'il faut bien appeler des voix humaines, animant le code qu'elles trouvent en des ondes dont l'entrecroisement nous suggère une toute autre image de l'espace que celle où les tourbillons cartésiens faisaient leur ménage? Pourquoi ne pas parler aussi du regard qui est maintenant omniprésent, sous la forme d'appareils qui voient pour nous aux mêmes lieux: soit quelque chose qui n'est pas un œil et qui isole le regard comme présent? Tout ceci, nous pouvons le mettre à l'actif de la science, mais cela nous fait-il atteindre ce qui là nous concerne, je ne dirai pas comme être humain, car en vérité, Dieu sait ce qu'on agite

derrière ce fantoche qu'on appelle l'homme, l'être humain, ou la dignité humaine ou quelle que soit la dénomination sous laquelle chacun met ce qu'il entend de ses propres idéologies plus ou moins révolutionnaires ou réactionnaires...

Nous demanderons plutôt en quoi est-ce que cela concerne ce qui existe, à savoir nos corps. Des voix, des regards qui se promènent, c'est bien quelque chose qui vient des corps, mais ce sont de curieux prolongements qui, au premier aspect et même au second ou au troisième, n'ont que peu de rapports avec ce que j'appelle la dimension de la jouissance. Il est important de la placer comme pôle opposé, car là aussi la science est en train de déverser certains effets qui ne sont pas sans comporter quelques enjeux. Matérialisons-les sous la forme de divers produits qui vont des tranquillisants jusqu'aux hallucinogènes. Cela complique singulièrement le problème de ce qu'on a jusque là qualifié d'une manière purement policière de toxicomanie. Pour peu qu'un jour nous soyons en possession d'un produit qui nous permette de recueillir des informations sur le monde extérieur, je vois mal comment une contention policière pourrait s'exercer.

Mais quelle sera la position du médecin pour définir ces effets à propos desquels jusqu'ici il a montré une audace nourrie surtout de prétextes, car du point de vue de la jouissance, qu'est-ce qu'un usage ordonné de ce qu'on appelle plus ou moins proprement des toxiques, peut avoir de répréhensible, sauf si le médecin entre franchement dans ce qui est la deuxième dimension caractéristique de sa présence au monde, à savoir la dimension éthique? Ces remarques qui peuvent sembler banales, ont tout de même l'intérêt de démontrer que la dimension éthique est celle qui s'étend dans la direction de la jouissance.

Voilà donc deux repères, premièrement la demande du malade, deuxièmement la jouissance du corps. D'une façon elles confinent sur cette dimension éthique, mais ne les confondons pas trop vite, car ici intervient ce que j'appellerai tout simplement la théorie psychanalytique, qui vient à temps et non pas bien sûr par hasard, au moment de l'entrée en jeu de la science, avec ce léger devancement qui est toujours caractéristique des inventions de Freud. De même que Freud a inventé la théorie du fascisme avant qu'il paraisse, de même, trente ans avant, il a inventé ce qui devait répondre à la subversion de la position du médecin par la montée de la science.

J'ai tout à l'heure suffisamment indiqué la différence qu'il y a entre la demande et le désir. Seule la théorie linguistique peut rendre compte d'une telle aperception, et elle le peut d'autant plus facilement que c'est Freud qui de la façon la plus vivante et la plus inattaquable en a précisément

montré la distance au niveau de l'inconscient. C'est dans la mesure où il est structuré comme un langage qu'il est l'inconscient découvert par Freud. J'ai lu avec étonnement dans un écrit fort bien patronné que l'inconscient était monotone. Je n'invoquerai pas ici mon expérience, je prie simplement qu'on ouvre les trois premières œuvres de Freud, les plus fondamentales, et qu'on voie si c'est la monotonie qui caractérise l'analyse des rêves, les actes manqués et les lapsus. Bien au contraire l'inconscient me paraît non seulement extrêmement particularisé, plus encore que varié, d'un sujet à un autre, mais encore très futé et spirituel, puisque c'est justement là que le mot d'esprit a révélé ses véritables dimensions et ses véritables structures. Il n'y a pas un inconscient parce qu'il y aurait un désir inconscient, obtus, lourd, caliban, voire animal, désir inconscient levé des profondeurs, qui serait primitif et aurait à s'élever au niveau supérieur du conscient. Bien au contraire il y a un désir parce qu'il y a de l'inconscient, c'est-à-dire du langage qui échappe au sujet dans sa structure et ses effets, et qu'il y a toujours au niveau du langage quelque chose qui est au-delà de la conscience, et c'est là que peut se situer la fonction du désir.

C'est pourquoi il est nécessaire de faire intervenir ce lieu que j'ai appelé le lieu de l'Autre, concernant tout ce qui est du sujet. C'est en substance le champ où se repèrent ces excès de langage dont le sujet tient une marque qui échappe à sa propre maîtrise. C'est dans ce champ que se fait la jonction avec ce que j'ai appelé le pôle de la jouissance.

Car s'y valorise ce qu'a introduit Freud à propos du principe du plaisir et dont on ne s'est jamais avisé, à savoir que le plaisir est une barrière à la jouissance, en quoi Freud reprend les conditions dont de très vieilles écoles de pensée avaient fait leur loi. Que nous dit-on du plaisir? que c'est la moindre excitation, ce qui fait disparaître la tension, la tempère le plus, donc ce qui nous arrête nécessairement à un point d'éloignement, de distance très respectueuse de la jouissance. Car ce que j'appelle jouissance au sens où le corps s'éprouve, est toujours de l'ordre de la tension, du forçage, de la dépense, voire de l'exploit. Il y a incontestablement jouissance au niveau où commence d'apparaître la douleur, et nous savons que c'est seulement à ce niveau de la douleur que peut s'éprouver toute une dimension de l'organisme qui autrement reste voilé.

Qu'est-ce que le désir? Le désir est en quelque sorte le point de compromis, l'échelle de la dimension de la jouissance, dans la mesure où d'une certaine façon il permet de porter plus loin le niveau de la barrière du plaisir. Mais c'est là un point fantasmatique, je veux dire où intervient le registre de la dimension imaginaire, qui fait que le désir est suspendu à quelque chose dont il

n'est pas de sa nature d'exiger véritablement la réalisation.

Pourquoi est-ce que je viens parler ici de ce qui de toutes façons n'est qu'un échantillonnage minuscule de cette dimension que je développe depuis quinze ans dans mon séminaire? C'est pour évoquer l'idée d'une topologie du sujet. C'est par rapport à ses surfaces, à ses limites fondamentales, à leurs relations réciproques, à la façon dont elles s'entrecroisent et dont elles se nouent que peuvent se poser des problèmes, qui ne sont pas non plus de purs et simples problèmes d'interpsychologie, mais bien ceux d'une structure concernant le sujet dans son double rapport avec le savoir.

Le savoir continue à rester pour lui marqué d'une valeur nodale, pour ceci dont on oublie le caractère central dans la pensée, c'est que le désir sexuel dans la psychanalyse n'est pas l'image que nous devons nous faire d'après un mythe de la tendance organique: c'est quelque chose d'infiniment plus élevé et noué d'abord précisément au langage, en tant que c'est le langage qui lui fait d'abord sa place, et que sa première apparition dans le développement de l'individu se manifeste au niveau du désir de savoir. Si on ne voit pas que c'est là le point central qui enracine la théorie de la libido de Freud, on perd tout simplement la corde. C'est perdre la corde que de vouloir rejoindre les cadres préformés d'une prétendue psychologie générale, élaborée au cours des siècles pour répondre à des besoins extrêmement divers, mais qui constitue le déchet de la suite des théories philosophiques. C'est perdre la corde aussi que de ne pas voir quelle repectivation, quel changement total de point de vue est introduit par la théorie de Freud, car on en perd alors à la fois la pratique et la fécondité.

Tel de mes élèves extérieur au champ de l'analyse m'a bien souvent demandé: Croyez-vous qu'il suffise d'expliquer cela aux philosophes, qu'il vous suffise de poser sur un tableau le schéma de votre graphe pour qu'ils réagissent et comprennent? Je n'avais là-dessus bien sûr pas la moindre illusion et trop de preuves du contraire. Malgré cela, les idées se promènent et dans la position où nous sommes par rapport à la diffusion du langage et le minimum d'imprimés nécessaire pour qu'une chose dure, cela suffit. Il suffit que cela ait été dit quelque part et qu'une oreille sur 200 l'ait entendu pour que dans un avenir assez proche ses effets soient assurés.

Ce que j'indique en parlant de la position que peut occuper le psychanalyste, c'est qu'actuellement c'est la seule d'où le médecin puisse maintenir l'originalité de toujours de sa position, c'est-à-dire de celui qui a à répondre à une demande de savoir, encore qu'on ne puisse le faire qu'à amener le sujet à tourner du côté

opposé aux idées qu'il émet pour présenter cette demande. Si l'inconscient est ce qu'il est, non pas une chose monotone, mais au contraire une serrure aussi précise que possible et dont le manie-ment n'est rien d'autre que d'ouvrir de la façon inverse d'une clé ce qui est au-delà d'un chiffre, cette ouverture ne peut que servir le sujet dans sa demande de savoir. Ce qui est inattendu, c'est que le sujet avoue lui-même sa vérité et qu'il l'avoue sans le savoir.

L'exercice et la formation de la pensée sont les préliminaires nécessaires à une telle opération: il faut que le médecin soit rompu à poser les problèmes au niveau d'une série de thèmes dont il doit connaître les connections, les nœuds et qui ne sont pas les thèmes courants de la philosophie et de la psychologie. Ceux qui sont en cours dans une certaine pratique investigatrice qui s'appelle psychotechnique, où les réponses sont déterminées en fonction de certaines questions elles-mêmes registrées sur un plan utilitaire, ont leur prix et leur valeur dans des limites définies qui n'ont rien à faire avec le fond de ce qu'il en est dans la demande du malade.

Au bout de cette demande, la fonction du rapport au sujet supposé savoir, révèle ce que nous appelons le «transfert». Dans la mesure où plus que jamais la science a la parole, plus que jamais se supporte ce mythe du sujet supposé savoir, et c'est cela qui permet l'existence du phénomène du transfert en tant qu'il renvoie au plus primitif, au plus enraciné désir de savoir.

Dans l'âge scientifique, le médecin se trouve dans une double position: d'une part, il a affaire à un investissement énergétique dont il ne soupçonne pas le pouvoir si on ne le lui explique pas, d'autre part, il doit mettre cet investissement entre parenthèses en raison même des pouvoirs dont il dispose, de ceux qu'il doit distribuer, du plan scientifique où il est situé. Qu'il le veuille ou non, le médecin est intégré à ce mouvement mondial de l'organisation d'une santé qui devient publique et de ce fait, de nouvelles questions lui seront posées.

Il ne saura en aucun cas motiver le maintien de sa fonction proprement médicale au nom d'un «privé», qui serait du ressort de ce qu'on appelle le secret professionnel, et ne parlons pas trop de la façon dont il est observé, je veux dire dans la pratique de la vie à l'heure où on boit le cognac. Mais ce n'est pas cela le ressort du secret professionnel, car si c'était de l'ordre du privé, ce serait de l'ordre des mêmes fluctuations qui socialement ont accompagné la généralisation dans le monde de la pratique de l'impôt sur le revenu. C'est d'autre chose qu'il s'agit; c'est proprement de cette lecture par laquelle le médecin est capable de conduire le sujet à ce qu'il en est d'une certaine parenthèse, celle qui commence à la

naissance, qui finit à la mort et qui comporte les questions que comportent l'une et l'autre.

Au nom de quoi les médecins auront-ils à statuer du droit ou non à la naissance ? Comment répondront-ils aux exigences qui conflueraient très rapidement aux exigences de la productivité ? Car si la santé devient l'objet d'une organisation mondiale, il s'agira de savoir dans quelle mesure elle est productive. Que pourra opposer le médecin aux impératifs qui feraient de lui l'employé de cette entreprise universelle de la productivité ? Il n'a d'autre terrain que ce rapport par lequel il est le médecin, à savoir la demande du malade. C'est à l'intérieur de ce rapport ferme où se produisent tant de choses qu'est la révélation de cette dimension dans sa valeur originelle, qui n'a rien d'idéaliste mais qui est exactement ce que j'ai dit, le rapport à la jouissance du corps.

Qu'avez-vous à dire, médecins, sur le plus scandaleux de ce qui va suivre ? Car s'il était exceptionnel, le cas où l'homme jusqu'ici proférait « Si ton œil te scandalise, arrache-le », que diriez-vous du slogan : « Si ton œil se vend bien, donne-le ». Au nom de quoi, aurez-vous à parler sinon précisément de cette dimension de la jouissance de son corps et de ce qu'elle commande de participation à tout ce qu'il en est dans le monde ?

Si le médecin doit rester quelque chose, qui ne saurait être l'héritage de son antique fonction qui était une fonction sacrée, c'est pour moi, à poursuivre et à maintenir dans sa vie propre la découverte de Freud. C'est toujours comme missionnaire du médecin que je me suis considéré : la fonction du médecin comme celle du prêtre ne se limite pas au temps qu'on y emploie.

# PSYCHANALYSE EN EXTENSION

## **Edward Hopper : De la solitude à la lumière**

Laurence Guichard Joseph

Comment expliquer le succès phénoménal de l'exposition Hopper au Grand Palais qui est en train de battre des records d'affluence ? A plus large échelle, la peinture de Hopper, par sa diffusion aux formats des cartes postales et des affiches, semble toucher tous les spectateurs, créant par sa simple existence le sentiment d'universalité, honorant ainsi la définition du Beau par Kant : « Est beau ce qui plaît universellement sans concepts », sans concept, l'œuvre créant à elle-même son propre principe d'universalité. La peinture de Hopper fait ainsi partie de nos représentations communes, de la même manière que *Le cri* de Munch ou *L'homme qui marche* de Giacometti. Mais pourquoi ? Dans quelle mesure ces maisons, ces rues, ces couples et ces femmes recevant la lumière du soleil nous habitent avec tant de facilité ? Comment Hopper a-t-il pu matérialiser des images de nos rêves ? D'où vient notre facilité à reconnaître ses toiles et à les reconnaître comme étant des nôtres ?

Plusieurs éléments apparaissent rapidement pour répondre à cette question. Le premier est que Hopper semble l'un des meilleurs peintres de la solitude, de la désertion du lien et de l'abandon du sujet à lui-même et à sa propre rêverie intérieure. Abordons les circonstances historiques du travail de Hopper et de son approche de la solitude. Hopper est un peintre attaché à la tradition figurative. Il a critiqué parfois avec véhémence l'abstraction américaine, dont la figure de proue est à l'époque Jackson Pollock. Il n'hésitait pas à qualifier cet art de simple « innovation technique », voire de « calligraphie ». Il tenait également à l'idée d'un art américain qui pouvait prendre son indépendance vis-à-vis des maîtres français. Artistes français qu'il était allé par ailleurs admirer à Paris, où il séjourna entre 1906 et 1907. Des éléments importants se sont joués alors pour l'imaginaire de Hopper : la rencontre avec le travail de la lumière par les impressionnistes mais aussi la rencontre avec les toiles de Degas, Toulouse-Lautrec et Vallotton.

Mais si Hopper tenait à l'existence et à l'identité d'un art américain, il n'en était pas pour autant un adorateur de sa nation. Au contraire, Hopper conteste *l'American Way of Life* et montre l'envers du décor de la société industrialisée et taylorisée. Il critique également les lois puritaines, notam-

ment par la toile *Girlie Show*, où une femme à l'opulente poitrine défile sur la scène loin des lois morales. La solitude des personnages de Hopper vise, d'un point de vue politique, l'isolement du sujet par une société de production, l'isolement de l'être par la technique. Hopper et Heidegger sont contemporains, l'un comme l'autre viennent annoncer un mouvement de la subjectivité face à la multiplicité des objets et des divertissements. Avertissements et constats que l'on retrouve au début des années 1970 avec Lacan dans son annonce de la multiplication des gadgets, mais aussi avec les effets du discours capitaliste sur le sujet et le lien social. Hopper nous montre les coulisses des temps modernes, quand les cols blancs et la société des loisirs rentre chez eux entre ennui et faux semblants.

L'intérieur des appartements, des hôtels devient une scène, scène qui sonne faux mais que la publicité de son côté célèbre. Avant de se consacrer exclusivement à la peinture, Hopper fut illustrateur dans des magazines vantant précisément *l'American Way of Life*. Il a donc concouru, ou du moins participé, à cette mise en place visuelle de l'avènement de la société américaine. Hopper a été le publicitaire de la société qu'il critiquait. Ce que l'exposition permet de voir est comment le peintre peut reprendre la même scénographie d'une illustration à une toile mais en inversant totalement les expressions des visages ou l'atmosphère du décor. Ce que la société veut vanter, Hopper le dépouille de son sens et en montre le goût amer. Il enlève le son, la fanfare, change la lumière, médusant le rêve américain. Les scènes d'intérieur sont souvent les plus claires : *Office at Night* (1940) où un homme et une femme se trouvent dans le même bureau, *Room in New York* où un homme et une femme occupent le même espace mais semblent absents d'eux-mêmes : l'homme s'ennuie et la femme pose un doigt sur une touche du piano (1932). Enfin *Chop Suey*, (1929) toile connue, où deux femmes prennent le thé ensemble, mais au lieu de regarder son interlocutrice, le personnage nous faisant face nous regarde nous, au lieu de la regarder, elle. Nous devenons là les témoins directs d'une incompréhension globale.

Hopper fait de chaque toile une fenêtre, une vitrine de la société moderne et de sa produc-

tion de sujets isolés. Vitrines, fenêtres, écrans de cinéma sur des scènes dont on a toujours l'impression qu'elles vont avoir lieu ou qu'elles ont eu lieu. Comme si nous étions toujours dans les interstices du temps, là où il ne se passe plus rien mais où les états se montrent enfin, s'admettent, entre deux prises en fait. Incompréhension des scènes qui semble, par l'insistance de ce motif dans toutes les toiles d'Hopper, traduire une impossibilité de la rencontre d'autrui, comme une condamnation au solipsisme. La peinture en représentant peut-être la seule porte de sortie. Hopper passe de la critique politique de la condition de l'homme moderne au constat métaphysique d'une solitude infranchissable du sujet.

Certains ont pu avancer, et à juste titre l'impression d'inquiétante étrangeté qui se dégageait de ses toiles, en utilisant la définition de ce concept freudien. En effet, les paysages nous sont familiers, mais quelque chose d'inhabituel et de dérangent s'en dégage, les images sont comme mal ajustées, légèrement décalées de ce que l'on s'attendait à voir. La proximité entre la peinture de Hopper, le cinéma de Hitchcock et de Lynch vient de là, de cette frontière toujours ténue entre le familier et l'étrange, l'étranger de l'inconscient même. D'un point de vue de la pure technique picturale, il apparaît que Hopper installe plusieurs points de perspective dans la même toile ce qui du coup déstabilise l'espace et le regard de l'observateur. Comme si en regardant la toile, le peintre nous mettait à deux endroits à la fois. Mouvrance des images du rêve où se perd l'espace cohérent dans lequel nous avons l'habitude de nous déplacer. La proximité avec l'angoisse vient de là. Je pense autant à *House by the Railroad* (1925) que reprend Hitchcock dans *Psychose* (1960) qu'à une autre toile qui me semble très précieuse quant aux contenus d'angoisse, *People in the Sun* (1960). Cette toile représente cinq personnes en habit de ville, au soleil sur des transats, ce qui ne cadre pas avec le paysage de campagne derrière. Hopper avait été très marqué par la lecture de *La Montagne magique* de Thomas Mann, dont il acheva la lecture en 1944; on ne peut s'empêcher d'imaginer ces hommes et ces femmes comme des représentations modernisées des personnages du roman. Leur posture, leur placidité muette et leur raideur est anormale, presque gênante. Nous retrouvons cette atmosphère à la limite de la torsion dans la plupart des toiles de Hopper.

La solitude et l'inquiétante étrangeté liées nous amènent à évoquer les tableaux où Hopper peint les scènes de théâtre et les cinémas. Les deux dernières toiles du peintre seront d'ailleurs une femme seule dans un siège de théâtre intitulé *Intermission* (1963) et l'autre, la dernière *Two Comedians* (1966), deux acteurs en costume ita-

lien en hommage à Watteau. Recenser toutes les toiles qui sont liées à la scène serait trop long. L'enjeu est de voir leur fonction. La première est de nous rendre à la vanité du divertissement et pourtant à sa nécessaire existence. Très souvent, Hopper choisit de nous montrer des spectateurs qui regardent ailleurs, qui sont à l'entracte ou à la fin de la représentation. Comme nous le disions tout à l'heure, le spectacle est fini, nous arrivons après, quand le sujet se souvient de sa propre existence après s'être effacé dans la scène. On ne sort jamais de soi, le fantasme de la rencontre de l'autre est toujours éphémère et ne se construit que dans notre propre fantasme qui regagne toujours la première place... Hopper peint avec une telle franchise ces moments du retour à soi parfois pénible où l'on est encore dans l'autre sans être revenu à soi.

*New York Movie* est une toile très particulière: à gauche l'écran de cinéma avec deux spectatrices que l'on distingue, et à droite l'ouvreuse, grande, blonde, recueillie, sereine presque dans sa solitude. Hopper a exécuté 53 croquis préparatoires et a assemblé les détails de plusieurs cinémas de New York.

L'ouvreuse connaît sûrement le film par cœur et peut s'en absenter facilement. Les tons sont chauds. Le cinéma est un lieu que Hopper aime infiniment: quand il n'arrive pas à peindre il s'y rend tous les jours, comme source d'inspiration bien sûr mais aussi certainement comme abri. Les exégètes du peintre veulent voir dans cette toile une représentation de l'allégorie de la caverne de Platon (au livre VII de *La République*). Avant de développer cette idée, il est clair que ce tableau reproduit un motif récurrent chez le peintre, à savoir couper l'espace de la toile en deux. D'une part, une scène, une fenêtre et de l'autre l'homme ou la femme plongé dans sa réflexion.

Rappelons brièvement ici l'allégorie de la caverne. Elle vise à marquer la différence entre un monde



*New York Movie*, 1939, huile sur toile, 81,9 x 101,9 cm, New York, The Museum of Modern Art

sensible, représenté par les ombres projetées sur les murs de la caverne que les hommes prennent pour la réalité (le rapprochement avec le cinéma est ici évident) et le monde intelligible représenté par le monde hors de la caverne éclairé par la lumière du soleil (thématique de la lumière solaire à laquelle nous arrivons). Le monde intelligible, lui, n'est accessible que par le travail de la raison qui progressivement nous extrait des illusions et des séductions du monde environnant pour nous amener à la contemplation des Idées. Ainsi la peinture de Hopper est-elle métaphysique, nous invitant à toujours penser un au-delà de notre monde. C'est ainsi peut-être un premier point pour comprendre la récurrence des fenêtres ouvertes dans ses toiles et surtout l'importance de la lumière.

La lumière du soleil prend au fur et à mesure de l'œuvre une place grandissante, elle devient à elle-même désignation de l'être, figuration de l'existence. On note en effet combien Hopper cherche à ne pas singulariser ses personnages: c'est un homme, une femme, nous pouvons deviner leur déception comme dans *Hotel Room* 1931 où une femme lit une lettre. Mais rien de plus, la volonté d'universalisation est bien là. Le premier personnage de la toile cesse alors d'être la femme ou l'homme mais devient la lumière, la rencontre entre un corps et le soleil. Ce point d'identité au sens de la coïncidence entre l'être et la lumière. Yves Bonnefoy, dans son article consacré à Hopper, trouve une expression extrêmement juste, il parle de «photosynthèse de l'être».

En effet, cette dernière expression va au plus juste, comme si le peintre ne cherchait qu'à peindre cette rencontre entre la lumière et le sujet, ce moment de prise de possession de soi par la lumière et la sensation de chaleur, comme si le soleil devenait le seul lieu de reconnaissance, comme les hommes sortant de la Caverne. Hopper semble peindre une sorte d'épiphanie du sujet. Le travail des ombres sur la peau et les murs occupe des pages entières du cahier du peintre, pour cerner l'apparition dans tous ses reflets.

J'aimerais pour terminer évoquer la symétrie entre deux tableaux. Le premier est *Excursion into Philosophy*: une femme est étendue sur le ventre, elle ne porte qu'un haut, un homme est assis à côté d'elle, lui tournant le dos, il a un livre entre les mains, son air est pensif et sombre. On trouve dans les notes de Hopper: «Il relit Platon mais trop tard». La toile symétrique, date de dix ans avant, il s'agit de *Summer in the City* (1949). Là c'est un homme qui est allongé sur le ventre et c'est une femme qui est assise dans la même position que l'homme du précédent tableau. Mais elle n'a pas de livre entre les mains. Comme si pour inverser les sexes il fallait ajouter un livre entre les mains de l'homme pour que la symétrie se fasse. Faut-il en déduire



*Excursion into Philosophy*,  
1959, huile sur toile, 76,2 x 101,6 cm, collection privée

que les femmes n'ont pas besoin de livre pour comprendre le cheminement vers les Idées? Le livre de Platon pourrait être *Le Banquet* où Platon explique l'éloignement mais le passage nécessaire par la chair pour suivre ensuite le chemin jusqu'à l'Idée de l'amour. Ce qui est intéressant dans cette symétrie est bien entendu l'objet manquant, c'est-à-dire le livre. Comme si la femme n'avait pas besoin de Platon, comme si elle savait sans lire.

C'est en effet bien souvent la femme plus que l'homme qui se laisse envahir par la lumière ou vient à sa rencontre. On ne sait jamais dans les toiles qui vient à la rencontre de l'autre puisque l'enjeu semble résider dans la surface du corps dans le soleil. Dès 1926, il peint ces femmes proches des fenêtres, comme *Eleven AM* qui est encore dans l'influence française de Hopper. En 1943, il peint *Summertime*, où cette jeune femme semble sortir respirer le soleil pour la première fois, sa sensualité et la vie sont très présentes dans cette toile qui fait partie des quelques unes où l'érotisme semble triompher de la lassitude et de la mascarade généralisées. En 1952 *Morning Sun* donne au soleil toute sa valeur philosophique telle que nous avons essayé de l'exposer, une femme est assise sur son lit, ses genoux près de sa poitrine, aucune histoire ne se devine, juste la valeur de l'être face à son devenir.

Lorsque Hopper peint *Sun in an Empty Room* en 1963, il nous montre certainement l'épure de son rapport à l'espace et au temps. Une lumière donne sur une chambre vide, vidée peut-être, dans le cadre de la fenêtre un arbre dont les feuilles semblent chahutées par le vent. On entend le silence, le vide. La lumière ne nourrit plus aucun personnage mais seulement l'espace. La lumière de ce tableau suggère l'arrivée de la nuit, la simple avancée du temps, comme si la subjectivité s'était dissipée, n'avait plus besoin d'incarnation et se confondait avec la lumière. L'épiphanie n'a plus besoin de sujet.

# DOSSIER « JOUISSANCE »

*Echos de deux conférences tenues à Besançon en novembre 2011 et mai 2012 sur la Jouissance avec Michel Levy et André Michels.*

## Introduction

Florence Pichot

A Besançon, suite à une « Journée sur l'Inceste », organisée en 2009 dans le cadre des formations Apertura/Arcanes, les différents groupes de travail organisent chaque année deux conférences soutenues par des psychanalystes de la F.E.D.E.P.S.Y. « Passages à l'acte », « Répétition » et « Jouissance » sont les thèmes des débats que nous avons ouverts successivement.

Pourquoi, lorsque l'on parle de jouissance, la première chose que cela évoque c'est l'extase, le bonheur, alors que cela semble surtout rimer avec souffrance ? Serions nous condamnés à vivre OU à jouir ? Serait-ce opposé comme jouissance et désir ? Michel Lévy rappelait que la répétition est une rencontre manquée avec une jouissance toute, pleine, maintenant au cœur du sujet une impossibilité de jouir pleinement...

Lacan a nommé différentes jouissances, que Michel Levy est venu exposer lors de la première conférence ; André Michels s'est attaché, quant à lui, à montrer combien la jouissance dans la névrose obsessionnelle, notamment, envahit le sujet.

L'homme ne peut pas avoir accès directement au monde. Il doit nécessairement en passer par le langage. De ce fait même, dès lors qu'il est entré dans le langage, il est irrémédiablement coupé d'avec un accès immédiat au monde dont il ne peut jouir pleinement. C'est à la fois son drame mais ce qui lui permet de vivre. Y aurait-il une jouissance d'avant le langage et une d'après ?

C'est en quelque sorte parce qu'il parle que l'homme a l'idée, le fantasme, qu'il a perdu une plénitude qu'il pourrait retrouver ; qu'il a perdu une part de lui-même après laquelle il court... La jouissance serait comme une commémoration d'un objet qui aurait été là.

Le principe de plaisir (lié à la pulsion de vie) s'oppose à la répétition (liée quant à elle à la pulsion de mort). Lorsque l'on va dans l'excès, du côté de la jouissance pulsionnelle, on cherche à remettre un peu d'homéostasie. Est-ce à dire, comme l'affirme M. Safouan, que la jouissance est l'au-delà du principe de plaisir, ou le principe de plaisir est-il le principe de régulation de la jouissance ?

La jouissance serait tiraillée entre cette recherche du bonheur, du désir, en lien avec la pulsion de vie ET la pulsion de mort, qui, selon Freud, est une pente vers le Nirvana, le retour à l'inanimé. Lacan disait que « le chemin vers la mort n'est rien d'autre que ce qui s'appelle la jouissance ». La jouissance serait-elle toujours, comme le dit Lacan « la satisfaction de la pulsion » ?

J.-R. Freymann rappelait que plus on habite son désir inconscient plus un relâchement de la pulsion de mort (à entendre du côté de la répétition) va se faire, et moins on répète. Or, semble-t-il, moins on répète moins on jouit. Alors désir et jouissance sont-ils opposés ? Est-ce uniquement dans leur rapport à la loi qu'ils se différencient ? Doit-on forcément en passer par la question de l'angoisse, ou la jouissance peut-elle être une réponse au désir ? Reste-t-il encore un interstice entre jouissance et angoisse ou finalement seraient-elles tellement inséparables qu'elles finiraient par ne faire qu'Un ?

M. Safouan, dans son livre *Dix conférences de psychanalyse*, explique qu'un « désir qui se défend de sa propre réalisation mérite bien le nom de jouissance : telle la jouissance que l'avare trouve à ne pas dépenser son argent », et il précise qu'« il suffit qu'un désir soit reconnu pour que cette jouissance se dissipe, et le plaisir de cette reconnaissance est pour une part celui d'être libéré du poids de cette jouissance ». Une perte de jouissance est certainement ce que tente l'analyse, en étant plus au clair avec son désir.

Quelle différence ou quels rapports y a-t-il entre jouissance et satisfaction ? Et face à cela que peut encore proposer la psychanalyse ?

La jouissance est définie selon R. Chemama comme « différents rapports à la satisfaction qu'un sujet désirant et parlant peut attendre et éprouver de l'usage d'un objet désiré ». Freud a évoqué la jouissance (*Genuss*, du verbe *genießen*) à propos aussi bien de la satisfaction (*Befriedigung*) des besoins vitaux, satisfactions culturelles, qu'il a évoqués à propos de l'accomplissement d'un désir (*Wunscherfüllung*). Il est toujours utilisé chez Freud comme un équivalent du plaisir (*Lust*). Cette notion couramment référée soit aux plaisirs sexuels soit à l'usage d'un droit (jouissance d'un bien) est devenue avec Lacan un concept majeur dans le champ de la psychanalyse. Mais parle-t-on d'une jouissance au singulier ou de dif-

férentes jouissances qui nous permettraient de mieux comprendre les choses, notamment dans la clinique quotidienne, en raison de ses rapports avec le symptôme et l'interprétation ?

Michel Lévy se propose de parler des différentes jouissances, sept semble-t-il. Nous connaissons les sept Merveilles, les sept Nains mais pas les sept Jouissances, alors...

## **Les sept jouissances**

*Michel Lévy*

Faut-il tomber malade pour jouir un peu autrement de sa vie ? C'est toute la question de la névrose. Ce qui ne veut pas dire que le névrosé ne jouit pas, mais jouit un peu autrement, parce que tout le problème tel que le conceptualise la psychanalyse, c'est que la jouissance est plus du côté d'un embarras et d'une souffrance que d'une franche rigolade. La jouissance : une entité conceptuelle.

Un concept parce que la jouissance est quelque chose d'extrêmement hétérogène. Le champ lacanien par excellence, c'est le champ de la jouissance, le champ freudien c'est le champ de la libido. D'un côté il y a Freud et la libido donc le désir, et de l'autre Lacan et la jouissance. Entre Freud et Lacan, il y a l'angoisse. L'angoisse, c'est ce qui se passe dans cette espèce de dialogue impossible entre la jouissance et le désir, c'est-à-dire ou vous jouissez ou vous désirez. On ne peut pas éprouver les deux choses en même temps, quelque chose les sépare. Et quand la jouissance se réduit, il y a un défilé, un serrement, une gorge qui se noue, on perd quelque chose qui s'appelle l'angoisse. Après ce défilé, ça peut repartir sur un nouvel élan, donc c'est l'un ou l'autre.

La conceptualisation de la jouissance est devenue le champ lacanien à partir des années 1970. Alors comme entité conceptuelle, la jouissance ce n'est pas quoi ? Freud parle assez peu et assez mal de la jouissance, ce n'était pas vraiment sa question, il avait d'autres référents que ceux que Lacan invente. La jouissance, ce n'est pas le *Wunsch* allemand ; le *Wunsch* c'est plutôt le souhait, le désir, le vœu. La *Lust* dont parle Freud est davantage la notion de plaisir, c'est aussi pour lui : le trivial de la satisfaction. Ce n'est pas non plus un *Genuss* ; en allemand, le *Genuss*, c'est quelque chose de délicieux, c'est le régal, c'est le délice hédoniste. Tout ça, ça n'est pas la jouissance.

Qu'est ce que la jouissance ? C'est très difficile à définir, c'est une expression du corps, un corps dans une position particulière. On peut parler de jouissance quand le corps est dépassé par son dire.

**Le névrosé** rêve de jouissance, c'est son grand rêve. Les rêves ce sont soit des rêves de désir soit des rêves d'angoisse, l'angoisse n'est jamais très loin du désir. Donc à la fois il en rêve parce qu'il sait qu'il ne l'aura jamais, mais en plus il en a peur. Le névrosé a peur d'une jouissance absolue qui lui éclaterait la tête, qui lui atomiserait le corps. Le névrosé peut toujours rêver, cela ne se produira pas.

**Le pervers** affiche une maîtrise de la jouissance, il jouit sur le dos de l'autre. Mais en même temps, cela fait envie au névrosé, au phobique. La phobie, je ne sais pas si c'est une structure, c'est une sorte de plaque tournante, on peut avoir un pied dans la psychose, un autre dans la perversion. Il y a des ponts à faire entre l'objet phobogène et l'objet fétiche.

**Le psychotique** ne rigole pas beaucoup plus avec la jouissance. Il est assez possédé par la jouissance, parce que son surmoi est fou et le surmoi pousse toujours à jouir. Il est habité par une jouissance qui le possède (va tout droit, ne lève pas les yeux, va dans cette librairie, n'achète pas ce livre...).

Deuxième remarque préliminaire : la jouissance n'est pas une formation de l'inconscient. Et en même temps la jouissance va se nouer, va imbibber, va accompagner chacune de ces formations de l'inconscient. Pourquoi ? Parce que la jouissance est une énergie, c'est l'énergie de l'inconscient au travail, et il faut en faire quelque chose.

Freud est un homme de son temps, un temps pas très drôle : 1920, « Au-delà du principe de plaisir ». Il décrit un humain dramatiquement pris dans quelque chose qui fonctionne en excès par rapport à lui. L'humain est en excès de lui-même, cela signifie qu'il est débordé par ses systèmes de défense. Le monde produit un certain nombre d'impressions qui vont être travaillées par des censures, des refoulements, des systèmes de pare-excitation. Lorsque l'afflux d'excitations arrive trop fort dans la réalité psychique — ce que Freud appelle l'excès, qui est l'au-delà du principe de plaisir — cela signifie que l'on est débordé par cette jouissance. Nos mécanismes de défense, même s'ils sont débordés, ne sont pas complètement noyés sauf peut-être dans certains cas traumatiques particuliers. Du coup, il va falloir abréagir, comme disait Freud, cette tension en essayant de la diminuer : c'est « au secours, que faire de ce machin qui me dépasse, dépasse mon corps, excède mon dire et dont je n'arrive pas à avoir une représentation ? ».

La première réponse, c'est justement le retour au plaisir. La définition freudienne du plaisir c'est une diminution de la tension psychique, c'est quitter la jouissance en créant du plaisir. Même si c'est par un acte moteur comme taper sur la

table, cela soulage sa propre tension et décharge un peu la jouissance.

Deuxième façon d'atténuer la jouissance, inconsciente elle aussi, c'est de créer du symptôme. C'est ce que nous dit Freud dans *Malaise dans la civilisation* (1930). Le symptôme est une sorte de compromis et d'intrication pulsionnelle. Il y a une pulsion de vie et une pulsion de mort; on est à la fois poussé à faire de la liaison dans notre réalité psychique, à lier des objets entre eux, à unifier: c'est Eros; et Thanatos, derrière lui, cherche à détruire, à arracher tout ça. Le symptôme est obligé de jouer avec ce compromis, il négocie inconsciemment des inconciliables, le symptôme est donc aussi une diminution de la jouissance. Par rapport à la question des restes, le symptôme c'est un gros reste, et la jouissance, elle, va s'enkyster ailleurs, ça va jouir ailleurs.

Troisième façon de diminuer la jouissance, c'est la démocratie, aussi la démocratie psychique, c'est-à-dire la capacité à juger, à prendre un peu de recul sur le flux pulsionnel. Le jugement c'est une petite mise de côté, donc on peut aussi réfléchir, s'offrir un temps dans la logique de l'acte, un temps pour voir, un temps pour délibérer. Ce temps qui diminue la jouissance est un temps pour conclure. C'est peut-être pour ça qu'en France, on a la «réunionite» partout, à chaque fois c'est une tentative d'évacuer un peu de jouissance.

Dans «Au-delà du principe de plaisir», Freud y voit aussi la souffrance, jouissance de l'enfant quand sa maman part. Il invente le jeu de la bobine, en fait un yoyo, il l'attache à un fil et joue avec la bobine, qu'il fait partir et revenir. Pour Freud, c'est la naissance du symbole, l'enfant va se représenter la présence et l'absence de sa mère et joue avec cela. Lacan dit un peu autre chose; il dit que l'enfant va se mettre à jouer avec un petit morceau de son propre corps, la bobine qui s'éloigne c'est un morceau du corps qui se sépare et que l'enfant reprend. C'est à partir de la bobine que Lacan inventera ce qu'il appelle, l'objet petit *a*, un objet digne d'essayer d'être retrouvé à travers le fantasme.

Donc l'homme doit supporter sa jouissance, combattre pour soutenir son désir, accepter le principe de réalité, combattre le surmoi qui est un héritage du complexe d'Œdipe et qui pousse lui aussi vers la jouissance. Cela fait pas mal de combats. Comment entendre le surmoi sans y répondre, c'est un des enjeux de la psychanalyse.

On évoquait la jouissance mythique, il y a aussi une jouissance mythologique. C'est celle qu'invente Freud, *Totem et tabou* (1912), celle du père d'une meute, d'une horde première, un père qui aurait droit à toutes les jouissances. Finalement les fils s'emparent du père et le tuent. Ils man-

gent du père et après sont pris de regrets. C'est la naissance du sentiment de culpabilité, dans lequel on trouve encore de la jouissance.

Cette jouissance, Lacan n'a pas été le premier à s'y intéresser. Il a toujours des sources freudiennes et philosophiques; il va chercher chez Hegel la dialectique du maître et de l'esclave, sauf que Lacan adore prendre des trucs et dire exactement le contraire. Chez Freud, c'est le sujet qui cherche l'objet; chez Lacan, c'est l'objet qui cherche le sujet, c'est l'objet qui parle, c'est l'objet qui revient, c'est la bobine qui revient. Il y a cette différence: Lacan aborde les choses par l'objet qui parle et Freud par le sujet; mais Lacan ne croit pas à la subjectivité. Pour Lacan, le sujet de l'inconscient ce n'est pas la subjectivité. Par rapport à Hegel, c'est l'esclave qui jouit, c'est un comble. De quoi jouit-il? D'attendre et d'espérer la mort du maître, dit Lacan.

Il va chercher aussi chez d'autres philosophes, chez Aristote qui parle déjà d'une substance jouissante, d'une *ousia*, et il va chercher chez Karl Marx; ses histoires de plus de jouir. C'est un collage de l'économie capitaliste de la plus-value.

Donc Lacan s'appuiera beaucoup sur Freud. Il y a un très beau texte, «La Chose freudienne» que l'on trouve dans les *Ecrits* (1966). Un certain nombre de séminaires vont parler de cette jouissance première, jouissance de «*das Ding*». Le *Ding* allemand, soit la Chose qui est, au fond, ce que chaque être humain, avant de faire naître sa conscience, est obligé de contempler. C'est le truc inatteignable, innommable, qui existe avant toute prise de conscience, avant toute parole, avant l'entrée même dans le champ symbolique et dans le marquage par les signifiants.

La jouissance est donc du côté du réel lacanien, le réel c'est non symbolisable. On peut en parler, imaginairement et symboliquement, de plus, puisque mon propre imaginaire se noue au symbolique de ma parole comme de la parole en général. Par définition la structure du langage est entre autres du côté du symbolique.

Donc la jouissance est une contrainte du réel du corps. Cela signifie qu'elle l'éprouve, ce corps. Le corps est éprouvé par la jouissance dans une sorte de forçage brut, c'est comme le rugbyman qui se fait écrabouiller par l'adversaire, c'est quelque chose qui vient forcer le corps, qui vient faire effraction. Ainsi, vous trouvez la jouissance dans le corps.

Deuxième endroit où vous trouvez la jouissance: à la frontière du corps et de la parole. Si la pulsion se situe à cet endroit, à la limite du biologique et du psychique, en quelque sorte la jouissance l'accompagne, elle va donc infiltrer tous les signifiants refoulés. Mais la jouissance se situe aussi dans le petit morceau de bobine, elle se situe

aussi dans ce que Lacan appellera l'objet *a* du fantasme, cet objet que l'on estime important de retrouver. Freud écrit un grand fantasme, «Un enfant est battu». Pour Lacan, ce n'est rien d'autre qu'un fantasme, un peu masochiste, de sa fille Anna. Il pose la question d'où se trouve la jouissance dans ce fantasme, et répond «dans le bout du bâton». Pour Lacan, la jouissance ne se décline pas uniquement dans votre corps, mais aussi dans des objets, dans une extériorité. Quand on pense à la question du grand Autre chez Lacan, c'est quelque chose hors corps, c'est un ensemble de signifiants dans lequel on trouve toutes les lois d'un langage: métaphore, métonymie, direction de l'axe syntagmatique, etc... Cela fonctionne de la même manière, ça n'a pas de langue; je ne dis pas qu'il y a la langue de l'inconscient mais il y a un langage. L'inconscient est structuré comme un langage.

Quand je vous parle, je vais chercher quelque chose qui préexiste à moi comme extériorité et comme antériorité, c'était là avant. L'Autre était là avant moi. On n'est jamais premier.

Donc si ça jouit dans la répétition, c'est par une volonté de revenir à cette origine que l'on se représente par des petits traits, le trait unaire. Quelque chose que l'on va retrouver dans le sourire, dans l'éclat d'une voix, du regard qui nous a captivé. Une répétition que l'on reconstruit et donc certaines retrouvailles qui vont se faire avec un certain plaisir. Quand des amoureux se rencontrent et se disent: «Tu es exactement celui, celle, que j'attendais», c'est mal parti, ça va être vrai le temps de quelques amours rapides et après ce sera: «Tu n'es absolument pas celui ou celle que j'attendais, tu as failli dans le contrat». Donc même une grande découverte, un grand coup de foudre amoureux, c'est toujours une retrouvaille et cette retrouvaille va s'avérer en permanence ratée.

Maintenant, on va aborder les sept jouissances, Lacan et les sept jouissances. Par rapport aux sept nains, c'est un peu cela, Lacan et les sept nains. Et du coup, cela me donne envie de donner un nom à chaque jouissance, en faire un petit hommage à chaque nain!

**La première jouissance**, il fallait bien en nommer une première, c'est la plus préhistorique, c'est la **jouissance de la Chose**, *das Ding*, il y a un lien de jouissance à cette Chose première mythique. Lacan, dans ses premiers séminaires, dit que le premier grand Autre, la première Chose, c'est la mère; ensuite, il voit ça de manière plus large. La jouissance de la Chose, c'est à la fois un extérieur très proche et un très lointain intime, c'est cette sorte de tension d'oxymore indicible qui participe de notre constitution. On vient tous de là, d'une Chose et puis l'enfant, à condition qu'on puisse attester de son existence, qu'il soit

reconnu comme sujet de la parole par anticipation, va se mettre à parler et en parlant, produit une première opération meurtrière. Notre entrée dans le langage, au fond, commence par un meurtre. Eh bien, c'est de cette Chose dont il s'agit. C'est le meurtre, la tuerie de cette Chose comme essence qui nous fait entrer dans un monde où l'on a un code commun qui est la langue organisée comme langage et infiltrée par des restes de la Chose, par des petits morceaux qui ont pris une forme symbolisée. C'est cela que l'on appelle les signifiants, ce sont des petits restes symboliques de la Chose. Qui en parlerait le mieux? C'est **Simplet**, parce qu'il n'est pas Platon. Platon croyait, avec le siècle des Idées — et c'est là qu'il n'est plus un disciple de Socrate — qu'il était possible que la vérité soit une adéquation de l'intellect et de la chose. Simplet pourrait nous en dire là-dessus, c'est le benêt qui ne comprend jamais rien et qui en même temps est au plus proche des choses, au plus proche de la nature, au plus proche de Blanche Neige, et au plus proche d'une jouissance asexuée, pourrions-nous dire, la jouissance de la Chose n'est pas encore sexuée. L'entrée dans le langage n'est pas encore une sexualité, notre première identité n'est pas sexuée, je ne le crois pas. Donc, elle est plus en rapport avec cette Chose que l'enfant va devoir qualifier. Imaginez une espèce de trou, un trou indicible et en même temps tout proche et dont il faut faire quelque chose. Quand la Chose va éclater en petits morceaux, vous aurez des signifiants ainsi que des fantômes de la Chose — même racine que fantasme — qui vont venir infiltrer notre imaginaire et vont nous permettre de construire une réalité psychique, qui s'opère en partie sur une ancienne réalité tangible.

Et cette Chose que l'enfant qualifie de bon ou mauvais, c'est tout ce qu'il arrive à faire, c'est bon: je prends, c'est mauvais: je crache (cf. Mélanie Klein), c'est ce que Freud va appeler le jugement d'attribution. C'est absolument obligatoire d'avoir accès à un jugement d'attribution pour entrer dans le devenir sujet et déjà à cet endroit, le futur psychotique va avoir des problèmes.

Et la deuxième opération extrêmement compliquée pour l'enfant, c'est: une fois qu'il a rentré la chose dans sa bouche ou qu'il l'a crachée, il doit savoir s'il s'agit d'une chose réelle ou d'une chose qu'il est en train d'imaginer ou d'halluciner. Les premières idées de Freud sur le désir, c'est que c'était une hallucination de désir, une hallucination de l'objet. Donc il y a un deuxième jugement, un jugement d'existence. Est-ce que ça existe ou est-ce que ça n'existe pas du tout mais dans mon imagination?

Donc première jouissance, liée à un vide premier, la jouissance de Simplet. Il n'y a pas besoin d'être Platon pour sentir les restes de cette existence

massive de la Chose que l'on décortique, déchiquette, absorbe, que l'on n'arrête pas de travailler pour essayer de s'humaniser, c'est un travail d'humanisation qui démarre par un premier meurtre.

**Deuxième jouissance**, que l'on trouve dans les *Écrits*, et aussi dans le séminaire sur *L'Angoisse*, c'est la **jouissance de l'être**. Cela pourrait être **Timide**. C'est très bien l'exemple des petits nains parce qu'ils sont quand même des hot-dogs sur pattes. Les nains sont là avec Blanche Neige; il y a quand même, avec eux, une légère dimension phallique. On verra avec la jouissance phallique, qui est tout de même la jouissance des petits nains en quelque sorte, qu'elle infiltre toutes les jouissances. Donc pourquoi Timide et la jouissance de l'être ?

Premièrement, chez Lacan, l'être a une fausse consistance, c'est la matérialité du corps des signifiants, c'est cela l'être pour Lacan et c'est pour cela qu'il s'embrouille avec le grand *cogito* de Descartes. Chez Lacan, ce n'est plus « je pense donc je suis », c'est l'un ou l'autre, « je pense, là où je ne suis pas ».

Il existe un sujet de la jouissance de l'être et c'est dans la pensée inconsciente, la parole. « Je suis », existe en quelque sorte dans la parole mais avec une dose d'incertitude. « Je pense », d'accord on pense, on est assuré de penser soit disant, alors que le « je suis » a quand même une espèce de zone d'incertitude. L'être a au fond une certaine crainte d'exister, c'est pour cela que je pense à Timide. Il y a de la phobie dans la jouissance de l'être et cette jouissance, elle non plus, n'est absolument pas totale. L'être déborde, il ne sait pas qu'il jouit parce qu'il ne sait pas être, on est encore dans le domaine de l'inconscient.

Les sportifs où plaisir et jouissance se mélangent, plaisir et souffrance, souffrance comme jouissance, c'est du côté de la jouissance de l'être. On peut à la fois chercher une diminution de la tension par le plaisir tout en cherchant une augmentation de la tension pour la jouissance, les deux en même temps.

Un exemple, pas sportif celui-là. C'est une dame qui a organisé sa boulimie de façon à ce que malgré tout il y ait une forme d'hédonisme. Comment fait-elle ? Au lieu de faire comme elle faisait avant (ce n'est pas un triomphe de la psychanalyse !) où elle ouvrait le réfrigérateur, prenait le plat de spaghettis froids, du Nutella, qu'elle mélangeait en mangeant debout ! La grande gueule du frigo qui vous regarde, c'est ça la boulimie, ce n'est justement pas une partie de plaisir, c'est du côté de la jouissance, c'est cette tension, cette compulsion à faire jouir de l'être, là, maintenant, tout de suite, sans délai. Quand vous êtes accro de boulimie, vous pensez déjà l'après-midi à votre crise qui aura lieu le soir, ça vous aide à tenir le coup au travail.

Cette dame, elle continuait à manger les pâtes en excès, sauf qu'elle prenait le temps de les faire *al dente*, de se mettre une sauce tomate, du basilic, et qu'elle s'asseyait. Il fallait qu'elle soit seule chez elle. Cela garde les composants de la boulimie, sinon ça ne marchait pas. Elle mettait un joli napperon, s'organisait sa boulimie, elle mangeait toujours autant mais ne se faisait plus vomir, donc, elle a pris 25 kilos. Ce qui fait à la fois qu'elle avait encore la jouissance mais en même temps elle avait réussi à rajouter du plaisir. Quelle est la différence ? Je dirais : le plaisir c'est conscient et la jouissance c'est inconscient.

Le plaisir, on peut savoir que l'on éprouve du plaisir, cette diminution de tension, on ouvre sa ceinture, parce que l'on a bien mangé, c'est du côté du plaisir, on le sent et on le sait. Du côté de la jouissance, ça tremble, ça pousse, ça excite, on ne sait pas très bien ce que c'est, ça nous prend et on n'arrive pas vraiment à l'arrêter, c'est ça la jouissance de l'être.

**Troisièmement, une grande jouissance**, on la trouve partout, la **jouissance du grand Autre**. C'est **Dormeur**. Dans l'exemple du rêve, il faut retourner au séminaire sur *L'Angoisse*, et aller directement au cauchemar. Vous êtes en train de rêver que vous êtes dans une maison qui se fait cambrioler et vous êtes dans un marécage, il faut vite partir ! Or vous ne partez pas du tout et c'est terrible, vous voulez partir et des grandes bretelles avec une grande main vous retiennent... Dormeur, le cauchemar, vous êtes au plus près de la jouissance de l'Autre, c'est la grande main de la jouissance de l'Autre qui vous appuie sur la poitrine et qui vous écrabouille, ça c'est le cauchemar. Un Autre non barré qui pose sa patte de jouissance sur vous. Et ça c'est dans le rêve, vous vous réveillez, ce n'était qu'un cauchemar. Mais cela dit quelque chose sur nous, sur notre part masochiste dans notre rapport au désir. C'est s'offrir à la jouissance de cet Autre : « Prends moi, fais de moi ce que tu veux, c'est atroce je souffre, mais qu'est-ce que tu vas jouir ». Ca, c'est quand l'Autre est non barré. Le grand Autre non barré, chez Lacan, c'est aussi la mère sourde. Parfois vous faites une analyse, vous ne savez pas au début que votre mère était sourde et que vous cherchez un endroit pour réparer quelque chose transférentiellement. Parfois l'analyste peut être en position d'être la mère que l'on n'a pas eue. C'est ce qui permet de réparer quelque chose, on reprend la surdité de l'Autre, on reprend le regard qui a fasciné, qui nous a cloué sur place et nous a laissé désesparé. Quand un Autre incarnant ou incarné par un petit autre a commis une infraction sur nous, c'est la fascination par le regard. On est paralysé par une voix, que l'on a entendue et qui revient. Tout cela est médiatisé, ça vient de l'Autre et c'est ce que Lacan appelle le registre de la jouissance de l'Autre.

Et puis quand l'Autre est barré, quand au décours d'une analyse on a un rapport à l'Autre barré. Autrement dit, on a aussi découvert qu'il y a des signifiants de ce manque fondamental inhérent à l'être humain, que l'on est pas aussi complet que cela, que le mythe d'Aristophane avait aussi du bon et que ce n'est pas avec quelqu'un d'autre que l'on va arriver à se combler. Dans tous les cas, ça n'apportera pas la complétude et donc on commence à supporter le manque, le sien propre, mais également le manque de l'autre. Cet Autre qui jouissait à tire-larigot, ne jouit plus tellement, il en reste quelque chose, des signifiants du manque. Il reste aussi un manque de signifiants parce que les signifiants ça n'explique pas le monde entier. Les signifiants ce sont des petits morceaux derrière lesquels il y a du réel. Il y a toujours et encore de l'énigme et du trou noir. (Cf. *L'objet de la psychanalyse* de Lacan).

#### **Quatrième jouissance, c'est la jouissance Autre.**

On passe chez Lacan d'une jouissance de l'Autre à une jouissance Autre, on fait un bond de six ans. 1972, séminaire sur lequel il ne reviendra pratiquement jamais: *Encore*. Sur la couverture qui a été éditée depuis, c'est Sainte Thérèse d'Avila, magnifique statue à Rome! On la voit dans cette extase de jouissance, dans les bras de je ne sais quel Christ, en train de se pâmer. Lacan dit à juste titre qu'il y a une sorte de jouissance des femmes. Quand il dit «des femmes», il faut entendre une jouissance du féminin. Pour lui, les femmes y ont un accès un peu plus facile. Peut-être pourrait-on dire que c'est une jouissance de type féminin que l'on rencontre dans les extases mystiques, dans le bouddhisme, ou, dans n'importe quel phénomène de contemplation. Si l'on regarde un tableau de Turner, absorbé par le trou du soleil couchant, c'est aussi de la jouissance Autre. C'est une jouissance hors les mots, c'est la jouissance des femmes enthousiastes qui se rapprochent de Dionysos. Les sarabandes des sorcières, cela a toujours fait peur aux hommes, on a brûlé des femmes pour leur jouissance Autre, pas seulement pour leur savoir sur l'amour mais aussi à propos de cette jouissance Autre. C'est-à-dire au fond à une jouissance qui échappe à l'homme: reviens à la maison, que fais tu? Et elle part, complètement échevelée, danser au fond de la forêt. La jouissance des folles, diraient les hommes bien intentionnés! Parce que la jouissance des mystiques, qui conserve une certaine énigme, leur fait un peu peur. Ou vous l'avez éprouvée et vous voyez de quoi je parle ou vous ne l'avez pas éprouvée et c'est plus difficile. Il faut lire les textes de Sainte Thérèse d'Avila où son époux descend en elle toutes les nuits. Ce n'est pas seulement de la jouissance Autre, c'est aussi clairement de la jouissance sexuelle, ce qui prouve — ce n'est jamais dit — que l'on peut mêler de la jouissance Autre et de la jouissance sexuelle.

La jouissance dans la sexualité n'est pas seulement une jouissance d'organes!

Cette jouissance est belle parce qu'elle n'a pas d'objet. Une jouissance sans objet, c'est l'amour. L'amour n'a pas de direction. Ensuite on peut lui donner des formes, rajouter des fantasmes, inventer des petits objets. On dit c'est toi que j'attendais et non ce n'était pas toi et c'est le début des ennuis. Mais la jouissance Autre est ailleurs. Même dans la contemplation, dans la méditation bouddhiste, c'est difficile de parler de la jouissance Autre en termes de réel, symbolique, imaginaire. C'est une espèce de dépôt radical de l'être dans l'Autre. Il y a aussi cette dimension de l'abandon, se laisser prendre complètement. C'est pour cela que Lacan dit que c'est un peu plus féminin. Est-ce que le féminin arrive davantage à se laisser prendre? Les hommes seraient toujours dans une protestation virile, dirait Adler. Freud le reprend dans «Analyse finie et analyse non finie» sauf qu'il est un peu plus malin qu'Adler. Il dit c'est de la protestation virile chez les hommes, ils ne veulent pas se soumettre à l'autorité d'un homme, mais il dit dans une intuition fulgurante: cela n'est finalement pas de la protestation virile chez les hommes, mais, ce qu'il appelle magnifiquement, un refus de la féminité. Le roc de la castration pour l'homme est aussi, un refus de la féminité.

La jouissance Autre, le petit nain, c'est **Joyeux**. C'est l'amour et c'est la joie, il est joyeux sans raison. Et la joie dans la jouissance Autre, je pense que c'est, même s'il y a une part d'imaginaire — c'est critiquable ce que je vais dire — l'abolition d'un écart entre l'observateur et l'observé. Une joie sans objet c'est un devenir monde, vous n'êtes plus obligé de créer des petits machins. Ce n'est plus une identification partielle, ce n'est plus à la limite de la pulsion partielle, ce dépôt global dans l'Autre, c'est peut-être une sorte de moment, parce que vous ne pouvez pas vivre tout le temps, de temps de suspension, de la contradiction pulsion de vie/ pulsion de mort. C'est pour cela que j'ai comme modèle pour la pulsion de vie et la pulsion de mort un modèle moëbien plutôt qu'un modèle de simple intrication, sinon comment penser la jouissance Autre?

**Cinquième jouissance, Grincheux.** Parce que c'est chez Lacan la **jouissance de l'image du corps**, et là, il y a de quoi grincer parce que c'est le lieu de toutes les déceptions, de toutes les rivalités, de toutes les jalousies. L'autre a fait mieux, c'est pas toi c'est moi, qui a commencé, je ne sais plus, c'est la spécularité.

L'image du corps avec Grincheux, c'est la question du double spéculaire. Une psychanalyse, c'est là-dessus que je devrais terminer par rapport à cette jouissance, ce serait se séparer un

peu de la jouissance dont on parle. La fin d'une psychanalyse, ce serait lâcher un peu le double. Certains, au décours d'une psychanalyse, cherchent automatiquement à refaire du semblable, tu es comme moi, je suis comme toi, on est pareil, avec une abolition de la différence des sexes et un retour au semblable parfaitement imaginaire, c'est une erreur de jugement. Pourquoi Grincheux ? Parce que c'est le conflit, parce que c'est le petit autre, le petit autrui, l'emmerdeur. Miroir, mon beau miroir, suis-je toujours la plus belle ? Oui tu es encore très belle mais il y en a une autre qui est un peu plus jeune, plus belle, Blanche Neige. Ça c'est le problème de la jouissance de l'image du corps, je ne suis pas à moi-même ma propre perfection. Je ne suis plus juste un moi idéal qui rayonne.

C'est-à-dire que c'est l'endroit où il s'agirait de ne plus être comme Narcisse, qui est dans la jouissance spéculaire. Il se suffit à lui-même, il n'est amoureux que de lui-même, refuse les prétendants. Il y en a même un, Pausanias, qui se suicide, mais ce n'est pas un suicide par amour ou par rejet. C'est parce que vous avez tout déposé dans le miroir que vous propose l'autre, que quand l'autre vous casse le miroir, vous avez l'impression de mourir. Donc la jouissance de l'image du corps est une jouissance qui est jalouse de sa propre place. Dans certains mythes, vous avez la mère originaire, elle est même jalouse de sa place. Cela arrive encore dans la clinique d'aujourd'hui ; elle est jalouse de sa place au point de rejeter les enfants ou de les dévorer. Donc il y a cette question, dit Lacan, de la « jalouissance », c'est la question de la jouissance de l'image du corps, que l'on trouve dans le séminaire *Le Sinthome*.

Vous avez aussi toutes les perversions. Que fait le pervers par rapport à cette jouissance de l'image du corps ? Il fait de l'autre l'instrument de sa jouissance, pour jouir au bout du compte de son image propre. C'est un retour sur investissement, c'est une confusion entre l'idéal du moi et le moi idéal. C'est un mélange d'idéal imaginaire et d'identification idéale symbolique, c'est cela la position de la perversion face au miroir. C'est le *body builder*, ce mélange narcissique et du « je suis le plus fort ». A la fin il éclate comme la grenouille ; il suffit d'une aiguille et d'un coup, toute la masse musculaire disparaît, ce n'était qu'un mirage. Le problème c'est que l'on a quand même besoin du grand Autre dans cette image du corps. C'est ce que Lacan montre dans un très vieux texte repris dans les *Écrits* et qui concerne le stade du miroir. La difficulté c'est que l'on n'arrive pas à se reconnaître tout seul, il faut une présence avant vous qui dit : tu ressembles à ce débile de grand père, ou tu es le plus beau. En même temps que vous êtes reconnu, il y passe de l'amour, de la surévaluation, de la haine, de la rivalité. Il y a une

espèce de construction en miroir qui fait que vous n'êtes pas une image pure, mais aussi une image avec des mots et des signifiants. Tout le corps, et même l'apparence soit disant physique, est lié à des signifiants parce que vous avez été parlé : « Il a les pieds magnifiques de sa tante, mais le reste est moche ». Vous pouvez être mannequin professionnel et vous vous trouverez laid comme un poux mais le seul truc que mes parents ont réussi, ce sont mes pieds. Donc, ce n'est pas juste une image d'adéquation platonicienne, justement, c'est quelque chose où l'on a un imaginaire spéculaire de jouissance sur lequel va, en plus, se brancher un imaginaire qui n'est même pas spéculaire, qui s'appelle le fantasme.

Tout cela parce que l'on existe comme entité, uniquement parce que l'on a été désigné par un autre, lui aussi, un petit autre et un grand Autre, c'est la même chose, qui était là avant nous, qui est extérieur et si proche de nous.

**Sixième jouissance**, la grande jouissance par excellence : l'éducation nationale, **Prof**. Parce que la sixième jouissance **c'est la jouissance phallique**. Pour Lacan, c'est la jouissance dans le langage et dans la parole. Si c'est une jouissance dans le langage, c'est une jouissance qui peut être dans l'inconscient. Alors, c'est une jouissance dans la métaphore, dans le glissement métonymique aussi. Mais c'est une jouissance dans les représentations, dans les pensées inconscientes, dans le discours courant. C'est une jouissance dans les quatre discours, dans le discours de l'analyste, peut-être, dans le discours de l'hystérique, peut-être aussi, dans le discours de la science et dans celui du maître, absolument. Autrement dit, la jouissance phallique est partout.

Jouissance phallique, jouissance dans l'ordre du langage, que Lacan appelle une fonction phallique. C'est à prendre comme un théorème de base, du moins aujourd'hui. Alors quand on croit imaginairement à l'existence d'un phallus, on construit le monde d'une certaine manière et quand on n'y croit plus, on le construit d'une autre manière.

Autre exemple qui n'est pas non plus un triomphe de la psychanalyse. Une dame, qui a été assez mal traitée par sa maman, vivait seule. Elle a dormi dans son lit jusqu'à ses vingt ans. La mère a clairement éprouvé du désir pour sa fille. Ce qui est plus embêtant, c'est qu'elle est passée à l'acte. Le père réel autorise le désir mais il interdit le passage à l'acte. Là, la mère n'a pas pu tenir la fonction d'un père réel et donc elle est passé à l'acte sur sa fille. La fille qui avait commencé un travail à quarante ans, a longtemps rêvé que sa mère était sur elle et la pénétrait, la regardait dans les yeux. C'était extrêmement douloureux. Elle se réveillait toujours en pleurant. Puis, à un

moment, elle a fait un rêve où c'est elle qui était couchée au-dessus de la mère, qui la dominait et la pénétrait à son tour. Sur le plan des progrès dans l'analyse, on se dit que c'est un retournement de situation, un retournement en son contraire. Freud dit le féminin, c'est passif et le masculin, c'est actif. Sur le plan du changement c'est très bien, mais il y a une question qui à ce point de l'analyse n'était pas du tout résolue: comment se fait-il que deux femmes entre elles se pénètrent? C'est lié à la fonction phallique, à la jouissance phallique et à la positivité d'un phallus dans l'inconscient, il n'y a pas de négativité dans l'inconscient. Vous vous représentez des choses, même si vous dites «ce n'est pas ma mère», Freud dit, habilement, c'est donc bien de votre mère qu'il s'agit. Donc, il n'y a pas de négativité dans l'inconscient, ce qui fait qu'il y a une positivité du phallus. La positivité est toujours imaginaire et elle constitue l'ordre de la jouissance phallique. Là aussi le trajet d'une analyse devrait conduire à supporter, que sur le plan symbolique, cette fois, il y a une négativité. L'origine du symbole, c'est une négativité, la mère qui part, la bobine qui se déroule, c'est une négativité, c'est là, ce n'est pas là.

L'Autre comme manquant, c'est la présence d'une absence. C'est aussi une positivité de reconnaissance et d'acceptation, qu'il y a bel et bien de l'absence. Pour tout cela, on est dans la fonction phallique de la parole. On est passé du phallus positif imaginaire au signifiant du manque. M. Safouan écrit: phi, soustraction, le phallus symbolique est une négativité.

Quelque chose me manque, quelque chose manque à l'Autre et ça ne jouit pas comme je le pensais à tous les étages. Et si chez l'homme, dans la protestation virile, il y a un refus de la féminité, chez énormément de femmes, pour ainsi dire toutes celles qui prétendent avancer dans l'analyse, il y a aussi un refus de la féminité. Et dans l'exemple de la dame, bien sûr, le gros problème c'est sa mère, l'inceste, et en même temps, une impossibilité (pas un refus) à construire de la féminité. Car pour construire de la féminité, il faut du père qui autorise certaines choses et en interdit d'autres. Et en plus dans le regard, qu'il puisse féminiser la petite fille: tu es magnifique, tu veux te marier avec moi, ça tu ne pourras pas mais tu es très jolie, fonction phallique.

La jouissance phallique, elle nous fait croire aussi au mirage psychothérapeutique c'est-à-dire au mirage du sens... La jouissance phallique c'est aussi quand vous confondez la fonction et l'être, quand un directeur d'institution se prend vraiment pour un directeur, là, les ennuis commencent.

Et cette jouissance phallique, il va falloir la déchiffrer, on en est aussi un peu la proie, il faut se

débrouiller avec. L'analyse consiste au déchiffrement de ce rapport à la jouissance phallique qui infiltre toutes les autres jouissances, tous vos fantasmes, elle se surajoute au corps, elle vient embarrasser le corps et la parole elle-même (Cf. *La logique du fantasme*, 1967-1968).

**Septième et dernière jouissance, la jouissance sexuelle**, le dernier nain, c'est **Atchoum**. Un petit éternuement, Atchoum est tout petit, Blanche Neige est grande. Il y a un point commun entre l'orgasme et l'éternuement et la crise d'épilepsie. C'est la libération de la demande, c'est le moment où vous ne demandez plus rien, vous ne vous adressez plus à l'autre, la question de la demande de l'autre, c'est zéro, ce n'est plus le moment où vous pouvez revenir en arrière. Ce n'est plus le moment où vous pouvez critiquer quoi que ce soit, où vous pouvez penser, où vous pouvez dire stop! C'est trop tard, vous y êtes, au moment où vous éternuez, orgasmez, c'est ça qui procure un moment de tension et un moment de soulagement. C'est-à-dire que finalement le plaisir sexuel c'est après, quand tout va bien! En plus Lacan dit, il n'y a pas de rapport sexuel! Alors on se dit, qu'il nous semble que l'on a déjà fait au moins une fois l'amour dans sa vie. Bien sûr! Quand il dit qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel total. On peut faire tout ce que l'on veut avec qui on veut, on ne sera jamais UN avec l'autre. C'est ce qu'il veut dire, on reste quand même séparé de l'autre. Et si l'on crée quelque chose en commun avec l'autre, c'est de l'ordre du religieux, pas au sens du rituel, mais au sens où l'on crée un objet symbolique que la religion appelle la communion. Je ne dis pas que l'on communique en faisant l'amour, peut-être, si l'on a des fantasmes religieux, mais en tous cas, c'est la création d'une espèce d'objet symbolique commun, en même temps qui n'appartient à personne. Il y a des moments où le pénis, on ne sait plus très bien à qui il appartient. C'est l'idée de la jouissance sexuelle et, elle est limitée, parce que l'on parle et que l'on pense.

Il y a aussi des pensées inconscientes. Chez certaines personnes le déclenchement ou non d'un orgasme est purement et simplement lié à un fantasme qui les traverse.

Comment se passe la jouissance sexuelle dans la perversion? Le pervers impose une conjonction de la jouissance et du corps mais souvent avec des petits morceaux, c'est la loi sadienne. «Tiens, prends un petit morceau de mon corps et moi je me servirai du même sur le tien, prends un bout d'orteil, je prendrai un coude». Des trocs de petits objets, c'est ce que vise le pervers. Alors vous êtes en train de vous dire que vous êtes pervers, sauf que, vous êtes peut-être simplement névrosé et à ce moment là, votre perversion passe dans les fantasmes. Le névrosé

c'est un pervers polymorphe imaginaire, il rêve de perversion, il ne la pratique pas tellement, elle rate complètement. Sa jouissance rate aussi à peu près complètement mais au moins, il en aura rêvé.

Et l'hystérique, que fait-elle avec la jouissance sexuelle ? Elle la contourne, elle revendique quelque chose et en même temps se maintient à distance de la satisfaction. Parce que l'hystérique, on le voit dans le trajet analytique, a du mal à supporter la conjonction obligée de la pulsion et du désir. L'hystérique rêve de désir pur, sans pulsion. Le problème, c'est que le désir excède la pulsion. La pulsion est assouvie et quelque chose repart. La pulsion est constante, la satisfaction, elle, est très moyenne, quant au désir, il est déjà reparti. Ce qui est difficile, c'est cette conjonction à supporter, la concomitance de la pulsion et du désir. L'obsessionnel, comment fait-il ? L'obsessionnel et la jouissance sexuelle, c'est tout un poème !

A la question qui était posée de ce que serait un homme dans une érection permanente, ce serait un obsessionnel, c'est-à-dire un homme qui retiendrait tellement la satisfaction que finalement, il n'y aurait jamais de décharge orgasmique. Ce sont des éjaculations tellement retardées qu'elles ne viennent jamais, alors ça va durer longtemps, ça va se mécaniser, ça va être de la machine. L'industrie du sexe, du côté de l'obsessionnel, c'est comme un godemiché, c'est un *sex toy* parce qu'il est dans ce rapport à la demande en permanence et que, en même temps, il en doute terriblement. C'est-à-dire qu'il ne sait pas comment se situer pour faire plaisir à l'autre, donc il attend, il se retient, il tergiverse. Il ne sait jamais. C'est le bon élève qui vous laisse toute la place. On dit parfois à tort qu'il n'y pas de désir chez l'obsessionnel, il y a du désir mais il le garde, le retient. L'obsession c'est un dialecte de l'hystérie, dit Freud, il garde son désir par devers lui, parfois de façon un peu égoïste et ça ne l'amuse pas tellement.

Le phobique, comment fait-il avec la jouissance sexuelle ? Il s'en débarrasse le plus vite possible, il n'y a pas que ça à faire, vite abouti. Parce que le phobique a du mal à supporter le désir, tellement il le sent. C'est lui qui est au plus proche du désir. L'hystérique c'est moitié-moitié, l'obsessionnel, il s'en tient bien à distance. Avec le phobique, ça lui est insupportable, il en a tellement peur, qu'il anticipe en permanence, c'est que ce soit fini avant de commencer, soulagement extraordinaire de l'angoisse phobique.

Quand on voit comment Freud parle des femmes, ce n'est pas très marrant. Il n'avait pas l'air de rigoler beaucoup avec sa femme, ça on l'a dit, mais sa femme elle n'avait pas l'air de beaucoup

rigoler avec lui, ça on le dit moins. Lacan rend hommage aux femmes, avec ses formules de la sexualité à propos de la jouissance sexuelle, il dit : les hommes, c'est quand même tous les mêmes, à part le père mythique de la horde qui est le plus sain. A part celui qui a toutes les jouissances, tous les autres mecs, c'est un peu pareil et c'est ce que disent parfois les femmes, dans leur fantasme, tous les hommes sont des « salauds », c'est toujours pareil, elles devraient rajouter : comme papa. Et quand elles se rendent compte de cela, elles finissent par comprendre que tous les hommes ne sont pas forcément comme leur « salaud » de père. Et il dit, et c'est là l'hommage fait aux femmes, les femmes ne sont toutes les mêmes. Il dit La Femme, avec une majuscule, n'existe pas. Chaque femme est différente, au cas par cas. C'est la façon d'envisager l'être femme, la jouissance sexuelle. Il dit aussi que les hommes sont dans un plus grand malaise avec le sexuel. Parce que les femmes se débrouillent mieux dans les frontières et dans les séparations, entre la jouissance et le signifiant. Une femme si elle est dans la séduction, peut dire de jolies choses, être amie, parler, mais ça s'arrêtera là. La femme sait très bien où elle veut aller. L'homme, même quand ça commence, il aura toujours un côté Tex Avery, avec les yeux qui lui sortent un peu de la tête. Même dans une discussion entre amis, il aura la bave qui commence à couler. C'est la lecture de ce que dit Lacan, les hommes ont un plus grand malaise avec le sexuel, les frontières sont plus nettes chez les femmes.

En conclusion, en réponse à la question, y a-t-il une jouissance avant la parole ? Oui il y a une jouissance avant la parole, il y a une jouissance dans la parole, il y a une jouissance au-delà de la parole. Parce que toutes ces jouissances, Lacan les réduit à deux, trois au bout du compte : la jouissance de la Chose avant la parole, c'est la jouissance de Simplet, c'est-à-dire une jouissance du temps de l'harmonie, mythique, du langage, des fleurs, des animaux, du temps où l'enfant devient le nuage, du temps où il parle avec tout et rien, et au fond, les choses ne sont pas encore compartimentées, négativées et conscientisées. Jouissance dans la parole, jouissance phallique, qui infiltre le symptôme, qui donne le style à votre jouissance. C'est-à-dire c'est le style de votre souffrance, au fond, vous parlez comme vous jouissez.

Une jouissance au-delà de la parole, sans mot, un silence, un autre silence, c'est cette jouissance Autre qui déborde l'être, jouissance de la spiritualité et de la grâce. Pour terminer sur la huitième merveille du monde, la huitième jouissance que l'on trouve en une phrase chez Lacan, c'est à la fin d'une psychanalyse quand quelqu'un commence à mieux jouir de sa vie.

## Sens, jouissance et symptôme

André Michels

Je me propose de revenir sur un certain nombre de points, en particulier les questions de désir et jouissance, symptôme et jouissance, etc., puisque ce sont des termes que nous utilisons souvent sans nécessairement réfléchir à la façon dont on peut aussi les rendre opérants dans notre clinique.

Tout d'abord quelques repères théoriques et je parlerai aussi de clinique, en me référant, entre autres à un cas clinique de Freud dans *Introduction à la psychanalyse* qui est magnifique (il y a des tonnes de cas dans ses cours qu'il a tenus à l'université de Vienne entre 1916 et 1917) et à l'un ou l'autre cas clinique qui me sont propres.

Comment articuler sens, jouissance et symptôme? J'ai choisi cette voie pour situer la jouissance par rapport à une question éminemment clinique qui est celle du symptôme et j'ai voulu y introduire le sens parce qu'il y a un lien très évident, entre sens et jouissance.

Lacan joue sur les mots: jouis-sens. Il y a quelque chose qui jouit dans le sens, mais comment? C'est la question qui se pose dans le symptôme: qu'est-ce qui se dit et qu'est-ce qui se jouit? Quel sens peut-on lui attribuer? C'est une question très pratique qui se pose tous les jours et que les patients nous posent, par exemple: «Quel sens voyez vous à mon symptôme? Quel sens vous voyez à ce que je vous dis, à ce rêve ou à cet acte manqué? Est-ce que vous y voyez un sens?». Et donc, par rapport à la question de l'interprétation: qu'en est-il du sens dans une interprétation? Une interprétation sert-elle à donner du sens? Ou justement au contraire à enlever du sens à ce qui en avait?

Il y a chez Freud une hésitation entre les deux positions. Il est beaucoup question du sens dans *L'Interprétation des rêves*, dans *Le mot d'esprit* par contre, on voit qu'il hésite. Est ce qu'un mot d'esprit produit du sens par du non-sens ou est-ce plutôt l'inverse? On aurait tendance à dire que Freud se situe plutôt du côté du sens et que le mot d'esprit se sert du non-sens pour exprimer un sens sous-jacent, secret, qui est à découvrir. C'est à discuter.

Lacan aurait plutôt la tendance inverse: mettre en évidence dans ce qui fait sens, justement, une part irréductible de non-sens que l'on n'arrivera jamais à faire disparaître. Peut-être que ces deux positions ne sont pas si opposées. Si vous prenez un séminaire comme le XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, il y a toute une élaboration autour de l'aliénation, de la séparation/aliénation et du fading du sujet. Il est beaucoup question du sens et de ce qui, de ce sens

est coupé. Il y a toujours dans ce qui fait sens une part irréductible de non-sens.

Pour parler, en psychanalyse, du sens du symptôme, on a besoin d'un dispositif conceptuel et pratique qui puise dans le fond (avec et sans s) de l'inconscient, dans son rapport à la pulsion, on peut dire au réel de la pulsion. Le rapport entre inconscient et pulsion, dans la terminologie freudienne, peut être qualifié de constitutif de la doctrine analytique.

De nombreux philosophes (ou autres praticiens) qui s'occupent de ces questions-là reprennent notre terminologie, parlent d'inconscient, d'interprétation, de sens mais ce qui manque en général — on le voit chez Derrida, Foucault, ou chez d'autres auteurs qui nous apportent d'excellentes choses, par ex. le livre récent de Badiou et de Barbara Cassin sur le non rapport sexuel — c'est un point essentiel, à savoir le rapport à la pulsion.

Pour nous, ce rapport de l'inconscient à la pulsion constitue la base doctrinale du discours analytique. Pour en parler, Freud a développé un dispositif qui se réfère à la règle fondamentale, au transfert et à l'interprétation. Sans ces différents opérateurs, il est impossible d'aborder la question du sens tel que nous l'entendons. Malgré toutes les dissensions qu'il y a entre les différentes écoles de psychanalyse, on retrouve toujours les mêmes termes: sens, symptôme, transfert, interprétation. Après, ce que chacun en fait, c'est autre chose. Ce dispositif s'articule autour d'un point fixe, indépendamment de notre entendement de ces termes, qui est la règle fondamentale. Elle est proche de notre question de la recherche du sens du symptôme. Il y a une étonnante constance dans les formulations de Freud. Du début jusqu'à la fin il utilise presque les mêmes termes, alors que sa théorie évolue par ailleurs. Ceci en fait le point d'ancrage de notre pratique.

Lacan revient là-dessus. Il n'introduit pas quelque chose de foncièrement nouveau par rapport à la règle fondamentale, mais il précise le statut logique de l'*Einfall*. En coupant le mot en deux: «*Ein-fall*», c'est ce qui tombe «dedans», ce qui me vient à l'esprit; et il y a la notion de chute. Ce qui me vient, comme une chute et que je ne peux pas prévoir, est donc un processus éminemment créatif. Les différentes formulations de la règle fondamentale visent justement à encourager l'analysant à dire ce qui lui vient à l'esprit sans juger, ni rejeter, ni avoir peur de dire une bêtise. C'est ce que Lacan ajoute: la notion de la bêtise, en ajoutant que le signifiant est bête. Pourquoi faut-il y insister? Parce que nous avons tendance à rejeter l'*Einfall*, en disant que ça ne fait pas de sens. Vous voyez donc que c'est la question du sens qui nous guide.

Qu'est ce qui se présente à l'esprit ? C'est comme pour les rêves. Beaucoup d'analysants mettent du temps à raconter leurs rêves, prétextant que de toute façon ça ne fait « pas de sens », donc pourquoi en parler ? Jusqu'à ce qu'ils y reconnaissent la valeur de ce « pas-de-sens », qui leur permet de faire un « pas ». Vous savez que Lacan a joué sur cette notion de « pas-de-sens » dans le séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, pour parler du mot d'esprit : ça n'a « pas-de-sens » mais c'est un « pas » décisif. Un « pas » qui repose sur une négation, sur ce qui coupe dans le sens mais qui n'est pas encore intégré comme coupure. A ce moment-là, si cela se produit, on aura déjà fait un « pas » très important. Donc, il s'agit d'une règle qualifiée de fondamentale parce qu'elle établit un cadre juridique, dans lequel une analyse peut avoir lieu.

Ce que j'ai appelé « fond doctrinal » : l'inconscient dans son rapport à la pulsion, il faut préciser au réel de la pulsion, se spécifie du rapport du sens au symptôme, il faut préciser à la vérité du symptôme et au réel de la jouissance. Celle-ci est complexe et multiple dans son rapport au corps, au réel du corps, et au sens, à la vérité du sens.

Le sens du symptôme, qu'il soit névrotique, pervers ou psychotique, nous n'en savons quelque chose que si nous examinons de près son rapport à la jouissance. C'est à partir de cette tension générée entre « sens » et « jouissance », doublée de celle entre la vérité et le réel, que nous pouvons tenter de reformuler les principaux tableaux cliniques de la psychanalyse, mais aussi d'élucider les enjeux de la clinique.

Le sens nécessite une attention toute particulière et requiert un dispositif nouveau, nouveau du temps de Freud, centré par l'interprétation ; une notion tombée quelque peu en désuétude. On oublie parfois à quel point elle constitue une rupture par rapport à toute une tradition philosophique et scientifique, l'interprétation, au regard de laquelle se pose la question du sens. C'est le chemin que j'ai choisi pour vous parler de la jouissance, que je ne voudrais en tout cas pas isoler de tout un contexte pratique, clinique et aussi juridique.

Quelques éléments théoriques d'abord, pour revenir ensuite à la clinique. C'est à Marx que Lacan rend hommage dans ses *Ecrits*, dans « Du sujet enfin en question », d'avoir introduit « une dimension qu'on pourrait dire du symptôme qui s'articule de ce qu'elle représente le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir ». Ne vous laissez pas impressionner par cette formulation, essayons plutôt de voir ce qu'elle veut dire.

Le symptôme, donc, représente « le retour de la vérité » — c'est cette notion de vérité qui est importante — dans « la faille d'un savoir ». Petite parenthèse : c'était pour Marx, son point de départ en philosophie ; c'est là-dessus qu'il appuie, qu'il

donne une assise à sa critique de Hegel, qui, pour sa part, veut établir un savoir absolu, sans failles, et réduit la vérité à « une ruse de la raison ».

La pratique que Freud met en œuvre, se situe en rupture par rapport à cette approche et fait appel à une vérité autre, une vérité qui est véhiculée par le symptôme. Lacan dit de Marx qu'il est notre précurseur. L'intérêt de cette formulation lacanienne et aussi toute l'originalité du discours analytique, consiste dans ce rapport nouveau entre savoir et vérité qui tranche par rapport à toute une tradition philosophique, dont Hegel est le représentant ultime ; qui tranche aussi par rapport à un certain entendement du savoir de la science, qui n'a que faire de la vérité ou la confond avec le réel ou celui-ci avec celle-là.

Le symptôme est ce qui ne se laisse pas réduire, résorber dans le savoir, qui résiste au savoir, en tant que vérité du sujet qui cherche à se dire ou qui est agie, à force de ne pas être entendue ou qui n'arrive pas à se dire. C'est à force de ce non-entendement que le sujet produit un symptôme.

Dans le compte rendu du séminaire XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan écrit en 1966 : « La difficulté d'être du psychanalyste tient à ce qu'il rencontre comme être du sujet : à savoir le symptôme. Que le symptôme soit être-de-vérité, c'est ce à quoi chacun consent (...). Dès lors on voit ce qu'il en coûte à l'être-de-savoir »<sup>1</sup>. Dans la suite, dans une conférence qu'il tient à Milan, en 1968, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », il revient sur ces termes que je viens d'introduire : jouissance, savoir, vérité : « Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir ». C'est donc la vérité qui résiste au savoir. Mais d'où puise-t-elle cette force ? C'est de la jouissance, de la jouissance qui se manifeste dans le symptôme.

Lacan poursuit : « C'est ce que la psychanalyse découvre dans ce qu'elle appelle symptôme, vérité qui se fait valoir [là nous ne sommes plus dans la ruse de la raison], dans le décri de la raison. [Il décrit ainsi une forme de répudiation, de perte, de réputation.] Nous, psychanalystes, savons que la vérité est cette satisfaction à quoi n'obvie pas le plaisir [donc ne remédie pas le plaisir] de ce qu'elle s'exile au désert de la jouissance ».<sup>2</sup>

Lacan se réfère en fait, sans le mentionner, à ce qu'il appelle par ailleurs un corps déserté de la jouissance ou le lieu de l'Autre déserté de la jouissance qui est la condition pour qu'une psychanalyse puisse avoir lieu.

Je vais faire maintenant un pas en arrière pour revenir à une conférence de Freud sur « Le sens du symptôme », publiée dans *Introduction à la psychanalyse*, où il expose surtout deux cas de névrose obsessionnelle, qui lui semblent éclairer le mieux ce qu'il en est du sens du symptôme. Ce

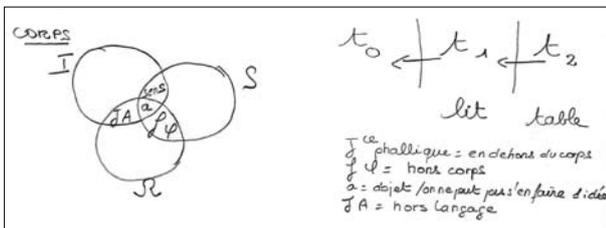
qu'il met d'abord en évidence au niveau du symptôme, il s'agit de la névrose obsessionnelle, est la fonction du déplacement.

«Ce qui dans la névrose obsessionnelle se fraie un chemin jusqu'à l'acte, est porté par une énergie pour laquelle nous n'avons probablement rien de comparable dans la vie psychique normale. Il ne peut qu'une chose: déplacer, permuter, mettre à la place d'une idée stupide ou autre, en quelque sorte affaiblie, progresser d'une précaution ou d'un interdit à l'autre, exécuter à la place d'un cérémonial un autre. Il peut déplacer la compulsion (*Zwang*), mais pas la supprimer. Le caractère déplaçable de tous les symptômes, loin de leur configuration originale, est un caractère principal de la maladie»<sup>3</sup>.

Voilà pour la formulation freudienne.

Freud raisonne, pour comprendre ce dont il parle, en termes de pulsion, d'effet de pulsion, c'est-à-dire d'«érogénéisation» du corps, de découpage du corps en zones érogènes. Le «déplacement» loin du centre, «loin de la configuration originale» correspond à un mouvement centrifuge. C'est donc comme si on avait à faire à la fois au corps comme représentation et au corps découpé en zones érogènes.

En son centre, qui est irréprésentable, intervient une coupure. C'est à partir de là que se produit un mouvement centrifuge, loin du centre, un déplacement. Pour que celui-ci ait lieu, il faut une coupure au départ, originale, et un vecteur, une direction imposée au mouvement qui engendre le symptôme. Comment le symptôme se produit-il en effet? Freud raisonne en termes de «zones érogènes» dont l'ordonnement est déterminé par une coupure centrale qui intervient différemment selon les différentes structures: névrotiques, perverses ou psychotiques. Il nous donne ainsi un schéma, en quelque sorte topologique, de la structure.



La structure obsessionnelle est l'effet d'une coupure qui imprime un mouvement érotique à la base et, ce qui est intéressant dans ce cas, qui implique le corps et la pensée. Plus le corps dans l'hystérie et plus la pensée dans la névrose obsessionnelle, souvent définie comme une érotisation de la pensée; c'est-à-dire une pensée submergée par une jouissance, à laquelle le sujet trouve toutes les difficultés du monde à opposer

une barrière et qui, ainsi, prend littéralement possession de lui.

Ce qui est aussi remarquable dans cette approche très freudienne, on peut dire que c'est la base doctrinale du freudisme, c'est que le corps ne peut être dissocié de la pensée, et la pensée ne peut être dissociée du corps, qui apparaissent ainsi comme deux registres solidaires. Cela nous indique que nous pensons avec le corps et que notre pensée est fonction de notre ancrage érotique dans le corps, de l'ordonnement des zones érogènes qui en résultent. Il faut l'avoir à l'esprit pour entendre ce que Lacan entend par jouissance et surtout quand il fait la différence, dès 1958, entre désir et jouissance, puis plus tardivement, entre différents types de jouissances, surtout entre ses deux grandes modalités: jouissance phallique et jouissance de l'Autre, par rapport auxquelles s'articulent les autres.

Il intervient donc toujours une coupure qui est constitutive de l'unité de l'image du corps dans le miroir. Qu'est-ce qui garantit cette unité de l'image, sinon que justement il y ait une coupure? Cela signifie qu'une part du corps ne soit pas représentable. On en a une preuve *a contrario* au niveau de la psychose. Le psychotique justement cherche cette partie non représentable dans le miroir. Il se fixe sur une partie du corps, du visage. De son corps, il voit quelque chose que personne d'autre ne voit, en se fixant sur tel détail, tel trait, qui serait défaillant. Il y est tellement fixé que l'on a l'impression qu'il y a un enjeu vital, existentiel, pour lui, que son être dépend de cette partie qui n'apparaît pas dans le miroir et dont il veut absolument s'assurer. Il correspond souvent, quand on a la possibilité de suivre la genèse de l'apparition de ce trait dans le miroir, à un trait de ce qui a fait défaut dans la filiation, dans l'inscription dans les générations. Il veut absolument s'assurer de la présence de ce trait qui est manquant symboliquement, dont rien n'assure l'inscription dans le symbolique.

Puisqu'il est manquant dans le symbolique, il resurgit dans le réel, dans le réel du corps dont il doit s'assurer. Cela est lié à une extrême souffrance. C'est aussi ce que l'on pourrait qualifier de rapport hypocondriaque au corps, que l'on rencontre chez les psychotiques, mais aussi de façon plus subtile, dans ce que l'on pourrait appeler les structures «limites». Il y aurait tout un développement à faire sur ce qu'on entend par «borderline»: est-ce que cela existe ou pas? Ce n'est pas la question ce soir. Il existe un rapport hypocondriaque au corps qui est spécifique de la psychose.

Dans l'hystérie, on assiste à une autre modalité de ce schéma que Freud nous suggère. Ce en quoi il est intéressant, est de nous montrer à quel point hystérie et névrose obsessionnelle sont deux structures solidaires; qu'il peut y avoir une bascule de l'une dans l'autre, dans la mesure où il

y a une solidarité entre corps et pensée; qu'il peut y avoir une érotisation de l'un ou de l'autre, une bascule de l'érotisation de l'un par rapport à l'autre. Freud illustre de façon remarquable comment la coupure s'empare de la pensée, comment le déplacement est celui de la coupure, qui impose un mouvement et une direction, qui inscrit une courbe de l'érotisation.

Voyez la finesse de la clinique freudienne, qui rappelle tout à fait ce que notre clinique nous enseigne. Il a l'art de le mettre en évidence, de le souligner: «Il est frappant que les oppositions (polarités) dont la vie psychique est traversée se détachent dans son état sur un mode de disjonction particulièrement tranché». Il nous montre comment fonctionne la pensée de l'obsessionnel. Les oppositions de la vie psychique se détachent comme si une partie pouvait fonctionner séparée de l'autre, le bien et le mal par exemple, et donc fonctionner sur un mode de disjonction particulièrement tranché. Il y a bien une coupure qui est intervenue.

«A côté de la compulsion à contenu positif et négatif, se fait jour, dans le domaine intellectuel le doute (*Zweifel*) qui ronge peu à peu aussi ce qui habituellement est le plus assuré. Le tout aboutit à une grande irrésolution...»

C'est ce qui détermine le tableau clinique de l'obsessionnel: le doute, l'impossibilité de prendre une décision; parce que prendre une décision implique de trancher et quand on tranche on perd ou on réactualise une perte.

Pour éviter cette coupure-là, une autre coupure intervient ailleurs, qui est donc déplacée. La coupure implique un déplacement, qui est en même temps son évitement. Elle se fait remarquer partout ailleurs pour éviter qu'elle ne fasse mal, à l'endroit où elle est d'abord intervenue et où elle est en quelque sorte inévitable. Le discours du sujet est fonction d'une coupure initiale qui fait origine, sans qu'il le sache ou sans qu'il ait envie de le savoir, mais que le parcours d'une analyse lui permet de mettre en évidence et d'élaborer.

La névrose obsessionnelle nous enseigne que la pensée n'est jamais sans ancrage dans une topologie du corps, où cette coupure intervient. Par le déplacement de celle-ci, la pensée peut être envahie par une jouissance telle qu'il est difficile de la colmater, de lui opposer une limite. Le sujet reste dans le registre de la névrose tant que cet ancrage dans le corps est assuré, que la référence à une coupure fonctionne, qui est instituante du rapport au corps, d'une topologie du corps. J'y insiste pour montrer que parfois on n'est pas très loin de la psychose.

Quand cet ancrage, cette amarre de la pensée dans le corps lâche, c'est à ce moment que la pensée s'envole, qu'elle peut devenir délirante.

Le délire serait la réaction alors à l'envahissement de la pensée par une jouissance qui justement fait trop de sens.

*Question: Trop de sens, vous pouvez expliquer?*

On peut jouer sur les termes, comme Lacan l'a fait en disant que le sens est lié à la jouissance: jouis-sens. Ce qui est tellement intéressant dans la façon dont Freud présente la névrose obsessionnelle est de montrer qu'une coupure est intervenue quelque part mais se trouve déplacée. L'effet de ce déplacement est que la pensée ou les actes du sujet sont dépourvus de sens.

A partir de là se pose la question du sens du symptôme. L'autre aspect est de montrer que cette coupure n'est pas sans rapport au corps, de sorte que la pensée reste ancrée dans le corps et qu'elle s'alimente de l'érotisme du corps, la garantit et que, malgré tout, une limite fonctionne.

Dans la psychose, par contre, il y a justement le risque que cet ancrage corporel ne tienne pas, que ces amarres lâchent ou soient trop distendues, que le psychotique puisse développer une pensée sans coupure et donc être envahi par une jouissance trop importante où tout risque de faire sens, où le réel fait sens. Tandis que chez le névrosé, le réel est coupure; on va voir que le réel est justement aussi une limite qui résiste au sens. Le psychotique est envahi par un sens trop important, par un trop-de-sens, parce que le réel perd sa contingence et devient porteur de sens. Pour l'illustrer: dans un délire, si une voiture passe dans la rue, c'est du réel qui fait sens ou peut faire sens et donc perd sa contingence.

Les différentes structures cliniques sont fonction de la limite qu'elles arrivent à opposer à cette jouissance, à ce jouir qui fait sens. L'interprétation intervient alors plutôt pour réduire le sens, tout en se gardant d'injecter du sens. Elle s'intéresse au sens du symptôme, bien entendu, mais pour le réduire. Prenons l'exemple fourni par Freud. Il est question d'une «dame proche de la trentaine, qui souffrait de phénomènes obsessionnels graves, [...] qui exécutait, parmi d'autres, l'action compulsive remarquable suivante de nombreuses fois par jour. Elle courait de sa chambre dans une autre attenante; là, elle se plantait à un endroit déterminé près de la table qui se trouvait au milieu, sonnait sa femme de chambre, lui donnait un ordre indifférent ou la congédiait aussi bien sans lui en donner, et ensuite, elle revenait au point de départ.» Donc un comportement apparemment dépourvu de sens.

Freud nous décrit une scène. Il est le maître de la scène, le maître d'œuvre. Dans toute son œuvre il est question de scènes, scènes de ménage, scènes fantastiques, scènes construites ou déconstruites. Il nous permet de les reconnaître, de les reconstruire, de les élaborer et surtout de les situer

dans un contexte. Un texte dans son rapport au temps, un texte qui est toujours un palimpseste c'est-à-dire constitué de plusieurs couches superposées. Toute l'œuvre de Freud est traversée par cette écriture «palimpsestique».

La scène est bien ritualisée, elle a un centre: c'est la table qui se trouve au beau milieu de la pièce. C'est là que la patiente vient se planter, c'est là que ça se passe; tout le reste est arrangement, accompagnement qui s'organise autour, au sens du déplacement. Donc on a une scène, un centre et un mouvement centripète. Tous les détails sont importants, comme dans une scène de jouissance, de la mise en scène de la jouissance qui fait symptôme. Il n'y en a pas, de jouissance, en dehors de cette mise en scène, de cette construction scénique, soumise à un timing précis. La jouissance nécessite une mise en scène qui est écriture, dans son rapport au temps. C'est ce que Freud nous enseigne dès ses premières observations cliniques, dès les lettres à Fliess, les *Études sur l'hystérie* jusqu'à la fin.

En fait, il n'aurait eu qu'à demander à la patiente: «Qu'êtes-vous en train de répéter?». Au niveau de la répétition se manifeste ce qui de la jouissance insiste et, pourtant, ne peut se manifester que dans une différence créée par la répétition elle-même. Cette différence fait écriture et sanction, deux fonctions réunies en celle du «trait unaire». En dehors de ces deux fonctions que sont l'écriture et la sanction, il n'y a pas d'accès à la jouissance. C'est un des enseignements majeurs de Lacan dans le séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*.

Alors, que demande Freud à la patiente? Il lui demande: «Pourquoi faites-vous cela? Quel sens cela fait-il?» A quoi elle répond invariablement: «Je ne le sais pas». Ce n'est pas étonnant, elle ne pouvait pas savoir. Ce qui nous permet de revenir à la formulation de Lacan, citée plus haut, que la vérité du symptôme ou l'être-de-vérité du symptôme, fait résistance au savoir. Jusqu'au moment où elle arrive à établir un lien avec ce qui s'est produit à un autre moment de sa vie, à un moment bien précis, au cours de la nuit de noces, dix ans plus tôt. Ceci nous donne aussi une idée du temps, du facteur temporel intervenant dans la jouissance et dans la construction du symptôme. Etablir un lien ne veut pas dire qu'elle ait pu prendre toute la mesure de la répétition en cause.

«Quelle est cette autre scène qui est évoquée, sous-jacente à la scène du symptôme? Il y avait plus de dix ans, elle avait épousé un homme bien plus âgé qui, lors de la nuit de noces, s'était avéré impuissant. Un nombre incalculable de fois, il avait, cette nuit-là, couru de sa chambre dans la sienne, pour renouveler sa tentative, mais chaque fois sans succès. Le matin, il avait dit avec irritation: Comment ne pas avoir honte devant la

femme de chambre, quand elle fera le lit, saisit un flacon d'encre rouge qui se trouvait par hasard dans la chambre, et versa son contenu sur le drap, mais pas précisément à un endroit qui se serait prêté à une telle tache.»

Il y a dans la description de cette scène des éléments sociologiques, culturels, et même religieux à la fois précis et succulents (que je ne vais pas détailler). Du drap il est question dans certaines histoires talmudiques, comme élément d'une preuve juridique. Le mari, au lendemain de la nuit de noces, peut être amené à le produire devant un tribunal talmudique, pour prouver que sa fiancée n'était pas vierge au moment du mariage et donc, le cas échéant, demander l'annulation du mariage. Si ce cas est mentionné dans la tradition orale plutôt qu'écrite, cela veut dire qu'il a dû se produire au moins une fois. Le drap intervient ici comme une preuve devant une instance juridique, comme preuve de la non-virginité.

Dans notre cas, à l'inverse, comme preuve de la virginité devant une autre instance: la femme de chambre. Alors qu'est-ce quelle vient foutre là, si vous me pardonnez cette expression, dans cette histoire de «foutre»? Elle est représentative du for intérieur: for vient de forum. Il s'agit d'un forum intérieur — les psychanalystes sont bien placés pour le savoir — d'un forum qui, dans ses jugements, est souvent bien plus sévère que ne le serait n'importe quel tribunal civil. Une psychanalyse sert à civiliser le forum intérieur, à adoucir ses jugements, ce qui n'est pas forcément une déculpabilisation à toute épreuve, mais une tentative qui ne réussit pas toujours de façon durable, d'arracher la culpabilité à une culpabilisation à outrance, sous l'effet de la jouissance de l'Autre qui est forcément et foncièrement masochiste.

Il faut préciser que le masochisme est le plus sûr et le plus constant repère de la jouissance de l'Autre. Que le patient a le plus souvent tendance et besoin de la personnaliser, c'est-à-dire de l'associer à une instance bien réelle, par exemple aux fonctions de père ou de mère. Le travail de l'analyste consiste à couper ce lien, à dépersonnaliser la jouissance de l'Autre, afin quelle puisse entrer dans un processus de déperdition, d'entropie, après avoir subi une sanction, une sanction qui est celle du «trait unaire».

Toute une partie du séminaire *L'envers de la psychanalyse* tourne autour de la notion du trait unaire, qui intervient comme coupure dans le rapport à la jouissance; coupure sans laquelle il n'y a pas d'accès à la jouissance. Ce qui est saisissant dans le cas de Freud, c'est le passage d'une scène à l'autre. Entre les deux intervient un déplacement et un évitement de la coupure, celle du trait unaire qui aurait pu faire scansion. En passant d'une scène à l'autre, ce n'est pas une répétition dans tous les sens du terme, trait par trait; au contraire on assiste

à un déplacement plutôt qu'à une substitution. Ce qui frappe dans cette scène est justement l'absence de scansion. Vous vous rappelez la façon dont Freud l'introduit: la patiente est obligée de la répéter tous les jours, inlassablement. Quand elle arrive à la fin, elle est prête à recommencer. Apparemment donc, il n'y a pas de scansion ou bien il y a une coupure, mais elle est déplacée et n'est pas opérante. Sans la scansion, il n'y a pas de déperdition de jouissance, indispensable à faire le lit de l'écriture et introduire un temps nouveau. Alors de quoi est-ce que ça parle ?

La scène du symptôme (t2) se réfère à la scène de la nuit de noces (t1). La répétition ne se produit pas trait par trait et donc introduit déjà une différence. Si répétition il y a, quelque chose est perdu, mais il semble que, dans ce cas, quelque chose ne cesse pas de ne pas se perdre. Comment procéder ? L'approche de Freud, celle qu'il nous a enseignée, est de construire un temps virtuel (t0) qui ne s'est pas forcément passé mais qui explique l'enchaînement des scènes successives.

Pour passer de l'une à l'autre, d'un point à l'autre, on se heurte à une coupure, de sorte que certains éléments sont repris, d'autres non. Toute l'énergie que l'obsessionnel met dans la construction du symptôme vise à éviter que quelque chose ne se perde. Il lui faut absolument éviter toute déperdition de jouissance, sans y arriver jamais tout à fait.

Pour reprendre dans l'ordre les éléments que Freud souligne: il y a d'abord la scène t2, centrée par la table, ensuite la scène t1, centrée par le lit et le drap. Freud nous livre, en fait, une de ses réflexions anthropologiques dont il a l'art. «La table et le lit ensemble font le mariage». On peut dire de même que le lit et la table font le travail du psychanalyste, les histoires de draps et de table, c'est-à-dire tout ce qui touche à la sexualité et à l'oralité. Si la table et le lit réunis font le mariage, il est alors possible, ajoute Freud, «que l'une soit là pour l'autre». Cette association permet un déplacement qui n'est pas une substitution; ce qui veut dire que la métaphore n'est pas encore advenue et qu'elle attendra son temps.

Je ne pourrai pas vous exposer tout ce que je voulais vous dire ce soir. Pour terminer, je me contenterai d'évoquer le schéma que Lacan introduit dans «La troisième», discours tenu à Rome en 1974, d'articuler les différentes formes de jouissance.

Lacan précise que le rapport entre corps et jouissance ne se fait que par le biais de l'image du corps. Celui-ci n'est pas représenté entièrement. Ce schéma est intéressant pour indiquer les différentes coupures qui interviennent et donc ce qui n'est pas représentable. C'est en cette partie centrale, découpée par les autres registres, que se situe petit *a*, un objet dont la spécificité est que

l'on ne peut s'en faire une idée. Il n'y a pas d'idée de l'objet *a* qui coupe dans toute cette conception platonicienne de l'idée, ainsi que dans une éthique platonicienne référée à l'idée.

Le petit *a* n'est pas représenté dans le miroir, ce qui pose justement un problème dans certaines structures. C'est à ce niveau-là que se pose tout l'enjeu du narcissisme, parce que l'on cherche toujours dans le miroir ce qui n'y est pas représentable. On peut aussi dire que c'est à ce niveau-là que se pose toute la question de l'amour, dans le sens où il n'est pas sans rapport au narcissisme. Ce dont il s'agit, ce dont on tombe amoureux, c'est de ce qui n'est pas représentable dans le miroir, de ce qui se situe au-delà de l'image du corps, donc de ce qui s'inscrit au-delà et n'est pas sans rapport au nom.

La grande nouveauté du schéma est d'essayer d'articuler les différents types de jouissances. La jouissance phallique située hors corps, n'intervient que dans la mesure où une coupure fonctionne comme effet du recouplement des différents registres. C'est justement cette jouissance qui joue un rôle important dans la genèse du symptôme. Cette jouissance fonctionne dans la mesure où la coupure qui l'institue peut être articulée, que ce soit au cours d'une analyse ou non. Pour le dire autrement: il n'y a de génitalité que dans la mesure où la coupure de la castration fonctionne.

La jouissance de l'Autre se situe en-dehors du symbolique. Elle est hors langage mais peut envahir les différents registres. Si elle est bien localisée, elle fait bien partie du réel et n'envahit pas les autres registres. Si elle envahit le symbolique, dans certaines structures comme la névrose obsessionnelle, la coupure entre les registres ne fonctionne plus aussi bien, de sorte que la jouissance de l'Autre peut envahir l'ordre du sens. Celui-ci fait parti du symbolique; cela veut dire aussi que c'est à ce niveau que l'on peut intervenir par l'équivoque justement, équivoque qui a un effet et permet une déperdition du sens.

La difficulté pour l'interprétation est de ne pas donner trop de sens au symptôme. Si le sens déborde et s'il n'est pas bien séparé du réel, il peut déclencher une psychose. Donc petit *a* est essentiel pour que toutes les coupures interviennent, pour que le sens lui-même soit coupé, pour que la jouissance phallique soit bien coupée de la représentation du corps et pour que la jouissance de l'Autre n'envahisse pas les autres registres. D'une certaine façon, c'est le noyau même d'une analyse qui permet de faire fonctionner différentes formes de coupure.

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Autres Ecrits*, Seuil, Paris 2001, p. 201.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 358.

<sup>3</sup> Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 17<sup>e</sup> conférence.

# PSYCHANALYSE ET PHILOSOPHIE

## ***La question du nihilisme chez Nietzsche et Freud. La psychanalyse freudienne à l'épreuve du principe de raison***

Philippe Choulet

« Oui, j'étais votre parasite ;  
je parle maintenant la langue du nihilisme. »  
Dostoïevski, *Les Possédés*, Folio, I, p. 486

Freud a été contraint d'affronter la question du nihilisme aussi bien avec la montée et le triomphe du nazisme qu'avec les conflits d'interprétation concernant les questions morales et religieuses que la psychanalyse, cette « peste », a contribué à soulever à nouveau. La parenté avec la pensée nietzschéenne est ici flagrante, et il s'agit pour nous d'interroger la réponse spécifique que Freud entend donner à la « pro-vocation » nihiliste, à la lumière des arguments et objections propres au diagnostic nietzschéen. « A la lumière de... », cela suppose aussi « à l'épreuve de », surtout si l'on considère qu'il est possible de se servir d'une vraie et radicale philosophie de la croyance (comme l'est celle de Nietzsche) pour évaluer la teneur de la réponse freudienne. Cette philosophie de la croyance devient alors un instrument d'optique et de problématisation, télescope ou microscope, ou même un accélérateur de particules (ici : un accélérateur de contradictions). Allez savoir.

Ce qui est en question, c'est le rationalisme freudien. C'est sans doute à cet endroit que Freud est à la fois savant et philosophe : il suppose une légitimité de la raison, et il fait en effet sans cesse l'apologie de la raison, à l'endroit même où le nihilisme attaque le principe de raison. Car « rien n'est sans raison » est la cible du « rien n'est fondé », du « tout est sans raison » du nihilisme<sup>1</sup>. La parenté de la philosophie et de la psychanalyse s'affirme ici : ce sont deux disciplines qui s'arc-boutent sur le principe de raison, qu'on peut entendre au sens le plus étroit, le plus optimiste et le plus pur du terme (chez Platon, chez Leibniz) ou le plus large, le plus réaliste et le plus varié possible (au sens de la raison dialectique hégélienne ou de l'herméneutique nietzschéenne) — bref, tout un panel qui va de la question du fondement de la vérité à celle du fondement du sens.

Envisageons d'abord le contexte problématique de l'événement freudien.

### **1. Le contexte historique**

#### **A. L'héritage philosophique du principe de raison (*nihil sine ratione*, « rien n'est sans raison »)**

C'est l'axiome rationnel philosophique qui postule l'intelligibilité (*ratio cognoscendi*) absolue de toutes choses (tout est compréhensible, si ce n'est connaissable), aussi bien quant à leur existence (*ratio existendi*) que quant à leur essence (*ratio essendi*) : le principe justifie et légitime le fait même de leur existence et la logique de leur nature. C'est le dernier mot à donner à la question : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » (variante : « Pourquoi ce monde est-il ainsi et pas autrement ? »). Ce principe fonde métaphysiquement toute philosophie et toute science dès lors que celles-ci expriment un désir de raison. La raison occupe ici deux lieux, celui du principe génétique (origine, source, cause première) et celui de la fin (*télos*, but, cause finale, raison d'être, ou *skopos*, visée, intention). C'est Leibniz qui a le mieux systématisé ce postulat général de la rationalité du monde.

L'idée de Leibniz (qu'il découvre à vrai dire déjà chez Platon) consiste à poser qu'il y a toujours au moins une raison qui fonde le réel et la diversité de ses manifestations, même les plus baroques (les monstres) et les plus (apparemment) contradictoires — le Mal physique (la finitude : la maladie, la souffrance, la mort), le Mal moral (le mensonge, l'ignorance), le Mal métaphysique (le péché)... L'origine de toute tâche philosophique est bien ici : trouver une raison et un sens à toute chose, par un grand travail d'explication, de légitimation et d'interprétation, qui va de la définition et de la démonstration logiques aux récits mythiques fondateurs (le mythe platonicien remplit ce rôle — mais pensons aussi aux figures de Dionysos et d'Apollon chez Nietzsche, comme aux formes « mythiques » des pulsions chez Freud (Eros, Thanatos) ou au recours à la fiction régulatrice (*Moïse et le monothéisme*, *Totem et tabou*)...

Le paradoxe est évidemment que nul n'est contraint d'être platonicien ou leibnizien pour affronter cette tâche. Car la raison pure et optimiste des idéalistes peut être abandonnée à son divin sort, et le philosophe peut recourir à une raison réaliste, affrontant sans doute plus courageusement les contradictions indépassables du réel matériel et sensible, sans recourir aux solutions magiques du Ciel (c'est bien ce que Freud répond, entre autres, à Pfister). Le principe de raison ne signifie pas nécessairement celui du cache-sexe (le refuge dans l'idéal), une fois détecté le problème de l'origine honteuse de notre devenir (de notre genèse, de notre généalogie): qu'est-ce qui a fait de nous des humains? Comment le sommes-nous devenus?<sup>2</sup> Le modernité nietzschéenne et freudienne postule en effet une genèse dramatique et problématique du sens, un devenir obscur, labyrinthique, souterrain, mais susceptible néanmoins d'être l'objet d'un discours, génétique, rationnel ou poétique...

C'est de toute façon un fait de la raison, un fait de l'histoire de la raison: Freud et sa métapsychologie, Marx et sa critique de l'économie politique, Nietzsche et sa généalogie, voilà la Sainte Trinité méthodologique qui ruine la transparence du principe idéaliste (le Bien platonicien, le Dieu chrétien, qu'il soit de Leibniz ou de Descartes, ou même encore l'idée de la Liberté hégélienne). La genèse (au sens philosophique, pas au sens biblique) est au sens et à son interprétation ce que la contemplation de l'Idée est au vrai et à sa connaissance. Les concepts, pas plus que les humains, ne sauraient être arrachés de force de leur processus génétique sans perte irrémédiable du sens et de sa compréhension véritable<sup>3</sup>.

Evidemment, ce savoir de la genèse (du devenir des choses) est un savoir cruel, pas toujours gai (y compris chez Nietzsche, même s'il est converti en joie tragique): la généalogie est «grise», parce que triste. Mais elle est rouge aussi, rouge du sang qui, selon l'expression de la *Généalogie de la morale*, «gît au fond de toutes les bonnes choses» (les bonnes choses? L'idéalisme moral, la religion, la doctrine du savoir désintéressé, par exemple...). Car toute chose, même la plus sublime, a un prix, pire, un coût, qui est la rançon de la formation du sens, de son sens. La généalogie se refuse à s'émerveiller et à admirer l'harmonie des choses. L'harmonie<sup>4</sup> n'est qu'une apparence, voire une illusion ou un mensonge. La philosophie, critique et cynique (machiavélique) en cela, ira voir dans les arrière-cuisines, qui sont les lieux du crime. On voit donc que l'exhibition du négatif chez Nietzsche, Marx ou Freud, ne fait pas renoncer à l'exercice de la raison... Même si ce négatif s'exprime sous sa forme extrême, le nihilisme...

## B. L'expérience du nihilisme

C'est une curieuse chose, dont les hommes font l'expérience, mais qui ne peut leur être révélée que s'ils en ont l'idée ou le concept (ce que Freud déclare au début de *Métapsychologie*: sans le concept, l'expérience ne prend pas sens)... On peut le décliner sous trois symptômes importants:

1. La ruine de l'optimisme moral, de l'optimisme théorique (la mise à mort des principes sur lesquels s'appuyaient le platonisme et le christianisme: Dieu, la Providence, la Nature, le Bien et le Mal, la Raison, la Liberté, le Sujet, la Substance...). Pensons aux crises morales de Dostoïevski<sup>5</sup>: «Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis». Ou, comme le chante Brassens: «Le grand Pan est mort»...

2. Le «déclin des absolus»<sup>6</sup> de la connaissance, annoncé par Nietzsche<sup>7</sup>, vécu par Freud, comme on disait dans la science des années 1930 après Einstein et la physique corpusculaire (ruinant l'espace absolu de Newton aussi bien que la prévisibilité du monde selon Laplace), après Riemann et Lobatchevski (les géométries non euclidiennes), a sans nul doute travaillé bien avant dans les autres institutions humaines... Bref, «ciel supprimé»<sup>8</sup>, comme dit le Galilée de Brecht, et il ne s'agit pas seulement du Ciel astronomique (l'Eglise ne s'y est pas trompée: la fin du Ciel physique annonce celle du Ciel moral).

3. La crise de toute forme de supériorité, un doute et un soupçon profonds à propos des trois formes générales d'autorité — Max Weber: la tradition (la coutume), l'aura (prestige, charisme) et la compétence rationnelle (le diplôme, l'instruction) —, qui fait qu'un «anarchisme» de principe apparaît, sapant les fondations de la construction du monde humain. Triomphe du scepticisme et du relativisme à tous les étages («tout se vaut», donc «rien ne vaut») — Nietzsche ironise en disant que les nihilistes eux-mêmes se mettent à adorer le point d'interrogation... Mais ce fleuve qui coule vers la mer du néant se trouve endigué, entravé par une autre forme d'autorité, qui est sa forme ultime (oubliée par Weber, mais pas par Freud, ici philosophe des Lumières): l'exercice personnel du jugement, justement contre le *Denkverbot*, l'interdit de penser, la censure, qui sont les effets pervers des trois premières sources de l'autorité. La première réponse au nihilisme est bien connue des psychanalystes: ne s'autoriser que de soi-même. En même temps, tout un programme...

Ainsi, les sociétés et les civilisations traditionnelles reposaient jusqu'à présent sur l'Absolu, c'est-à-dire sur l'immuable, donc sur le non-historique, le non-devenu, sur ce qui est sans origine et sans genèse, sur ce qui n'est dérivé de rien: Dieu, l'Être suprême, le Bien ou le Mal, la Nature, le Logos, le Ciel des Idées... Dès que l'historicisation des cho-

ses l'a emporté (en gros, le « retour sur Terre ») — et ce sera l'enjeu du siècle des Lumières, à la fin duquel on peut proclamer: « Dieu est mort » (Hegel et Heine) —, la critique et le soupçon font vaciller les certitudes et les convictions.

Le nihilisme est donc un acide très puissant. Il dissout les tissus « humains, trop humains » de l'humanité, il va à l'os, à la racine des choses (= Dieu): impossible de fonder et de légitimer quoi que ce soit (mais pour justifier, ne vous inquiétez pas, la machine à alibis est toute prête!). Certes, il apparaît tardivement dans l'histoire de la pensée, mais c'est qu'en réalité il était là dès le début, puisque les humains se sont toujours appuyés sur des illusions, des superstitions, pour « rendre raison » de leurs pratiques. Les inventions de la croyance infantile et de la raison idéaliste n'étaient que des masques, des mensonges pieux (« *pia fraus* », dit Nietzsche), des idéologies... Néanmoins, le nihilisme est un excitant de la pensée, car c'est un obstacle, un adversaire, voire un ennemi de la pensée — il la met en abîme, il la force au risque de la régression à l'infini, vu qu'il n'y a plus de fondement<sup>9</sup>, il la met devant le fait accompli: impossible d'y mettre fin rationnellement. La généalogie nietzschéenne et la psychanalyse prennent acte de cette révélation du néant de l'Être, du fait de l'illusion qui consistait à prendre pour l'Être ce qui n'est en réalité que du vent, du creux, bref, de l'idole, et que le fond(s) de la certitude morale n'est que conviction superstitieuse, délire, vaticination, idolâtrie. *L'Avenir d'une illusion*, les *Lettres* au Pasteur Pfister ou le *Malaise dans la civilisation* sont ici les pendants de *La Généalogie de la morale*, de *l'Antéchrist* et du *Crépuscule des idoles*.

Et pourtant, il faut bien s'arrêter quelque part, *anankè sthênai*, dit Aristote. Il faut bien arrêter le flux ininterrompu des sensations, des impressions, des expériences, des notions, des concepts et du sens<sup>10</sup>. L'humanité ne saurait s'en tenir à un héraclitisme d'alibi. Si « tout coule », si on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve — et encore, on ne sait même pas s'il y a un fleuve —, alors tout va à vau l'eau, et tout coule, effectivement (= tout est envoyé par le fond).

Car c'est une chose que de jeter l'eau du bain, c'en est une autre que de réussir à conserver le bébé, sous une forme ou sous une autre. La provocation du nihilisme consiste à obliger les institutions humaines et leur savoir à tenir quand même et malgré tout contre la dissolution générale du monde, c'est-à-dire à ce que la raison humaine (sens commun, pensée sauvage, rationalité moderne) a toujours réussi tant bien que mal à imposer, à savoir à contenir l'énergie psychique humaine, à la faire passer de l'énergie libre à l'énergie liée. Tenir pour maintenir et contenir. La seule solution, c'est de répondre à la décision du principe de raison par une autre décision, qu'on pour-

rait nommer « principe d'arbitraire » (principe de la raison de l'arbitraire — référence évidemment à Pierre Legendre), qui consiste à affirmer la nécessité d'un point d'appui originaire, d'une première convention, comme dirait Rousseau. Au sens où il faut bien accepter l'arbitraire du signe, comme dirait Saussure, mieux, l'arbitraire des significations. Il faut bien poser une thèse, c'est-à-dire inventer du sens, et ce même s'il y a de la déraison en lui (voire de l'irrationnel). Il faut bien finir par poser une thèse et commencer par cette thèse... L'arbitraire signifie ce qui est en deçà de la raison et qui la conditionne. C'est que la raison, issue d'une décision arbitraire en sa faveur, est elle-même partie prenante de l'arbitraire conventionnel des choses — certes, cet arbitraire peut se développer en raison juridique, en raison morale, en raison politique, en raison scientifique...

C'est bien ce que répond Freud à Pfister: vous avez choisi la foi comme croyance originaire, moi j'ai choisi la (petite voix de la) raison... On voit le risque de la décision concernant la croyance fondamentale (qui détermine les autres formes de croyance, comme la question de l'interdit symbolique détermine les interdictions): s'il faut en effet désormais renoncer à la légitimation rationnelle pure de tout ce qui est, il faut veiller à ne pas sombrer dans la justification tous azimuts de n'importe quoi (ce à quoi ouvre justement le nihilisme: le règne non régulé des idéologies).

Ce mouvement, P. Legendre l'appelle « instituer la raison », « instituer le sujet dans la raison », c'est-à-dire forcer le dit sujet à consentir à l'arbitraire de la raison des choses, aussi infondées qu'elles soient (il n'est pas fondé d'appeler « fraise » une fraise... c'est comme ça, « *so ist es* », un point c'est tout, il n'y a pas à y revenir). C'est la décision qui fait la fondation. C'est la teneur de la croyance originaire qui fait le fondement véritable des croyances qui en découlent. En ce sens, il est très remarquable que Freud se soit déjà attelé au problème formulé par Legendre, et ce à propos de la crise de la culture, à propos de la décadence de cet ancien monde qui ne veut pas mourir, alias la religion, qui surdétermine tant la morale, la politique et l'éducation (sexuelle) des hommes.

## 2. Le rationalisme freudien

Reprenons cette question du nihilisme. C'est d'abord un constat: on peut faire la revue générale des phénomènes, mais je les rassemble sous un concept fourni par Nietzsche, le « misarchisme » (*Généalogie de la morale*, II, § 12<sup>11</sup>), c'est-à-dire la haine du principe, qui n'est pas tant la haine de la raison que la haine de la décision arbitraire — haine dont on se console par un amour immodéré pour le principe de raison idéaliste (Dieu, etc.). Pfister en est un bon exemple, malgré sa bonne foi et son honnêteté intellectuelle — mais la sincérité des convictions n'est

pas un argument. Ce misarchisme s'exprime par une haine de l'institution, de l'autorité, de la souveraineté, de la législation<sup>12</sup> (et l'anarchisme qui en découle est encore un résidu du christianisme, selon Nietzsche: les institutions humaines ne valent rien par rapport aux volontés divines<sup>13</sup>. Freud devine assez bien le refus de la vérité, qui s'exprime sous la forme d'une méconnaissance, voire d'un déni du conflit entre les exigences de la civilisation et les nécessités pulsionnelles. Il est vrai que ce conflit entre civilisation et intensité des pulsions (le forçage au renoncement augmentant l'agressivité des dites pulsions en retour) est dramatique. Freud s'appuie pour cette raison sur deux auteurs réalistes, tout à fait aptes à ruiner le providentialisme chrétien: Hobbes (1588-1679) et Shakespeare (1564-1616)<sup>14</sup>.

La première réponse philosophique de Freud est celle de la défense de la société et de la civilisation (thèmes récurrents de *L'Avenir d'une illusion*). La question est de savoir pourquoi nous préférons la jouissance individuelle et le bonheur aux exigences de la civilisation. «Le problème de la culpabilité est le problème central du développement de la civilisation [...] le progrès de la civilisation doit être payé par une perte de bonheur due au renforcement du sentiment de culpabilité»<sup>15</sup>. Et Freud signale en note, après le fameux «c'est ainsi que la conscience fait de nous des lâches» (Hamlet), les manques de l'éducation moderne: cacher le rôle de la sexualité dans l'existence/ne pas préparer les jeunes gens à l'agressivité dont ils seront à la fois les sujets et les objets. C'est cette question de l'agressivité qui est problématique, et qui fait que l'arrière-fond philosophique de la question est bien celui qu'a découvert Hobbes, la guerre naturelle de tous contre tous<sup>16</sup>, l'emprise, la prédation, la volonté de puissance sans limites autres que la force, l'expérience de la jouissance qui résulte du fait de maintenir l'autre en servitude et de reconnaître son humiliation dans le regard (jouissance spéculaire). «Mais la pulsion agressive naturelle aux hommes, l'hostilité d'un seul contre tous et de tous contre un seul s'opposent à ce programme de la civilisation»<sup>17</sup>. «L'agressivité constitue une disposition instinctive primaire et autonome de l'être humain», et la civilisation y trouve son entrave la plus redoutable. Aux yeux de Freud, l'amour universel de l'humanité n'est qu'une sorte de consolation illusoire destinée à dissimuler cette agressivité fondamentale, qui est un destin. D'où la tendance moralisatrice à en faire des tonnes, à cultiver les déclarations emphatiques (forme de paix impuissante, de sens faible).

Le nihilisme signale l'échec de la civilisation sur ce point, non seulement parce que la civilisation «civilise» les hommes sur des bases illusoires et fausses (Dieu, la Providence, le Bien, la Raison, la Liberté, l'amour (Eros), la bonté native de

l'homme, c'est-à-dire les idoles — au sens de Nietzsche: des totems qui sonnent creux), mais parce qu'elle continue à maintenir, envers et contre tout, y compris contre le savoir de ce vide, de ce néant «fondateur», l'éducation des hommes sur ces bases-là. Autrement dit, on continue à faire semblant de ne pas savoir, on masque la dénégation de la chose. On ne change pas une équipe qui perd... On fait comme si on ne savait rien, comme si ça ne comptait pas.

On se réfugie à la fois derrière l'optimisation d'une part (c'est, dit Freud, la fonction d'Eros, fonction d'illusion<sup>18</sup>), et d'autre part la déshistoricisation, l'éternisation des choses et des processus, plus exactement derrière l'idée que les processus sont éternels, que «c'est toujours la même histoire» (triomphe de l'Ecclésiaste — «rien de nouveau sous le soleil» — c'est-à-dire de la vision religieuse et morale du monde).

Freud est donc pris entre deux feux: d'une part, celui du principe de raison idéaliste, de la consolation religieuse (Pfister), du sacrifice moral de la créature sur l'autel des interdits divins et du Surmoi, et d'autre part celui du nihilisme de la jouissance narcissique (subjectiviste, relativiste, consumériste) — le «narcissisme des petites différences»<sup>19</sup>.

La seconde réponse philosophique de Freud est cette fois plus conceptuelle (et même épistémologique). Et cette fois le principe de raison (de la raison génétique) fonctionne à plein: Freud se voit contraint d'inventer le concept de pulsion de mort. Cette irruption violente de Thanatos dans le champ de la nature pulsionnelle humaine est inouïe, et on comprend les résistances des contemporains (s'il ne s'agissait que d'eux, encore). Car elle signifie une déclaration de guerre contre toute «conception du monde» (*Weltanschauung*) basée sur une harmonie ou un ordre finalisé. La lettre à Pfister du 7 février 1930 en témoigne fortement: «Si je doute que l'humanité soit destinée à progresser vers une plus grande perfection sur le chemin de la culture, si je vois dans cette vie une lutte continue entre Eros et pulsion de mort, lutte dont l'issue me paraît impossible à déterminer, je ne crois pas exprimer par là aucune de mes propres dispositions constitutionnelles ou dispositions affectives acquises. Je ne suis ni un bourreau de moi-même<sup>20</sup> ni un "Bösnickel"<sup>21</sup>, je voudrais bien m'accorder à moi comme aux autres quelque chose de bon et je trouverais infiniment plus beau et plus consolant de pouvoir compter sur un aussi brillant avenir. Mais il semble que ce soit à nouveau un cas de l'antagonisme entre illusion (accomplissement d'un désir) et connaissance. Il ne s'agit pas du tout d'admettre quelque chose qui serait plus réjouissant ou plus commode ou plus avantageux pour la vie, mais bien de ce qui se rapproche le plus de cette mystérieuse réalité existant hors de nous. La pulsion de mort n'est

pas pour moi un besoin du cœur. Elle m'apparaît seulement comme une hypothèse inévitable pour des raisons à la fois biologiques et psychologiques. C'est de là que découle le reste. Mon pessimisme me semble donc être un résultat, l'optimisme de mon adversaire un présupposé»<sup>22</sup>.

Ici le pessimisme de Freud rejoint le tragique nietzschéen: la «Nature» (entendue comme système, comme puissance de production des phénomènes, neutre et indifférente) est sans finalité, sans but humain — ruine de l'anthropocentrisme, de l'anthropomorphisme et du finalisme — et l'esprit humain n'en est pas le but ultime<sup>23</sup>.

Cette réponse conceptuelle (l'invention de Thanatos) exprime une profession de foi rationaliste irréductible chez Freud, en tant que condition de l'apologie de la science, de l'idéal de la connaissance. Freud se veut réaliste (comme Machiavel ou Spinoza): voir les choses en face permet de refuser le déni de réalité, de résister à la tentation du déni. Or, le misarchisme moderne a justement pour fonction de refouler l'agressivité sous sa forme nécessaire (c'est un destin), et précisément sous sa forme sexuelle. Le nihilisme n'est finalement qu'une des manifestations du déni de réalité. En témoigne, selon Freud, la question douloureuse de l'éducation: «En laissant aller la jeunesse au devant de la vie avec une orientation psychologique aussi fautive, l'éducation ne se comporte pas autrement que si l'on s'avisait d'équiper des gens pour une expédition polaire avec des vêtements d'été et des cartes des lacs italiens. En quoi il s'avère qu'elle s'abuse des prescriptions éthiques. Leur sévérité serait moins funeste si l'éducation disait: "C'est ainsi que les hommes devraient être pour trouver le bonheur et rendre heureux les autres; mais il faut prévoir qu'ils ne sont pas ainsi. Au lieu de cela, on laisse croire à l'adolescent que tous les autres hommes obéissent à ces prescriptions, qu'ils sont donc tous vertueux. Et si on le lui laisse croire, c'est pour justifier cette exigence qu'il le devienne aussi"»<sup>24</sup>.

On peut parler en ce sens d'un «moment positiviste» du freudisme. «Vive la science!», en quelque sorte, tout comme Nietzsche peut écrire «Vive la physique!» Que nul n'entre ici s'il n'est psychologue des profondeurs, ou, chez Nietzsche, philologue... Il y a cependant une limite au «scientisme» freudien, car cette profession de foi est essentiellement dialectique — on est loin de la naïveté d'Auguste Comte, qui pense que la connaissance scientifique est le bien suprême ou que les sociétés industrielles seront nécessairement pacifiques.

Déclinons la structure de cette croyance fondamentale: Freud refuse ainsi la confusion ordinaire (ou plutôt l'équivalence) entre science, religion et philosophie. La science n'est pas seulement une branche quelconque de l'activité psychique

humaine. Science, religion et philosophie n'ont pas des droits égaux à la vérité, car si c'est une opinion libérale, elle est insoutenable, puisqu'elle encourage une représentation antiscientifique de l'univers. C'est une interprétation qui noie le poisson et les problèmes. Il n'y a aucune égalité des disciplines devant la vérité, car la vérité est intolérante, elle n'admet ni restriction, ni compromis. Ce qui exige de la part de la science un point de vue nécessairement critique envers la religion et la philosophie: la religion est une forme de névrose obsessionnelle, voire un délire collectif<sup>25</sup>, et la philosophie un bouche-trou de l'idéal. Les deux sont, au mieux, des variations sur le thème du «comme si» (Freud reprend ironiquement l'expression sérieuse de Vaihinger). Deux formes de l'*Eiapopeia* du Ciel, de «l'antique chant du renoncement avec lequel on berce le peuple, ce gros bêta», comme dit Heine<sup>26</sup>.

Cette apologie de l'intolérance de la vérité impose une méthodologie rigoureuse de l'interprétation (l'art de donner du sens) et de la conceptualisation. Il y a donc un droit supérieur de la science en tant que critique de toutes les autres disciplines: «Non, notre science n'est pas une illusion. Mais ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner»<sup>27</sup>. C'est un leitmotiv des lettres à Pfister: la psychanalyse n'est pas une conception de l'univers ni un ensemble de simples interprétations parmi d'autres, elle est analogue au calcul infinitésimal ou à la géologie<sup>28</sup>. Il faut noter que Pfister accepte cette restriction: on n'a pas à exiger de la psychanalyse un effort de synthèse cosmique philosophique<sup>29</sup>.

Reste que ce moment scientiste de Freud est soumis à rude épreuve, par son «optimisme» même, dès lors qu'on affirme la croyance fondamentale dans la supériorité de la science sur les autres concurrentes, religion et philosophie, en tablant sur une réelle différence de nature. Il y va de l'infini de la science elle-même, qui ne saurait vouloir s'achever. Flaubert disait que la bêtise consiste à vouloir conclure, en faisant allusion à Auguste Comte, et Freud remarque lui-même que ce rêve n'est pas toujours éloigné de l'entendement scientifique. Sa référence à la phrase de Goethe: «Rien n'est plus difficile à supporter qu'une série de beaux jours»<sup>30</sup> le montre bien: le savoir de la science a besoin d'adversité et de contradiction pour se parfaire infiniment. On peut mettre l'idéal positiviste du côté du principe du nirvana, rêvant d'une météo du Paradis! Ce ne saurait donc être la météo de la science... En ce sens, on voit que pour Freud la conviction du savant n'est pas une conviction comme une autre, elle est profondément originale. Il faut donc savoir en quoi elle se distingue des autres formes de croyance.

### **3. La résolution du problème freudien : la question de la conviction fondamentale**

La question est de parvenir à éviter la religiosité latente de l'homme de science (et on sait combien Freud se méfiait de ce retour de l'adversaire dans la pratique rationnelle de l'analyse). La foi en la science s'exprime souvent en termes religieux (la science a ses saints, ses martyrs, ses prophètes, ses vocations, ses cérémonies, ses révélations...). Il faut donc distinguer la croyance et la confiance en la raison scientifique et la croyance et la confiance en la divinité ou en la raison philosophique. C'est ici que Nietzsche reprend du service, car le § 344 du *Gai Savoir* («En quoi nous aussi nous sommes encore pieux») ne manque pas de formuler parfaitement le paradoxe du problème. Il y a trois moments du raisonnement :

1. La pratique de la raison porte la critique sur les croyances immédiates, les certitudes spontanées, les a priori, les «vérités premières» (comme dit Prévert), les préjugés, les lieux communs, les idées reçues, les opinions, les convictions pathologiques (sentimentales), etc. Voilà un moment que la science partage avec la philosophie (Socrate, Platon, Descartes, Kant, Spinoza, par exemple).

2. Mais cette méfiance révèle et dissimule, exprime et cache en même temps une autre conviction. Elle est un masque à elle seule... La critique des convictions se fait au nom d'une autre conviction, celle de la foi en la raison, celle de la confiance dans le caractère supérieur de la vérité de la connaissance par rapport à la vérité de la foi religieuse ou de l'interprétation philosophique. La raison bénéficie de ce «préjugé» favorable. Pierre Legendre dirait: il s'agit de la conviction qui porte sur l'institutionnalisation de la raison. Nous retrouvons ici notre fameux principe de raison, qu'on le veuille ou non. On postule implicitement que l'intelligibilité des choses est meilleure que leur inintelligibilité, que le savoir engendre une forme de maîtrise, etc. Après tout, Freud fera ici aussi encore de la philosophie (ce que Lacan assumera sans doute mieux que lui). C'est bien Spinoza qui a posé le premier les conditions de possibilité d'une psychologie scientifique, dans la *Préface d'Éthique*, III: on peut connaître les pires passions humaines (haine, vengeance, ressentiment, colère), tout comme on connaît des figures et des volumes. C'est l'interdit de penser et de connaître qui saute alors: tout est connaissable<sup>31</sup>... Fin du *Denkverbot*.

3. Par suite, dit Nietzsche, la raison scientifique doit convenir de la nécessité et de la légitimité d'une première conviction, qui n'est autre qu'un principe arbitraire: il faut poser une croyance originaire, une foi fondamentale, qui est elle-même

sans raison, sans fondement absolu, sans garant, sans légitimité autre que celle de ses effets. Le plus essentiel à connaître, à comprendre et à accepter, c'est bien ce qui est sans raison. Inutile de chercher à tout prouver par une raison théorique fondamentale. Comme dit Matisse: «Les preuves fatiguent la vérité». Ce que Nietzsche invoquait comme le signe de Dionysos (l'*Abgrund*, la mise en abîme de la raison), Freud le revendique aussi pour lui: «Nous arrivons ainsi à cette singulière conclusion: de tout notre patrimoine culturel, c'est justement ce qui pourrait avoir pour nous le plus d'importance, ce qui a pour tâche de nous expliquer les énigmes de l'univers et de nous réconcilier avec les souffrances de la vie, c'est justement cela qui est fondé sur les preuves les moins solides. Nous ne pourrions nous résoudre à admettre un fait aussi indifférent que celui-ci: les baleines mettent au monde leurs petits vivants au lieu de pondre des œufs, si ce fait n'était pas mieux prouvé»<sup>32</sup>.

Alors, pourquoi tenir à la science? C'est que la psychanalyse vaut plus par la preuve par les effets (le soin, l'éthique de la responsabilité — contre l'éthique des convictions, justement —, l'augmentation de la conscience du monde, la protection de l'humanité contre le nihilisme, par exemple) que par ses prémisses. C'est bien une question de forme: l'éducation de l'esprit, la sublimation, l'entrée plus ou moins forcée dans le savoir humain rigoureux suppose ce que Nietzsche appelle «guerre aux convictions»!<sup>33</sup> C'est pourquoi Freud prend la défense de l'analyse profane, justement contre les médecins et les prêtres, qui sont tous des champions de la conviction<sup>34</sup>. Le droit de savoir et le devoir de connaître imposent silence à la foi qui préfère l'ignorance et l'illusion. Il y a bien en cela une métamorphose de la croyance en croyance fondamentale, ou plutôt un passage en amont à un plan plus profond, plus originaire, plus radical. Cela ne peut se faire que dans une idiosyncrasie singulière qui l'irrigue et la maintient envers et contre tout: l'homme-Freud, l'homme-Pasteur, l'homme-Darwin...

C'est aussi cela que signifient les attaques *ad hominem* contre l'homme, la haine de l'homme (l'homme Freud, l'homme Pasteur, l'homme Darwin, ou l'homme Marx): en attaquant sa croyance fondamentale, on croit ruiner tout l'édifice (la stratégie d'Onfray, par exemple). Sauf qu'à attaquer ainsi la conviction rationnelle on se place aussi du même coup dans le camp d'en face — c'est sans doute la raison du malaise de Pfister devant Freud, indélogeable sur ses positions. Freud ne laisse en effet pas le choix: c'est l'alternative, soit la science proprement dite, soit la conception du monde (religion, philosophie), c'est-à-dire les résidus du nihilisme (la croyance en l'être comme néant, avec la porte ouverte à

toutes les formes de relativisme, de scepticisme, de guerre civile de la croyance et de l'interprétation, la haine des uns envers tous, etc.). En ce sens, il est inutile d'invoquer Nietzsche pour attaquer Freud. La question n'est pas de savoir si Freud a un « corps faible », une volonté de puissance faible, au sens nietzschéen. La question freudienne est déjà nietzschéenne : certes, nul ne sait ce que peut le corps (Nietzsche, après Spinoza), mais il faut avant tout savoir ce que doit l'esprit. Et ce que doit l'esprit, c'est la lucidité absolue devant Eros-Thanatos, Logos et Anankè chez l'un<sup>35</sup>, devant Amor fati, Dionysos et le Gai Savoir (le savoir tragique généalogique) chez l'autre. C'est donc Freud avec Nietzsche.

## Conclusion

Pour répondre au double effondrement du principe de raison (la fin de l'illusion religieuse, le triomphe du relativisme absolu), il convient donc :

1. d'assumer pleinement l'impératif d'institutionnalisation du travail de la raison (d'institutionnalisation du sujet) à partir de l'affirmation de la croyance fondamentale qui affirme les pleins droits de la science et de son protocole critique et conceptuel. Il faut que l'humanité accepte et digère<sup>36</sup> le décret de la raison arbitraire. *So ist es*, dirait Beethoven. Il y a là sans doute une piété freudienne, mais sans le mensonge pieux qui tente et retient encore Pfister ;

2. d'affirmer continûment et infatigablement l'autorité de l'institution de la raison, car c'est seulement cela qui garantit « la création continuée du monde », dont parle Proust. La religion est incapable d'assurer ce travail, comme le montrent les conflits des croyances, et surtout le « narcissisme des petites différences » qui rend possible la foi en l'immortalité personnelle de l'âme, comme si l'individu était une valeur absolue devant Dieu. L'analyse freudienne et la généalogie nietzschéenne militent pour un peu plus de modestie — surtout celle du conscient. Le nihiliste, même le

plus fraternel et le plus compatissant, ne se console pas de ne plus pouvoir donner un fondement ultime raisonnable et sage au monde tel qu'il va. Sa question est toujours : est-il supportable de consentir au fait qu'il n'y a plus de fondement ontologique ou symbolique à la vie ? On sait que Pfister, à la suite de Jung, répond par la négative, malgré sa bonne compréhension du freudisme... sauf en ce qui concerne ses ultimes conséquences et ses prémisses, trop cruelles pour son idiosyncrasie. La généalogie nietzschéenne nous apprend justement que le courage intellectuel d'un esprit se manifeste à sa capacité à supporter la vérité la plus cruelle, et même à l'affirmer, malgré son coût : l'on doit se contenter d'accepter un coup d'arrêt de la régression à l'infini, sans justification ni légitimation. Le tragique freudien consiste à assumer l'« a-narchisme » d'une métaphysique non explicite ;

3. de comprendre notre tâche, qui est celle du généalogiste (la science des origines violentes et du devenir cruel de l'humanité) : méditer sur les commencements et sur la fin suppose un travail de la fiction conceptuelle (le destin des pulsions, les formes arborescentes de la volonté de puissance). Le problème du nihilisme n'est donc en aucun cas celui de la fin du monde, le nihilisme nous ramène à ce qui est tordu, dévié, pervers dès le commencement. Platon ne croyait pas si bien dire : « Le commencement est un dieu qui veille sur toutes choses » ; « Là où il y a genèse, il y a le sang ». Et si Lévi-Strauss a raison de parler d'une grandeur sublime des commencements, il ne s'agit pas d'idéaliser les ancêtres, puisqu'ils ont dû, comme chacun d'entre nous, commencer par le meurtre (symbolique). Il s'agit plus simplement de la grandeur sublime de la décision : décider pour la science et le savoir, décider pour la petite voix de la raison, contre la folie des croyances, des convictions pathologiques et la folie des pulsions. Nous y sommes toujours, mais patience : Nietzsche nous a prévenus que nous en prenions encore pour quelques millénaires.

<sup>1</sup> Version mélancolique ou nostalgique : « Tout fout le camp ». Version punk : « No future ». Version cynique cupide : « Après moi le déluge ».

<sup>2</sup> C'est, dit Nietzsche, ce genre de questions qui sont refoulées par la métaphysique, la morale et la religion : celle des origines honteuses : « *O pudenda origo*, ô pudeur des origines ! »

<sup>3</sup> C'est ce que dit Freud tout à la fin du *Malaise dans la civilisation* (P.U.F., p. 106), justement pour répondre à la séduction de l'éthique religieuse qui vise à rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César... comme s'il y avait deux domaines génétiques concurrents.

<sup>4</sup> Cf. le principe du meilleur et la doctrine de l'harmonie préétablie chez Leibniz.

<sup>5</sup> Cf. l'interprétation freudienne de la « moralité » de Dostoïevski et le diagnostic de sa barbarie (« Dostoïevski et le parricide », in *Les Frères Karamazov*, Folio, I), à savoir la perversion de la moralité, la

découverte de l'absence radicale de fondement de la moralité. Bref, le renversement de la chose dans son contraire.

<sup>6</sup> L'expression est de Charles Bouligand, reprise par Bachelard.

<sup>7</sup> Ce qui fait dire à Bachelard qu'aucun épistémologue ne saurait se passer de l'instruction et de la méthodologie nietzschéennes...

<sup>8</sup> Version freudienne, avec la citation de Heine : « Nous abandonnons le Ciel aux anges et aux moineaux » (*L'avenir d'une illusion*, PUF, p. 71).

<sup>9</sup> Le nihilisme est à la pensée ce que le pornographie est à l'érotisme : son fantasme, c'est le trou sans fin...

<sup>10</sup> Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, II, 12. Pour Freud, le début de métapsychologie.

<sup>11</sup> Voir aussi *Par delà Bien et Mal*, § 188 et 199.

<sup>12</sup> Tout cela suffit à invalider un Nietzsche anarchiste et sauvage, évidemment, notamment celui d'Onfray. Nietzsche est au contraire outre un grand penseur de la méthodologie des sciences, un grand partisan de l'institutionnalisation des humains et de la législation qui les contraint.

<sup>13</sup> Cette violente critique du christianisme comme religion a sociale se trouve déjà chez Machiavel (*Discours sur la première décade de Tite-Live*) et chez Rousseau (*Du contrat social*, avant-dernier chapitre: «De la religion civile»).

<sup>14</sup> Soit deux contemporains des guerres civiles anglaises. Je dirais bien que Nietzsche est à Freud ce que Shakespeare est à Hobbes...

<sup>15</sup> *Malaise...*, *op.cit.* note 3, p. 93.

<sup>16</sup> Sur le «hobbisme» de Freud, cf. *ibid.*, pp. 64-66: «L'homme n'est point cet être débonnaire», etc.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>18</sup> «Au cours de cette étude, l'intuition, un moment, s'est imposée à nous que la civilisation est un processus à part se déroulant au-dessus de l'humanité, et nous restons toujours sous l'empire de cette conception. Nous ajoutons maintenant que ce processus serait au service de l'Eros et voudrait, à ce titre, réunir des individus isolés, plus tard des familles, puis des tribus, des peuples ou des nations, en une vaste unité: l'humanité même. [...] ces masses humaines ont à s'unir libidinalement entre elles. [...] Mais la pulsion agressive naturelle aux hommes, l'hostilité d'un seul contre tous et de tous contre un seul s'opposent à ce programme de la civilisation. Cette pulsion agressive est la descendante et la représentation principale de l'instinct de mort [...]. La signification de l'évolution de la civilisation cesse d'être obscure: elle doit nous montrer la lutte entre Eros et la mort, entre l'instinct de vie et l'instinct de destruction» (*ibid.*, p. 77).

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>20</sup> *L'heautontimouromenos* de Térence («le bourreau de soi-même»), comme figure du masochisme et de l'ascèse morale.

<sup>21</sup> Dans le jargon viennois de l'époque, désigne un garnement amateur de joie mauvaise, content du malheur d'autrui.

<sup>22</sup> S. Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, lettre n° 92, éd. Gallimard, p. 191.

<sup>23</sup> Freud ironise d'ailleurs: «J'ai beaucoup de respect pour l'esprit, mais la Nature en a-t-elle aussi? Il n'est en somme qu'un morceau d'elle, et le reste a l'air de pouvoir fort bien s'en tirer sans ce morceau. Se laissera-t-elle vraiment impressionner dans une large mesure par des égards pour l'esprit? Qu'il est à envier, celui qui, sur ce point, est plus sûrement renseigné que moi!» (Lettre à Pfister, n° 92, p. 192).

<sup>24</sup> *Malaise...*, *op. cit.* note 3, p. 93.

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 27 et 31. Voir aussi *Essais de psychanalyse*, «Psychologie collective et analyse du moi».

<sup>26</sup> Cf. Henri Heine, *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, II; *De l'Allemagne*, II.; (cf. *Malaise...*, *op. cit.* note 3, p. 78).

<sup>27</sup> Ce sont les deux dernières phrases de *L'avenir d'une illusion*, PUF, p. 80.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 52-53 et p. 79. *Malaise...*, *op. cit.* note 3, p. 12, se réfère, lui, à l'archéologie.

<sup>29</sup> Lettres de Pfister à Freud, *op. cit.* note 22, du 14 février 1924 (p. 140), du 24 novembre 1927 (pp. 167-171), et du 9 février 1929 (pp. 183-185).

<sup>30</sup> *Malaise...*, *op. cit.* note 3, p. 21.

<sup>31</sup> L'esquisse d'une psychologie scientifique, texte de jeunesse, relève d'ailleurs ce défi.

<sup>32</sup> *L'avenir...*, *op. cit.* note 27, p. 38.

<sup>33</sup> «Les convictions sont des ennemis de la vérité plus dangereux que des mensonges» (*Humain, Trop humain*).

<sup>34</sup> Lettre à Pfister du 25 novembre 1928, n°88, *op. cit.* note 22, p. 183: «Je ne sais si vous avez saisi le lien secret qui existe entre "l'analyse par les non médecins" et "l'illusion". Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres. Je voudrais lui assigner un statut qui n'existe pas encore, le statut de pasteurs d'âmes séculiers, qui n'auraient pas besoin d'être médecins et pas le droit d'être prêtres».

<sup>35</sup> Cf. *L'avenir...*, *op. cit.* note 27, pp. 76-80.

<sup>36</sup> C'est la digestion qui est difficile: Nietzsche rappelle que les moralistes nihilistes, genre Schopenhauer, sont essentiellement constipés.

# ECHOS DE SEMINAIRES, FORMATIONS ET COLLOQUES

## ***De la reviviscence à l'hallucination, délire et réalité dans la position traumatique***

Bertrand Piret

*Ce texte a été présenté dans le cadre d'une formation Apertura intitulée «Aux limites des structures et du transfert», qui a eu lieu à Strasbourg, les 21 et 22 septembre 2012.*

Lorsqu'il ne parvient pas à se constituer en «trauma» au sens freudien des névroses de transfert, c'est-à-dire à produire refoulement et symptôme, l'irruption d'un réel<sup>1</sup> — qu'on peut ainsi qualifier d'inassimilable — est à l'origine d'une clinique très particulière qui, bien qu'elle soit connue de longue date dans certaines de ses formes (les névroses de guerre et les névroses traumatiques), continue d'interroger les catégories de pensée psychiatriques et psychanalytiques.

Certaines situations qu'on peut référer à la clinique du traumatisme bousculent en effet les repères que l'on peut croire établis et qui nous permettent d'ordinaire de distinguer le rêve de l'hallucination, la chose de la représentation et du mot, le délire<sup>2</sup> du langage ordinaire<sup>3</sup>. Ces phénomènes interrogent fondamentalement le rapport du sujet à la réalité, la limite entre le dehors et le dedans et le processus de projection. Ils posent la question du processus qui est à l'origine de leur formation entre d'une part l'économie désirante et d'autre part des processus que Freud avait suggérés comme étant situés au-delà du principe de plaisir et dont la référence à la pulsion de mort ou à la forclusion n'a pas écarté toute obscurité.

Pour certains patients venant de cultures où dominant d'autres représentations de l'explication du malheur et du mal, le problème se pose de déterminer la manière dont ces représentations culturelles, chez un sujet gravement traumatisé, induisent une modification du discours et du rapport à la parole telle que nos classifications habituelles ne sont plus opérantes. Mais cette clinique pose aussi la question des rapports entre folie et trauma, voire entre trauma et psychose (certains auteurs insistent sur cette parenté<sup>4</sup>). Toute une gamme de mécanismes de défense qui n'obéissent pas au principe du refoulement sont sans doute à dégager, pour tenir mieux compte des réalités cliniques et transférentielles

que le seul triptyque refoulement/déni/forclusion ne parvient pas à résumer.

Je me limiterai à deux vignettes cliniques contrastées pour ensuite proposer, à l'aide d'une lecture de Freud, un certain nombre d'hypothèses.

### ***M. S. (Afrique de l'Ouest)***

M. S. est en France depuis cinq ans. Il est suivi chaque nuit par les assassins de son père et de ses frères. Il revit avec horreur la scène du drame à laquelle il a assisté, caché qu'il était derrière une porte dans une autre pièce : les militaires ont froidement tiré sur ses deux jeunes frères et sur son père. Il a pu s'enfuir, non sans être blessé. Il fait des cauchemars extrêmement fréquents. Les soldats le menacent, l'accusent de rébellion. Il se réveille et réveille son colocataire : «Ils sont là ! Ils sont revenus ! ». Il force son colocataire à fouiller l'appartement avec lui. Ce dernier se met en colère, alors le patient est lui aussi mécontent : «Il ne me croit pas ; mais moi je les ai vus ». Effectivement il les a vus, dans ses cauchemars. Et c'est comme s'il les avait vus dans la réalité. Il ne semble pas y avoir de distinction entre le rêve et la réalité. D'ailleurs dans la journée il se demande parfois si quelqu'un ne le suit pas et il se méfie de ses compatriotes. Lorsqu'il fait ces cauchemars répétitifs où des militaires viennent le chercher («on m'enlève et on m'emmène en forêt ; on me laisse là-bas ; il y a plein de morts»), il se demande comment ils ont fait pour le retrouver et interprète le rêve dans le sens d'une prémonition et d'une malédiction : «Ça veut dire que ça va être bientôt mon tour». Il vient en consultation très angoissé, paniqué et véhément, parfois à la limite de l'agressivité lorsqu'«on est encore venu le chercher la nuit». Mais en même temps, et sans que cela n'induisse aucun sentiment de contradiction, il demande au médecin ce que c'est que cette maladie et d'où elle vient, ou encore : «Je veux me débarrasser de cette image dans ma tête, sinon je ne peux rien faire». Alors est-ce une

image? Un rêve? Une réalité? Une hallucination? Les militaires le menacent et l'accusent dans les rêves. Il s'offusque: «Comment ça se fait qu'ils me menacent jusqu'ici, je n'ai rien fait! Je ne suis même pas au pays!». «Ils ne me croient plus quand je leur dis que je ne fais plus de politique». «Je pense qu'ils me suivent car la voix que j'entends me suit toujours. Si j'entends leur voix, je pense qu'ils peuvent être quelque part ici à Strasbourg». Il apparaît dépressif, souvent suicidaire et on peut se demander si le syndrome de persécution, le sentiment de malédiction et de punition ne sont pas les équivalents d'un sentiment de culpabilité qu'on trouverait, chez un patient occidental, dans un tableau mélancolique<sup>5</sup>.

En tout cas, nous n'avons pas affaire à un délire chronique au sens du délire schizophrénique: il n'y a pas de dissociation, pas d'automatisme mental et les hallucinations n'ont pas ce caractère très particulier des hallucinations psychotiques qui relèvent plus de l'écho de la pensée et du retournement sur soi de propos agressifs ou injurieux. Il n'y a pas non plus de mise en place «d'idées de référence», au sens où le sujet deviendrait tout d'un coup à travers son délire le centre du monde. Mais la question de la nature de l'hallucination reste posée. Le propre de l'hallucination qui est de présenter un objet comme extérieur à soi (comme n'étant pas une production de son psychisme et venant du dehors) n'est pas clairement retrouvé puisque tantôt les visions du rêve sont perçues comme des réalités qu'il est donc aberrant de contester (on ne conteste pas ce qui est), tantôt elles sont décrites comme des images qui reflètent une maladie dont il veut se débarrasser.

Le réel inassimilable, pour autant qu'on puisse en repérer quelque chose à travers les répétitions et reviviscences semble avoir pour noyau la scène inaugurale où il a assisté à l'assassinat de son père et de ses jeunes frères. Sans doute n'est-il pas indifférent qu'il n'y ait pas visuellement assisté, mais qu'il ait entendu tous les sons se rapportant à cette scène, depuis une pièce voisine. Mais à l'écouter attentivement, le pire n'est pas dans la scène elle-même, dans la vision d'horreur, au sens du film d'horreur, qu'on pourrait imaginer, mais dans la découverte ou la révélation de la cruauté inouïe du semblable que rien n'avait pu préparer chez cet étudiant paisible. Il répète que là-bas dans son pays, on vous tue pour rien, dans le plus total arbitraire. C'est cette facilité qui semble l'effrayer et l'indigner à la fois au plus haut point. Arbitraire, injustice, mépris, violence et cruauté de l'autre sont les ingrédients principaux du réel inassimilable qui s'est ouvert à lui lors de ces deux événements et qui a radicalement transformé son rapport au monde et aux autres. La méfiance et la désillusion radicale vis-

à-vis de l'autre expliquent le sentiment de persécution qu'il vit en France et son isolement vis-à-vis de tout ce qui peut lui rappeler sa société d'origine. Pourtant il ne s'agit pas d'un délire de persécution psychotique, comme les caractéristiques du transfert le démontrent.

Le transfert est massif. Les absences du thérapeute sont ressenties comme angoissantes et douloureuses. La parole du médecin est source de réassurance et de protection, comme les médicaments, tout cela semblant protéger d'un effondrement mélancolique et maintenir un certain espoir: «Est-ce que je vais guérir?», est une question qui revient souvent. A travers ce transfert particulier, le thérapeute est comme investi de pouvoirs magiques, tout au moins supra-ordinaires. Il détient les clés à la fois des explications et des traitements.

### **Madame M. (Afrique centrale)**

En contre-point de cette observation frappante par le degré avec lequel s'effondrent les repères fondamentaux: le dedans et le dehors, le rêve (la vie psychique interne) et la réalité, je voudrais maintenant signaler une autre forme de symptomatologie post-traumatique, peut-être mieux connue, marquée par l'intensité des reviviscences. Si les reviviscences entraînent des conséquences gravissimes pour le sujet, elles ne sont cependant pas prises pour autre chose que des éléments de la vie psychique issus d'une mémoire traumatique. Ces reviviscences comportent, et c'est ce qui les caractérise, un fort «sentiment de réalité». Mais c'est aussi le caractère de l'hallucination et ce sur quoi Freud a fondé l'analyse de la genèse de l'hallucination: comment une image (une représentation) peut-elle être prise pour une réalité?

Dès son arrivée en France, cette patiente a été hospitalisée en psychiatrie en raison de son état mental et physique très dégradé, notamment une tuberculose. Son histoire est édifiante.

Elle a vécu en direct les conséquences du génocide du Rwanda, à travers les persécutions et la terreur que les rebelles rwandais ont fait régner dans sa région dans les années qui ont suivi le génocide. Alors qu'elle avait 22 ans, des rebelles se sont introduits la nuit dans la maison familiale, ont violé puis décapité sa mère, ont violé toutes ses sœurs et tué ses frères. Elle a pu se cacher pendant le massacre avec sa plus petite sœur et a découvert ensuite le bain de sang et toute sa famille morte ou agonisante. Elle a pris la fuite avec sa petite sœur sur son dos et garde un souvenir extrêmement précis de cette fuite au cours de laquelle elle a rencontré de très nombreux cadavres laissés par les rebelles. Le lendemain soir, elle a été rattrapée par les rebelles qui ont violé sa sœur devant elle et l'ont tuée d'une

manière on ne peut plus sauvage. La patiente a été incarcérée avec plusieurs autres femmes pendant huit mois, pendant lesquels elle s'est faite violer de manière régulière au gré des envies de ses tortionnaires. Elle avait énormément maigri, et était atteinte de tuberculose, raisons pour lesquelles elle a été d'emblée hospitalisée à son arrivée.

Elle présente ce qui apparaît au premier abord comme des hallucinations acoustico-verbales et un automatisme mental. Les voix qui lui parlent lui ordonnent de se suicider ou bien d'enlever ses vêtements. Se mêlent aussi des réminiscences avec les cris des membres de sa famille, ou bien des reproches: «Tu es encore en vie et pas nous!». Elle revoit les scènes de massacre, le sang et les cadavres en décomposition et ne peut plus manger de viande. Elle a d'ailleurs été hospitalisée pour anorexie pendant deux mois par la suite. Elle explique également souffrir de la reviviscence des odeurs des cadavres au milieu desquels elle a dû progresser dans sa fuite.

Elle vit dans un état de qui-vive permanent avec souvent la conviction que les rebelles sont encore là, près d'elle et qu'elle est en danger. Cependant, cette conviction n'est jamais entière et fait l'objet de critiques immédiatement après avoir été formulée.

Depuis son arrivée à Strasbourg, son état psychiatrique s'est aggravé, avec recrudescence de symptômes dépressifs et de passages à l'acte. Elle a dû être hospitalisée à plusieurs reprises en raison d'une intoxication médicamenteuse volontaire avec défenestration (fracture bilatérale des calcanéums après défenestration depuis le deuxième étage d'un immeuble).

Des phobies d'impulsion auto-agressives sont apparues, avec de nouveau l'idée de la défenestration. Quelques mois plus tard, elle a failli se donner un coup de couteau dans les yeux pour faire cesser le défilé incessant des images horribles en rapport avec le massacre de sa famille. Elle a dû être hospitalisée et a bénéficié de plusieurs points de suture au visage. Elle présente toujours des impulsions agressives dans diverses circonstances, notamment avec les hommes ou bien lorsqu'elle interprète des regards comme agressifs autour d'elle.

Malgré le côté massif de cette symptomatologie à la fois à cause de l'intensité sensorielle des reviviscences, visions et odeurs, comme des hallucinations verbales qui expriment la voix des morts qui lui reprochent de vivre encore, ou encore à cause de la force des impulsions suicidaires qui ont à plusieurs reprises failli lui coûter la vie, rien chez cette patiente ne conforte le diagnostic de psychose. La qualité et la nature de la relation qui s'établit avec elle, à travers un transfert marqué par l'espoir et la confiance, contredisent ce dia-

gnostic. En dehors des moments où elle est envahie par les réminiscences et la culpabilité, la patiente est capable de décrire avec distance et critique les phénomènes qui l'assaillent. Aucune interprétation en termes de pouvoir supranaturel n'est livrée pour expliquer les voix qu'elle entend ou les visions d'horreur de ses cauchemars. Le *leitmotiv* qui se répète est toujours celui de la culpabilité du survivant et de l'incapacité à pouvoir vivre après ces événements. Les voix vont jusqu'à lui conseiller de ne pas aller chez le docteur afin de «rester coupable». Il ne s'agit donc pas non plus d'une culpabilité délirante au sens que la tradition psychiatrique donnait à la mélancolie. Cette culpabilité est adressée à l'autre du transfert, dans une tentative, certes encore peu efficace, de névrotisation. Mais la présence du thérapeute constitue désormais ce qui la fait tenir, comme en attestent ses fréquents coups de téléphone lorsque la voix du thérapeute lui permet de contenir l'envahissement grandissant par les reviviscences.

De nombreuses questions se posent face à cette clinique très particulière. Nous retiendrons dans le cadre de cet exposé deux directions: quelle est la nature de l'hallucination en jeu, entre reviviscence mémorielle et hallucination proprement dite? Quels sont les mécanismes de défense mis en jeu: régression? Déstructuration du moi? Clivage? Et quelle est la signification du recours au registre du pouvoir magique? La nature du transfert induit par ces situations et ses implications dans la conduite des psychothérapies mériteraient un développement à part.

### **Hallucinations et jugement de réalité**

Il n'est pas inutile de revenir à la phénoménologie de cette clinique pour en repérer toutes les finesses et les enjeux. Et puisque nous ne sommes pas dans le champ de la psychose, peut-être est-il préférable de reprendre le questionnement freudien plutôt que l'hypothèse lacanienne de la forclusion. Freud a toujours été très attentif à cette phénoménologie comparée, entre l'hallucination de désir, l'hallucination du rêve, l'hallucination des délires oniriques toxiques et l'hallucination des psychoses chroniques telles que les schizophrénies<sup>6</sup>. On oublie trop souvent cette complexité de la nature même des hallucinations qui correspond manifestement à des mécanismes différents. Toutes les hallucinations possèdent toutefois un point commun, du point de vue phénoménologique, qui est de faire prendre pour une perception réelle, c'est-à-dire issue de la réalité extérieure, une excitation dont l'origine est interne. C'est le propre de l'hallucination et en même temps tout son mystère de mettre en jeu les processus de jugement (jugement de réalité), de croyances et de traitement de la mémoire.

Le point de référence à partir duquel Freud raisonnait et élaborait ses analyses comparatives était l'hypothèse de l'hallucination comme manifestation du désir: hallucination de satisfaction des désirs inassouvis chez le petit enfant, qui allait s'exprimer plus tard sous la forme de l'élaboration d'une représentation de souhait dans le rêve, aboutissant à la fonction principale du rêve de mettre en scène la satisfaction d'un désir inconscient.

Comme à son habitude, Freud aborde la question d'une manière déconcertante en se demandant ce qui fait que le petit enfant cesse de croire à son hallucination de désir<sup>7</sup>. Car il faut bien qu'il cesse d'y croire pour s'engager vers une demande de satisfaction réelle; s'il en restait à la satisfaction hallucinatoire, il s'exposerait en effet à de sérieux déboires du côté physiologique! Il faut donc qu'intervienne à un moment donné le processus de jugement, l'examen de réalité qui va faire la part entre le dedans et le dehors.

En première approximation, compte tenu de la confusion apparente entre le rêve et la réalité chez certains des patients dont j'ai parlé, on pourrait être tenté de penser à une régression à un stade antérieur à cette étape précise de la mise en place du jugement de réalité. Mais on comprendrait mal alors qu'une telle régression laisse intacte l'aptitude à une relation d'objet différenciée non seulement avec le thérapeute mais avec beaucoup d'autres interlocuteurs, qu'elle n'affecte pas la structure du langage (comme il est affecté dans la schizophrénie par exemple où c'est le rapport du mot à la chose qui est perturbé) et le rapport général de soi au monde (c'est-à-dire qu'il devrait y avoir dans ce cas une porosité généralisée, une intrusion de l'extérieur associée à une projection de l'intérieur vers l'extérieur telle qu'on peut l'observer dans des délirés de référence et dans certains phénomènes hallucinatoires et délirants de la schizophrénie). Il nous faut donc trouver une autre hypothèse que celle de la régression à ce stade de l'hallucination de désir de l'enfant.

Pour contourner cette difficulté, Freud parlera à propos du rêve de «régression topique».

Freud s'est intéressé à la distinction entre hallucination et rêve. Il avait repéré des formes cliniques d'hallucinations qui lui semblaient distinctes de l'hallucination psychotique et qu'il retrouvait chez certains patients ou patientes hystériques. Il se pose également le problème à partir des rêves, et particulièrement de certains rêves qualifiés d'hallucinatoires, ou de certains rêves susceptibles de produire un sentiment de vécu quasi hallucinatoire, qu'il distinguait des rêves plus ordinaires qui ne font que fournir, disait-il, des représentations de pensées et ne transforment pas les représentations en images sensorielles. On peut repérer l'in-

sistance de cette question et l'évolution de sa pensée à partir de plusieurs textes.

### **Freud, 1900, la Traumdeutung: les images sensorielles du rêve et les traces mnésiques**

Dans le chapitre consacré à la régression de la *Traumdeutung*<sup>8</sup>, Freud produit un modèle théorique censé rendre compte d'une part de ce caractère quasi-hallucinatoire de certains souvenirs et de certains rêves, et d'autre part de leur distinction d'avec les hallucinations.

Freud parle d'une énigme non résolue: pourquoi dans certains rêves une pensée, le plus souvent une pensée de désir, est-elle objectivée, mise en scène, vécue? Il fait référence au célèbre rêve de l'enfant qui brûle<sup>9</sup> dont il retient le caractère actuel de la scène qui est représentée et le fait que les sens la saisissent comme un événement de veille. Freud précise que tous les rêves ne présentent pas cette transformation des représentations en images sensorielles. Certains sont faits de pensées uniquement tout en étant, par essence, des rêves. De même, dit-il, on peut trouver dans tous les rêves un peu longs des éléments qui n'ont pas été transformés en images, qui sont simplement pensés ou conscients, comme pendant la veille. Il ajoute: il faut dire de plus que cette sorte de transformation n'est pas particulière aux rêves, mais apparaît également dans les hallucinations, les visions qui peuvent survenir indépendamment même chez des normaux ou celles que l'on constate dans les psychonévroses. Il y a donc lieu, à suivre Freud, de distinguer les pensées, qui a priori se présentent sous la forme de mots et/ou de signifiants composés de lettres, et les images —sous-entendu sensorielles—dont il reste à déterminer la nature.

L'explication de Freud repose sur la mise en place d'un schéma complexe de l'appareil psychique, dit «système psy», qui ira en se complexifiant encore au cours des élaborations ultérieures.

Pour expliquer la pleine vivacité sensorielle des phénomènes pseudo hallucinatoires du rêve, Freud est contraint de postuler un mouvement de régression topique qui fait que dans le rêve la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle est sortie un jour. «Nous ne pouvons décrire la marche du rêve hallucinatoire autrement qu'en disant: l'excitation suit une voie rétrograde. Au lieu de se transmettre vers l'extrémité motrice de l'appareil, elle se transmet vers son extrémité sensorielle et arrive finalement au système des perceptions. Le rêve a donc un caractère régrédient.»

Cependant, ce mécanisme n'explique pas la survenue des reviviscences pendant la journée en dehors du sommeil, ni pourquoi les excitations issues de l'appareil perceptif ne font pas l'objet

d'un traitement associatif comme c'est la règle pour la constitution des traces mnésiques. Enfin la clinique de ces états traumatiques nous indique que ce « retour au perceptif » peut tout aussi bien concerner les images visuelles que les productions sonores, contrairement à l'accent que faisait porter Freud sur le visuel.

### **Freud 1917 : Complément métapsychologique à la doctrine du rêve<sup>10</sup>**

En 1917 Freud revient sur cette question dans sa *Métapsychologie*. Il reprend en partie les éléments développés dans *L'Interprétation des rêves*, mais se pose d'autres questions, notamment celle de la régression et du jugement de réalité. La régression suffit-elle à expliquer l'hallucination ? Non, puisqu'on connaît des cas de régression poussée qui tout en ramenant à la conscience des images mnésiques visuelles très nettes n'entraînent pas pour autant la croyance qu'il s'agit de perceptions réelles<sup>11</sup>. Si bien que l'hallucination est plus que la vivification régressive des images mnésiques, en soi inconscientes. Il faut en plus que l'hallucination, en tant qu'investissement du système conscience (Cs) réussisse à passer outre à l'examen de réalité (le jugement). Pour Freud, c'est bien le système conscient, le moi, qui va faire la part entre le dedans et le dehors. La seule explication que Freud peut trouver à cet abandon du jugement, c'est le désinvestissement par le sommeil de la réalité.

En quoi cela nous renseigne-t-il à propos des reviviscences traumatiques et des constructions d'allure délirante ou onirique qui caractérisent, à l'état de veille, les situations limites que nous avons évoquées ? Il y a bien là en effet suspension d'un jugement de réalité, une abolition du partage entre le dedans et le dehors, mais sans que le sommeil soit en cause. Par ailleurs, l'excitation, pour reprendre le vocabulaire de Freud, ne suit pas seulement une attraction privilégiée vers des images mnésiques à dominance visuelle, comme il en fait l'hypothèse, mais concerne aussi les représentations de mots et leur caractère sonore. Enfin, nous sommes dans une situation presque inverse de celle que décrit Freud : nous sommes face à des images mnésiques visuelles ou sonores très nettes qui entraînent la croyance qu'il s'agit de perceptions réelles, mais sans régression poussée.

Une hypothèse serait que le psychisme cherche à traiter ces représentations de mots et de choses comme dans un rêve, en les considérant comme des traces mnésiques inconscientes refoulées et que l'échec du processus vient du fait qu'il ne s'agit peut-être pas de représentations proprement dites (de quoi les reviviscences seraient-elles les représentations ?), mais plutôt de « présentations », c'est-à-dire d'apparitions,

(au sens de phénomènes qui se présentent à la conscience, ou sont présents à la conscience) faute d'avoir subi l'opération du refoulement.

### **Freud et les représentations de mots (1923 : Le Moi et le Ça)**

Dans « Le Moi et le Ça »<sup>12</sup>, Freud reprend sa description de l'appareil psychique, des traces mnésiques et de la manière dont quelque chose parvient à la conscience. Il explicite la notion de représentation de mot qui, par rapport à ce qu'il avançait dans la *Traumdeutung*, introduit la question du sonore.

Ces représentations de mots sont des restes mnésiques, elles ont été autrefois des perceptions et peuvent, comme tous les restes mnésiques, redevenir conscientes. « Les restes mnésiques, nous les concevons comme contenus dans des systèmes qui sont immédiatement contigus au système préconscient-conscient, de sorte que leurs investissements peuvent se propager facilement, à partir de l'intérieur, aux éléments de ce système. On pense ici aussitôt à l'hallucination et au fait que le souvenir le plus vif se distingue toujours de l'hallucination aussi bien que de la perception externe ; mais, tout aussi vite, nous vient la solution : dans la reviviscence d'un souvenir, l'investissement est maintenu dans le système mnésique, tandis que l'hallucination, indiscernable de la perception, peut apparaître quand l'investissement ne fait pas qu'empiéter de la trace mnésique sur l'élément préconscient, mais passe complètement sur celui-ci »<sup>13</sup>. Il complète donc son schéma précédent pour expliquer le caractère de réalité de l'hallucination, en faisant appel au fait que l'investissement n'est pas maintenu dans le système mnésique.

Il ajoute : les restes verbaux proviennent essentiellement de perceptions auditives, de sorte qu'ainsi il existerait pour le système préconscient une origine sensorielle particulière. Quant aux éléments visuels de la représentation de mots, on peut, en première analyse, les négliger comme secondaires, acquises par la lecture, et de même pour les images motrices du mot qui, sauf chez les sourds-muets, jouent le rôle de signes auxiliaires. *Le mot est bien à proprement parler le reste mnésique du mot entendu*. Voici donc une position très différente de celle qui met l'accent sur l'image visuelle des souvenirs infantiles les plus réprimés.

Freud reconnaît bien sûr l'existence des restes mnésiques optiques — les restes mnésiques des choses, et la possibilité que les processus de pensée puissent devenir conscients par un retour aux restes visuels, et même que c'est là chez beaucoup de personnes la voie privilégiée. Cependant, les relations, qui sont particulièrement caractéristiques de la pensée, ne peuvent se traduire sur le plan visuel. Et Freud ajoute cette

opinion discutable: la pensée en image n'est donc qu'un mode très imparfait du devenir conscient. Elle est aussi, en quelque façon, plus proche des processus inconscients que la pensée en mots et elle est indubitablement plus ancienne que celle-ci, d'un point de vue ontologique aussi bien que phylogénétique...

Au terme de cette lecture, on doit reconnaître que l'accent mis par Freud sur les représentations de mots n'explique pas le phénomène de reviviscence dont on a vu qu'il faisait tout autant appel au registre visuel qu'au registre sonore.

### **Les différents degrés du rapport à la réalité et la fonction défensive du délire**

A partir des situations cliniques que nous rencontrons, nous pouvons distinguer au moins trois types de rapport à la réalité (ou à l'hallucination), qui sont autant de positions distinctes du discours.

Dans la première configuration, le caractère de réalité extérieure des hallucinations n'est pas remis en question. Elles viennent du dehors, qu'il s'agisse des hallucinations visuelles pour plusieurs patients (les persécuteurs dans l'appartement la nuit) ou auditives (c'est le cas de cette femme qui entend la musique rituelle qui a baigné son initiation dans la société secrète des femmes de sa tribu).

Dans la deuxième configuration, on a affaire à des visions oniriques de cauchemars. C'est-à-dire que les visions sont reconnues comme produites par le psychisme. Cependant, leur manifestation même est prise pour preuve de l'existence d'une réalité extérieure supérieure en ses pouvoirs, reliée à l'invisible. C'est le cas du patient qui dit tout à la fois de ses persécuteurs: ils sont là (dans la réalité) et «s'ils sont là dans le rêve, c'est qu'ils vont me tuer dans la réalité». Ou cette autre patiente<sup>14</sup> qui identifie ses rêves comme des rêves, mais ressent au réveil des douleurs à l'endroit précis où elle a, dans le rêve, été touchée par les balles, les couteaux, etc., qui sont pour elle la preuve évidente de l'existence dans la réalité de ses persécuteurs et de leur pouvoir magique exorbitant.

Troisième configuration: les hallucinations sont reconnues comme des reviviscences traumatiques, comme provenant de l'intérieur du psychisme et non de la réalité extérieure, en lien avec la culpabilité. La patiente dont j'ai parlé se retrouve dans cette situation, sans que cela ne réduise le moins du monde ni son angoisse ni l'intensité des reviviscences qui se manifestent comme des hallucinations auditives, olfactives ou visuelles.

Je ferais même l'hypothèse que c'est le contraire qui se passe: c'est cette patiente qui est prise

avec le plus de force dans une injonction à mourir que lui dictent, notamment, les hallucinations auditives des voix des membres de sa famille, exterminés, en lui reprochant d'être encore en vie. Il y a donc chez elle un clivage qui favorise la cruauté du Surmoi envers le Moi, pour reprendre la terminologie freudienne. Car il ne faut pas oublier que la première forme de clivage introduite par Freud (par ex. dans ses *Nouvelles conférences*, à propos de la «Décomposition de la personnalité psychique»<sup>15</sup>), c'est celle qui permet la mise en place d'une instance observatrice du moi. Bien peu de trace d'une quelconque représentation de souhait ou de désir dans ses rêves et ses hallucinations...

A l'inverse chez les autres patients, ceux qui en première approximation pourraient nous apparaître en proie à une régression plus avancée à cause de l'indistinction dedans/dehors, on peut considérer que le délire (non psychotique) qui s'élabore a fonction de formation défensive. A quoi aboutit-il en effet? A renforcer (ou susciter, on ne sait pas toujours) la croyance en une instance toute-puissante (le pouvoir magique), c'est-à-dire au fond une instance qui tient le coup, ce qui peut être paradoxalement rassurant pour des personnes dont l'histoire leur a fait perdre toute croyance possible en l'homme (rappelons-nous que c'est l'essence même du traumatisme que cette levée du voile sur la cruauté et l'arbitraire de la violence humaine, ou mieux sur la jouissance qu'elle procure à l'autre). Le recours au discours magique (dont la structure est précise selon les ethnologues<sup>16</sup>) pourrait avoir une fonction protectrice puisqu'il existe toujours dans la magie, en regard de la malveillance, la possibilité d'une contre-magie. Autrement dit, ces constructions oniriques ou délirantes auraient pour fonction de construire, d'ébaucher ce qui fait le noyau des rêves selon Freud, une formation de désir ou de souhait (une instance qui tient). Cette construction a l'avantage de tendre un pont symbolique vers des représentations culturelles partagées et de rompre ainsi partiellement le sentiment d'exclusion de l'humanité propre au traumatisé psychique. Être l'objet d'une persécution par des forces extraordinaires, c'est malgré tout une manière, certes paradoxale et négative, d'être intégré à un système symbolique collectif.

Tout au contraire, lorsque de tels mécanismes ne sont pas possibles (pourquoi? Nous mentionnons une hypothèse plus loin), le sujet se retrouve confronté, dans une radicale solitude, à une désillusion sans recours vis-à-vis de l'humanité, à l'identification au déchet et à la matérialité brute et effrayante de la reviviscence.

Les constructions délirantes seraient au fond des tentatives, ou des premières étapes d'une symbolisation contrainte de s'appuyer sur des représentations collectives extériorisantes. C'est

souligner l'intérêt des représentations culturelles magiques pour la survie de la subjectivité et l'erreur technique — pour ne pas dire plus — qui consisterait, dans une perspective de «rectification» fort maladroite, à les contester ou à les pointer comme des symptômes à analyser<sup>17</sup>...

Un processus analogue a été observé au niveau social et collectif depuis bien longtemps par les ethnologues qui ont constaté la résurgence des croyances et des pratiques magiques lors des périodes de crises (guerre, famine, paupérisation, etc.), tandis qu'elles sont absentes ou plus rares au quotidien quand le lien social n'est pas affaibli ou menacé.

### **Labilité des positions discursives et facteurs culturels**

La question qui reste est celle de l'aptitude — bien moindre en Occident — à passer facilement d'un discours à un autre, ici du discours de la magie au discours soit de la religion soit de l'incroyance, puisque toute la gamme existe ailleurs comme ici! Grande question qui pose peut-être celle du rapport différent à la parole dans une société encore proche de la culture orale. Car il existe une différence primordiale entre ces délires «traumatiques» et les délires psychotiques: leur labilité (c'est-à-dire la labilité de la conviction) qui s'oppose à la continuité de la certitude délirante dans la schizophrénie et souvent dans les bouffées délirantes aiguës (malgré parfois une pseudo-critique de surface), et à la persistance mémorielle des détails et de la vivacité des délires oniriques (délires alcooliques, délires métaboliques observés dans les services de réanimation, avec leur

cortège d'idées fixes post-oniriques extrêmement durables). Ces derniers délires oniriques s'accompagnent souvent d'un sentiment d'élévation, voire de jouissance et Freud y voyait un exemple d'hallucination de désir<sup>18</sup>.

Ces phénomènes cliniques indiquent aussi la possibilité d'une forclusion «locale» ou «partielle». Car nous avons bien affaire à un défaut de symbolisation qui fait que le réel fait retour de l'extérieur, mais sans que soit atteinte la capacité globale de métaphorisation donnée par la fonction du Nom du père. On peut ainsi à partir de cette clinique interroger en retour la pertinence de nos catégories artificiellement unifiées: la forclusion du Nom du père qui serait généralisé dans la psychose, alors qu'une écoute psychanalytique des psychotiques démontre bien souvent la persistance d'îlots de fonctionnement non psychotique, c'est-à-dire où la capacité de métaphorisation n'est pas absente.

Reste la question du recours à l'imaginaire «culturel». Pourquoi n'est-il pas toujours possible? Pourquoi, autrement dit, la culture ne protège-t-elle pas toujours — ou mal — des effets ravageurs du traumatisme? L'une des explications nous est peut être donnée par la patiente dont il a été question dans ce travail, la plus désespérée et mélancolique. Elle vient d'une région ravagée depuis des décennies par des guerres d'extermination sanglantes, où le lien social s'est totalement délité, où le viol et le meurtre sont devenus banals. En un mot, il s'agit d'une situation de déculturation, qui est désormais celle de nos patients de plus en plus souvent.

<sup>1</sup> La notion (lacanienne) de «réel» constitue une manière plus précise de qualifier ce qui survient, ce qui fait événement (Cf. B. Piret, «Approche psychanalytique du traumatisme: de l'irruption du Réel à l'errance psychique, publié dans le site Internet de *Parole sans frontière*, [www.p-s-f.com](http://www.p-s-f.com)).

<sup>2</sup> Le terme «délire» sera employé ici dans l'acception large qu'il avait encore chez les psychiatres du XIX<sup>e</sup> siècle, remise à l'honneur par Jean-Claude Maleval, *Folies hystériques et psychoses dissociatives*, Payot, 1981, qui permet de ne pas préjuger qu'une organisation psychotique soit systématiquement à l'œuvre.

<sup>3</sup> La question de l'hallucination dans les névroses traumatiques a bien été repérée par Claude Barrois, «Psychoses aiguës, subaiguës et au long cours, complications et expressions des syndromes psychotraumatiques (ou PTSD des auteurs nord-américains)», in *Annales médico-psychologiques*, n° 1, vol. 156, 1998, p. 33 ss., tandis que Henri Ey dans son monumental *Traité des hallucinations*, Masson, 1973, ne semble pas y faire allusion.

<sup>4</sup> Cf. Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, *Histoire et trauma: La folie des guerres*, Stock, 2006.

<sup>5</sup> Cela rejoint, peut-être, l'hypothèse qui a été travaillée notamment par l'équipe d'Henri Collomb à Dakar, avec les Ortigues.

<sup>6</sup> Voir notamment Sigmund Freud (1915), «Complément métapsychologique à la doctrine du rêve», in *Œuvres Complètes de Freud*, vol. XIII, P.U.F.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>8</sup> Sigmund Freud (1900), *L'Interprétation des rêves*, P.U.F., 1967. Voir sous-chapitre II du chapitre VII «Psychologie des processus du rêve», pp. 453-466.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 433.

<sup>10</sup> *Op. cit.*

<sup>11</sup> Ce qui rejoint notre critique de départ de l'hypothèse d'une régression.

<sup>12</sup> Sigmund Freud (1923), *Le moi et le ça*, in *Œuvres Complètes de Freud*, vol. XVI, P.U.F., pp. 256-301.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>14</sup> Cas non rapporté ici.

<sup>15</sup> Sigmund Freud (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, NFR, Gallimard, 1984, pp. 80-110.

<sup>16</sup> Voir par exemple pour une distinction entre le discours de la magie, de la sorcellerie, de la religion, et de l'incroyance: Charles-Henry Pradelles de Latour, *Incroyances et paternités*, EPEL, 2001.

<sup>17</sup> Ou pire encore à éradiquer pour rendre une psychothérapie possible...

<sup>18</sup> *Op. cit.* note 6.

# Phobie : symptômes et structure

Valérie Ritzenhaler

*Ce travail a été présenté dans le cadre d'une formation Apertura sous l'égide de la Fédération Européenne de Psychanalyse et Ecole Psychanalytique de Strasbourg (F.E.D.E.P.S.Y.), les 2 et 3 décembre 2011, intitulée « Phobies et actes chez l'enfant et l'adolescent ».*

- Pourquoi ne pas te jeter maintenant vers une de ces lumières ?

Je n'y suis encore jamais allé à fond mais, si tu en as peur je viendrai avec toi !...

- Ah, la peur !..., Frissonne le vénérable.

- Quoi, la peur ?

- N'as-tu jamais eu peur ?

- Non, pas vraiment, dit le fringuant.

- Dommage pour toi...

- Pourquoi ?

Patrick Chamoiseau, *Le papillon et la lumière*

La peur est un thème qui est souvent abordé par les enfants lors des consultations. A travers quelques vignettes cliniques je voudrais faire entendre ce que les enfants peuvent dire autour de la peur et quelles sont les questions qui s'articulent à ce thème.

Hide est un garçon qui grandit dans un monde où il est sans cesse confronté à la pauvreté, la solitude, la perte. Sa mère l'accompagne, et au fil des entretiens se dessine la fragilité de sa présence, sa fatigue, sa tristesse, éclipsée lorsqu'elle est enceinte et qu'elle peut alors se montrer disponible, souriante avec son nourrisson et ses enfants plus grands. Une présence fugace qui s'étirole dès que le nourrisson a quelques mois, laissant la mère se replier sur elle, sur les douleurs corporelles et la souffrance morale. Les difficultés matérielles, oubliées un temps, se font envahissantes, oppressantes.

Hide est à nouveau seul face à un frère pour qui le monde n'est que catastrophes à venir, espace chaotique menacé de toutes parts. Armé de consoles de jeux à travers lesquelles il explore des mondes inquiétants et froids qui sont peut-être censés protéger et rassurer.

Ecouter cet enfant est difficile. Les séances sont faites de batailles, de super héros, de jeux racontés dans leur complexité, jusqu'à ce qu'une phrase émerge, en réponse à une question : De quoi ce « héros » a-t-il peur ? Hide va expliquer que ce héros a « peur de tomber dans la grande mer(e) numérique, et d'être virtualisé à jamais ».

Certes, Hide emprunte les mots des jeux vidéo, les seuls peut-être à sa disposition, mais c'est une tentative de dire sa peur, de l'adresser. S'agit-il ensuite de répondre, de rassurer, d'expliquer, de palier les carences ou d'entendre, nommer la peur, de la faire exister ?

Entendre, nommer la, les peurs, la, les faire exister. C'est un espace qui s'ouvre, une parole peut tenter d'y inscrire un bord, des limites.

Achluos. Une première consultation à lieu début 2010 avec ce garçon de 10 ans, d'abord avec sa mère, puis seul. Ils reviendront un an plus tard.

Lors de ce premier entretien, la mère se plaint de deux choses. L'enfant était jusqu'alors assez autonome, rentrait seul avec sa propre clé et pouvait rester seul dans la maison familiale. Aujourd'hui il ne reste plus seul et dit qu'il a peur. Dès qu'il est seul, il sort de la maison quitte à rester dans le froid à 7 heures du matin. L'enfant explique : « Dehors je vois des gens qui circulent », et cela le rassure.

La mère décrit des problèmes d'endormissement, sur un ton où l'enfant sent le reproche, dont il tente de se défendre : « Je ne lutte pas ! », contre le sommeil, devrait-on comprendre.

Achluos est le dernier de la fratrie, seul garçon, ses aînées sont de jeunes adultes. Sa mère nous apprend qu'« il a toujours été difficile à endormir. C'est le petit dernier ; on en a profité au maximum. Le soir on restait jusqu'à ce qu'il s'endorme ». En fait, la mère travaillait de nuit et c'est le père qui prenait l'enfant dans son lit. Elle décrit ainsi les peurs de son fils : « S'il dort seul il faut laisser la porte ouverte, il a peur que quelqu'un soit derrière, qui vient le tuer ou tuer son père ».

Lorsqu'ils reviennent en novembre, l'arrêt du suivi est expliqué par le fait que « on a réglé un problème ». L'enfant a accepté de rester seul à la maison, en l'absence de ses parents. Par contre, les « problèmes » d'endormissement persistent : « Il vient dans le lit à 2 heures. Vous vous rendez compte, il a 12 ans maintenant ! », dit la mère. Entre temps Achluos a vu un « docteur qui fait de la méde-

cine chinoise. Il a tenté les granules, l'acupuncture... pas d'amélioration. Vu ce qu'il en a tiré, il a dit faut aller voir une psychologue, faut que ça sorte».

L'enfant explique qu'il a parlé au docteur du fait que la présence d'un chien l'aiderait, mais le docteur n'a pas soutenu ce projet: «Non! ce serait comme de vouloir arrêter de fumer et de remplacer la cigarette par le cigare».

J'invite l'enfant à parler de ce chien: pour lui ce serait «avoir un chien qui entend tout, il sent plein de choses, s'il n'aboie pas c'est qu'il n'y a personne, pas de danger... même un petit (chien)».

Je lui propose de dessiner cette peur dont il parle. Il noircit une feuille, écrit en grand PEUR, en bas de la feuille: «moi» et dans un coin, il dessine une lumière. Il explique alors qu'il n'a pas peur, moins peur, s'il voit la lumière de la télé que ses parents regardent, ou la lumière du salon que son père allume pour lire la nuit parce qu'il «est insomniaque... c'est ma mère qui le dit». L'enfant précise qu'il a peur du noir complet.

\* \* \* \* \*

Les enfants ont peur; ces peurs sont présentes lors de l'évolution de tout enfant, et c'est leur absence qui devrait inquiéter, en ce qu'elle pourrait signer une problématique lourde, une incapacité à s'ouvrir au monde et aux autres. La peur est peut-être le propre de tout être parlant, un passage nécessaire, un moment constitutif du sujet. Comme s'il n'était pas possible d'investir un nouvel espace sans passer par une confrontation à ses peurs.

Il est rare d'entendre un adulte parler de sa peur du noir; cette peur disparaît-elle en grandissant? Le sujet a-t-il réussi à la dépasser? A-t-il réussi à aménager l'espace pour la surmonter? Freud dit que l'homme ne dépasse jamais tout à fait sa peur du noir, ses peurs infantiles.

Sur un plan théorique, les questions de la peur et de la phobie semblent proches, et l'on peut se demander comment elles pourraient s'articuler. Peut-on penser, avec Freud, la peur du noir comme la matrice de la phobie? Peut-on penser la peur, le symptôme phobique comme faisant partie du développement «normal» de l'enfant, comme une étape constitutive du sujet?

La peur exprimée par les enfants serait à entendre comme un symptôme, dans sa conception analytique, c'est-à-dire un message, une parole, l'expression d'un conflit inconscient localisé pour la névrose obsessionnelle dans l'ordre de la pensée, du corps pour l'hystérique, de l'espace pour la phobie.

Ce moment particulier où l'enfant «doit» dormir, le confronte à l'obscurité, celle de la nuit, de la lumière à éteindre, mais aussi à la solitude, à la séparation d'avec la mère ou d'avec l'adulte qui

s'occupe de lui. Dans *Introduction à la psychanalyse*, Freud considère justement que la première phobie de situation qu'on observe chez l'enfant se rapporte à l'obscurité ou à la solitude. «Les deux», dit-il «ont en commun l'absence de la personne aimée (la mère)».

Il classe la phobie, la nomme hystérie d'angoisse; il en fait un symptôme. Il considère que «les phobies infantiles sont non seulement le prototype des phobies plus tardives mais encore la condition directe préalable et le prélude de celles-ci». Puis: «Toute phobie (hystérie) remonte à une angoisse infantile et la continue».

Freud cite un enfant qui dans le noir demande à sa tante: «Parle-moi». La tante lui demande ce que ça peut bien changer. «Il fait plus clair lorsque quelqu'un parle», répond l'enfant.

Face à la peur du noir, l'enfant demande une parole, en tant qu'elle introduit un écart, une distance nécessaire pour que du sujet puisse advenir. Il en appelle à l'autre, petit *a*, mais aussi à l'Autre, le grand Autre. Dans ce rapport difficile à l'espace, celui de la réalité, il tente de constituer un espace Autre, à entendre comme lieu du langage, c'est-à-dire celui auquel l'enfant s'adresse. Par la parole et la relation, c'est la possibilité de constituer un espace psychique qui s'offre à l'enfant.

Dans son livre *Que veut dire «faire» l'amour?*, G. Pommier reprend ce texte de Freud qu'il poursuit et précise: «La phobie naît de nuit, dans l'absence de reflet ou lorsque fait défaut l'écho d'une parole qui elle aussi, à sa manière, reflète». C'est en ce sens que l'imaginaire, le fantasme, s'appuie sur du symbolique, sur une armature symbolique du langage, nécessaire pour que ça fonctionne.

Dès qu'il n'a plus le support de la vision, l'enfant peut craindre que son corps ne soit aspiré dans l'obscurité et qu'il ne devienne alors ce que lui a toujours demandé sa mère: son objet à elle, son phallus. C'est la conséquence première de la castration maternelle; la solitude et l'obscurité confrontent au vide de l'Autre.

Cet Autre n'est pas représentable, et l'enfant va y projeter des figures qui le rendent plus inquiétant et lui confèrent un certain pouvoir. On peut comprendre que le sujet cherche à s'assurer de l'Autre. Il peut alors tenter de se saisir de l'Autre en répondant à la demande maternelle, mais les effets sont doubles. D'un côté il tente de se saisir de l'Autre, de son corps, où il pressent que sa jouissance doit se trouver, versant psychotique ou pré-névrotique? De l'autre, s'il n'a pas accès à la jouissance de l'Autre parce qu'elle est barrée, parce qu'il est dans le langage, il peut craindre la jouissance de l'Autre qui jouirait de lui, il se ferait l'objet passif d'une jouissance supposée de l'Autre; d'où la crainte de l'obscurité, du vide... ce qui signerait une position névrotique?

L'enfant «rêve de répondre à la demande maternelle, pour répondre à la castration maternelle», répondre à cet impératif, répondre à la demande de la mère pour ne pas être confronté à l'angoisse que suscite le manque chez la mère. Ce manque est déjà présentifié dans le langage, il a à être historicisé à travers la construction du mythe œdipien, avec les héritiers du complexe d'Œdipe que sont les fantasmes, la culpabilité, notamment, et qui signe la névrotisation, l'écart par rapport à un vide sans représentation.

Peur du noir, de la solitude: pour S. Freud, elle renvoie à l'absence de la personne aimée. Pour G. Pommier, au fait d'être confronté au vide de l'Autre, au manque de l'Autre (le grand Autre d'avant l'Œdipe), donc à ce qu'il nomme l'inceste latent.

On peut entendre que la phobie pose la question de la *juste* distance par rapport à l'Autre; c'est là que se joue (la question de) l'espace dans la phobie. Elle est aussi un passage nécessaire pour tout être parlant.

Si l'on suit S. Freud, la peur remonte à une angoisse infantile et dans la position phobique, il s'agit de tenter de maquiller l'angoisse en peur et de la localiser, à l'extérieur, pour pouvoir l'éviter. Mais si c'est de penser ce qui fait peur, qui est alors en soi, on est alors, là, dans un mécanisme obsessionnel.

La différence entre névrose et psychose est, ici, fonction de la solidité de la chaîne signifiante, selon Lacan. Le névrosé sait que son angoisse n'est pas en rapport avec, par exemple, la dangerosité réelle d'une souris. Lacan avance l'idée que la phobie est une plaque tournante, pas une structure, une plaque tournante entre psychose et perversion, et entre hystérie et obsession. Il inscrit un point d'écart entre peur et angoisse: la peur pour juguler l'angoisse, pour créer un voile sur l'angoisse, l'angoisse en tant qu'elle est l'affect qui ne trompe pas, car il renvoie au désir.

S. Vallon parle de défaillance du fantasme quand le phobique est en crise, alors que nous avons besoin de fantasme pour nous subjectiver. Il s'agirait pour lui de défaillance ponctuelle du symbolique, d'un système signifiant ponctuellement défaillant; une éclipse du symbolique.

L. Israël décrit la phobie comme étant une angoisse, survenant en situation et qui implique des conduites d'évitement. Il y en a de nombreuses, certains ont même tenté d'en faire des listes (cf. la liste de noms grecs établie par Stanley Hall, psychologue américain). Il s'agit d'y mettre des contours, des bordures. L. Israël utilisera l'image du cercle magique qui se rompt «comme une digue, il se fait exposer à l'irruption des menaces extérieures, ou de mes désirs inconscients».

Pour clarifier la limite entre symptôme et structure, voire entre normal et pathologique, L. Israël

précise qu'il ne suffit pas d'un vertige, d'une appréhension pour parler de névrose phobique. Répétition, symptôme, conduites d'évitement avec mise en jeu de l'entourage amènent à parler de névrose phobique au-delà de la normalité. Une phobie n'est grave, précise-t-il, que si elle rencontre la complicité de l'entourage.

Si l'espace devient plus menaçant, cela ne renverrait-il pas à une proximité du réel, «qui angoisse comme seul le réel sait le faire», un réel qui aspire et fascine, si le voile du fantasme ne vient le recouvrir. C'est donc devant ce danger que de nouveaux fantasmes sont convoqués, fantasmes d'abandon, de rivalité, de séduction, qui tissent notre réalité psychique.

Émerge à partir de là, l'hypothèse que si ce n'est pas une situation c'est le rapport au monde, à l'espace, le fait de franchir une limite entre familial et non familial, qui devient menaçant, quand l'évitement n'est plus efficace. Cela signifierait-il un rapport au réel plus massif, plus abrupt, une fragilité de la fonction du fantasme comme couverture du réel?

Face à un espace sans limite, où le sujet se perd, la parole fait bordure. Il réclame cet espace Autre, où la parole se déploie, elle vient faire limite au discours de l'Autre.

Mais s'agit-il alors de faire sans cesse appel à cette parole? Supporter un peu sa peur n'est-ce pas le seul chemin pour permettre l'éclosion d'un espace de créativité, de sensibilité? La phobie comme structure serait le fait qu'il n'y a pas une seule modalité identificatrice en jeu mais que cela concernerait l'ensemble de l'appareil psychique. Le sujet phobique resterait «bloqué» dans ce passage. Les moments de «panique» seraient des moments de «crise de la subjectivation».

La phobie pose des questions fondamentales, inhérentes à la constitution du sujet: la peur de l'animal renvoie à la métamorphose, au rapport animal/humain; elle amène la question, qu'est-ce qu'être humain?

## **Bibliographie**

- Patrick Chamoiseau, *Le papillon et la lumière*, Paris, Ed. Philippe Rey, 2011.
- Paul Denis, *Les phobies*, coll. Que sais-je?, PUF, 2006.
- Sigmund Freud (1916), *Introduction à la psychanalyse*, PUF.
- J.-R. Freymann, M. Patris, *Du délire au désir*, Arcanes, Apertura, 2001.
- Gérard Pommier, *Que veut dire «faire» l'amour?*, coll. Bibliothèque des savoirs, Paris, Flammarion, 2010.
- Serge Vallon, *La peur de la peur*, tome I: *L'espace et la phobie*, tome II: *Le journal d'une analyse*, Toulouse, Erès, 1996.

## LE LECTEUR INTERPRETE

**Charlotte Herfray,  
*Penser vient de l'inconscient.  
Psychanalyse et « entraînement mental »***

Paris, Arcanes/ères, 2012

*Cet ouvrage a fait l'objet d'une double lecture dont nous présentons ici les deux volets.*

### I.

Le propre de l'humain est de penser.

Après bien des philosophes, Freud et Lacan ont mis en lumière que penser vient de l'inconscient. Mais, nous dit Charlotte Herfray au début de son livre, nous devons constater que les conclusions de tous les penseurs ne sont pas identiques, et que nous avons affaire à des différences. Ainsi, ces différences de pensées exigent de nous de mettre nos esprits au travail et de respecter les opinions des autres. Dès lors, l'auteur met l'accent sur la rigueur, l'exactitude des concepts que nous formulons et sur le discernement de la pluralité de nos pensées, et cela tout au long du livre. Descartes en effet, met précisément au centre de la pensée la nécessité de s'appuyer sur une méthode pour avancer dans nos réflexions car, comme l'a découvert Lacan, le sujet humain est divisé et il peut à la fois désirer une chose et son contraire. C'est là l'opération de l'inconscient où tout désir prend sa source.

L'énergie pulsionnelle de ce que l'on appelle en psychanalyse le désir de savoir est à l'origine le désir de savoir quelque chose sur le sexe, la vie et la mort. Les méthodes pour répondre aux questions que nous nous posons sont plurielles, ce qui permet à la pensée de se soutenir du désir qui fait l'objet de la théorie de Freud sur l'inconscient.

L'initiation et la transmission des méthodes et les façons de s'en sortir passent toujours par quelqu'un que le sujet met à la place de l'Autre, du maître, la place de quelqu'un dont la parole compte et qui, de ce fait, fera autorité parce que l'auditeur va aimer ce que dit le locuteur. En effet, l'intérêt et le goût pour l'étude reposent sur des phénomènes d'identifications très complexes qui nous lient à certains maîtres. Ce phénomène est celui que Freud a nommé le transfert.

La méthode de l'« entraînement mental » est transmise par nos maîtres et nous invite à analy-

ser avec le plus d'exactitude possible les situations de la vie réelle. Elle s'appuie sur l'approche d'une réflexion éthique. Elle nous oblige à être rigoureux au niveau du vocabulaire que nous utilisons, à définir les termes auxquels nous avons recours et à utiliser avec exactitude les signifiants, les catégories, les notions et les concepts qui aident à formuler opportunément nos idées, sinon nous aurons bien du mal à nous faire entendre et à échanger des idéaux avec les autres. La méthode de l'entraînement mental porteuse de rigueur épistémologique et éthique véhicule une exigence politique, une certaine conception du monde et de la vie.

La méthode nous met en garde contre les confusions des signifiants et des discours, des idéologies et des théories. L'entraînement mental se pratique en groupe dont l'exigence commune est de dépasser l'erreur et de sortir de l'ignorance.

Cette méthode, souligne Charlotte Herfray, « invite à considérer la pluralité des discours et nous semble tracer un chemin qui mène vers une éthique de la reconnaissance des différences et des pluralismes. Plus que jamais, cette éthique nous paraît nécessaire pour perpétuer la force des valeurs humanistes [...] chez nous, humains, peut naître l'amour du savoir, l'amour du symbolique et nous permet de supporter le malaise de la culture ».

C'est à Uriage que la méthode de l'entraînement mental est née, constituée par l'équipe de l'Ecole des cadres choquée par la débâcle de 1940. Il y avait là des hommes et des femmes de tous bords, des journalistes, des universitaires, des ouvriers, des artistes, des officiers de l'armée dissoute etc. La méthode de l'entraînement mental fut ainsi nommée en hommage à Paul Valéry qui faisait l'hypothèse que l'entraînement de l'intelligence pouvait se faire sur le même mode que l'entraînement sportif.

La vigilance des initiateurs à la méthode appelle toujours à définir la manière dont ils parlent de leur statut, car l'entraînement mental est un excellent moyen d'accéder à la conquête des richesses symboliques qui ont permis aux humains de créer de la connaissance en toute rigueur. La méthode née pendant la seconde guerre mondiale milite pour la renaissance sans

cesse renouvelée de la pensée qui éclaire l'esprit du parlêtre.

Finalement, nous dit Charlotte Herfray, «notre désir est de croître en humanité et de transmettre l'amour du symbolique à ceux qui l'investissent» amour du symbolique qui permet de faire de nous des êtres humains et de le rester.

Marie-Noëlle Wucher

## II.

Je trouve que ce livre de Ch. Herfray est, avant tout, un témoignage profond, à travers un parcours d'expérience et d'élaboration, de ce qu'il en est du lien, fondement de toute humanité, et de la transmission. «Nous devenons humains grâce à d'autres humains» (p. 26). Elle y rassemble aussi les témoignages singuliers de quelques-uns sur leur rencontre avec l'«entraînement mental» et présente dans la postface un texte de P. Davreux qui ouvre la question de «quel entraînement mental après Auschwitz?»

«Entraînement mental», c'est le nom d'une méthode de formation élaborée dans le contexte de la Résistance, dans le massif du Vercors, par ceux qui «n'avaient renoncé ni à penser ni à se battre». Une pensée libre était le socle et la visée de cette méthode; penser par soi-même et résister à un discours de soumission. Après la guerre, J. Dumazedier, «le père spirituel» de la méthode, et quelques autres se sont appuyés sur celle-ci avec l'espoir de contribuer à «réduire les inégalités sociales devant l'accession au savoir» (p. 17), en faveur de l'avènement d'un nouvel humanisme.

Ch. Herfray, si elle se situe comme héritière des principes et des finalités de la méthode à ses origines, renonce cependant à la définition de l'être humain comme être de raison, qui faisait référence chez les fondateurs de l'entraînement mental. Elle s'appuie sur la théorie de Freud, la psychanalyse, qui reconnaît l'inconscient; le sujet est divisé, conflictuel, structuré, en devenir.

«Le sujet freudien n'investit pas le savoir par la vertu de la raison mais du fait d'un désir résultant des mouvements de son inconscient qui lui permettent de substituer des objets symboliques à ceux de la pulsion et du plaisir d'organes, afin qu'advienne en lui l'amour du symbolique et l'amour tout court» (p. 37). L'auteur situe l'initiation et la transmission dans une relation transférentielle; «le transfert peut être négatif, sur le plan de la haine, premier affect dont le sujet humain ressent les effets; il peut aussi être positif, sur le plan de l'amour, dialectiquement lié à la haine» (p. 14).

Ch. Herfray parle de la méthode de l'entraînement mental comme d'une «carte du Tendre» qui donne des repères afin de se dégager des préju-

gés et lieux communs par un cheminement toujours singulier, alliant rigueur et errance. Le pivot étant le travail de définition (définir ce dont on parle), la «carte du Tendre» est structurée en quatre sites qui permettent de «dialectiser les rapports entre la pensée et l'action, le désir et la réalité, afin de repérer les allers-retours qui s'imposent entre les différents niveaux de réflexion». Le site des faits concerne la différenciation des faits et des opinions. Le site des problèmes amène à repérer les contradictions et nommer les problèmes. Le site des discours pose la question des causes mais aussi du sens, les hypothèses devant être référées aux théories disponibles. Le site de l'action nécessite de différencier objectifs et finalités. Les principes et valeurs qui orientent les finalités exigent une cohérence dans le choix des moyens, méthodes et techniques. Quant à l'acte, l'essentiel se situe au niveau de celui qui pose l'acte: à savoir le sujet et son désir. La théorie de l'acte est développée dans *Psychanalyse hors les murs*, autre ouvrage de l'auteur.

La «carte du Tendre» invite au travail, en relation avec d'autres, dans le respect et le plaisir; le «gai savoir», selon l'expression de Nietzsche. La méthode ne s'enseigne pas mais se pratique. Elle met le sujet et sa parole au centre, et considère l'investissement du sujet désirant dans le savoir.

Pour Ch. Herfray, la méthode n'est pas un instrument didactique, il s'agit d'ailleurs de lutter contre toute tentative d'instrumentalisation et de la considérer au regard de ses origines. Avec la «carte du Tendre», la méthode devient «le moyen d'une institution culturelle pour tout être désirant et d'une révision du procès dans son aventure avec le symbolique» (p. 94) et s'inscrit, en tant que telle, dans un processus de transmission pour «croître en humanité».

En référence à la psychanalyse, l'auteur rappelle que l'être humain n'est pas réduit aux seuls besoins et fonctions, qu'il est un être de parole et de lien. C'est la parole («la parole de l'Autre qui nous habite», p. 142) qui permet au sujet d'investir le symbolique. «L'exigence éthique fait partie de l'héritage symbolique du parlêtre: il est le fruit de notre héritage œdipien et de l'interdit qui le structure et l'organise» (p. 103). Tout n'est pas possible.

L'entrée dans la vie symbolique se fait au prix d'une perte irrémédiable, de l'abandon de la toute-puissance, et la conquête des richesses symboliques exige le renoncement aux certitudes et aux illusions. La vie symbolique se construit autour de paroles. Elle rappelle aussi que haine et ignorance se situent sur le versant de la pulsion de mort et de la destruction et relève que dans notre monde où les valeurs marchandes, le fonctionnalisme et le pragmatisme s'imposent cruellement, et où la disqualification de l'activité de

penser va de pair avec la confusion ambiante et l'endormissement des vigilances, l'expansion de la haine du savoir et de l'indigence symbolique, «une pandémie» dit-elle, constitue une réelle menace pour l'humanité.

La méthode représente un allié «pour résister à la mort de l'esprit et promouvoir le goût du savoir» (p. 112), mais, précise l'auteur, il faut des initiateurs, des «éducateurs d'hommes», sachant que l'essentiel de la transmission réside dans le sujet et son désir.

J'ai tenté de tracer une trajectoire quant à l'«entraînement mental». Mais cet ouvrage est très dense et Charlotte Herfray y convoque l'histoire, les mythes, la philosophie, l'anthropologie, la linguistique et la psychanalyse pour rendre compte des tensions inhérentes à la condition humaine et du malaise dans la culture.

Dominique Bolitt

### **Jean-Michel Vives, *La Voix sur le divan : Musique sacrée, opéra, techno***

Paris, Editions Aubier, coll. «Psychanalyse», 2012

Jean-Michel Vives est professeur de psychopathologie clinique à l'Université de Nice. Il est aussi psychanalyste, musicien et dramaturge. C'est au croisement de ces trois domaines : université, clinique analytique et arts du spectacle que le thème de la voix est abordé dans ce livre et en particulier le thème du conflit entre la voix et la parole. L'objet de sa réflexion est de savoir comment l'individu et la société dans son évolution historique ont pu gérer la jouissance provoquée par la voix, «cet obscur objet du désir». La voix peut être pacifiante mais elle peut déchaîner des passions. Elle a une place au sein de la dynamique psychique d'une personne, d'un groupe, d'une société.

Dans le livre, une «ouverture» met en valeur la particularité de la voix parlée puis de la voix chantée portée par la musique par rapport au langage articulé.

Ce sont les effets de la voix chez celui qui la reçoit, qui sont au centre de l'intérêt. «La voix est à l'origine du sujet. Elle est à la fois ce qui appelle le sujet à advenir, ce qui est perdu dès que celui-ci accepte d'entrer dans le langage et l'objet que le sujet tentera d'approcher, sinon de retrouver, par l'intermédiaire des dispositifs qui la convoquent».

La pulsion invocante qui a pour objet la voix, fait intervenir la bouche et l'oreille. Il est impossible de fermer les oreilles à la voix de l'autre, il n'y a pas d'échappée possible. L'enfant qui vient au monde commence par crier.

Jean-Michel Vives parle des castrats : cette pratique ancienne qui nous semble barbare actuelle-

ment. Il nous aide à comprendre le sens de ce phénomène. La voix du castrat permettait un timbre qui agissait directement sur le corps de celui qui l'entendait, donc une jouissance sans limite. Certaines divas qui ont remplacé les castrats auront, elles aussi, un destin tragique.

L'évolution de l'opéra va solliciter beaucoup moins les enjeux de la jouissance et beaucoup plus les enjeux du sens. Salomé qui est soumise à la voix maternelle archaïque et à ses terribles injonctions tentera d'obtenir le regard et la parole d'un autre masculin. Elle n'obtiendra pas ce qu'elle revendique et sa demande d'accès à la jouissance lui sera fatale.

*Les contes d'Hoffmann* de Jacques Offenbach est le premier opéra qui contienne un cri féminin non musicalisé et un rire qui s'opposent à la parole articulée.

Le rapport de la voix avec la loi est abordé par le séminaire de Lacan et la référence à la Bible. Il y a «nécessité pour la loi d'être portée par une voix, d'être vocalisée». Le mythe freudien dans *Totem et tabou* identifie la voix comme trace d'une jouissance première. Le meurtre du père de la horde primitive rend possible l'instauration d'un ordre social réglé par la loi du symbolique, la loi du langage. La voix étant le support de cette loi.

Le chant est la voix soumise à la loi du signifiant, le mélange de voix et de paroles. Il permet de déposer la voix, de la pacifier. L'homme qui ne peut que difficilement renoncer à la voix de la jouissance cherche à la retrouver dans la voix des sirènes. Dans le mythe homérique, Ulysse se laisse attacher au mat de son bateau pour jouir pleinement de la voix des sirènes.

Dans la dernière partie du livre, Vives pose la question de la fascination des adolescents pour la musique techno. Cette musique privilégie la dimension du timbre. Elle fonctionne chez les adolescents comme une voix qui les appelle. Elle convoque le réel, elle représente un objet comblant la demande et comme dans la toxicomanie, elle évite le désir. Cette musique «timbrée» est «la négativation du symbolique par le réel». Le timbre ne peut pas être mesuré, il est en prise directe avec le corps. C'est ce que l'auditeur perçoit quand la voix de la diva s'élève dans l'aigu. Les nourrissons de quelques heures reconnaissent le timbre de la voix de leur mère.

Cette musique est écoutée en un rituel en groupe : la rave. Elle provoque des transes : les sujets ne sont pas protégés contre les enjeux mortifères de la voix. On assiste à de véritables ravages. La jouissance est hors lieu, hors temps. Le dispositif techno convoque l'espace de «la Chose». C'est le DJ qui pose la limite.

Le livre se termine sur le thème de la voix de la mère qui introduit la loi et conduit ainsi le sujet à

la parole. Il est nécessaire que la mère affronte sa propre castration, refuse la toute puissance et intègre la différence entre elle et son enfant pour pouvoir répondre au cri du nourrisson. Elle doit être capable d'improviser. Elle entend le cri du nourrisson et s'autorise à l'interpréter comme une demande. Elle introduit la loi qui initie le futur sujet à la parole.

Le psychanalyste tente, dans la relation transférentielle, de permettre qu'une parole puisse naître derrière la voix. Il appelle le sujet, il improvise. Le patient peut enfin donner de la voix au moyen d'une parole articulée plutôt que d'être envahi de voix.

Marie-France Schäfer

### **Michel Constantopoulos, Qu'est-ce qu'être un père ?**

Paris, L'Harmattan, 2012

*Cet ouvrage est présenté par l'auteur lui-même.*

Au départ de ce livre, il y a à la fois l'évolution de la notion de «père» dans la théorie analytique, et le pas subjectif que comporte cette évolution, un pas qui semble coïncider avec celui effectué lors d'une cure. Le «déclin du père» et de son autorité est aujourd'hui sur toutes les lèvres. Ceci donne lieu soit à des jérémiades soit à des réjouissances, selon l'opinion de chacun. Il est amusant, par exemple, que lors d'une mise en scène de *L'illusion comique* de Corneille (une pièce qui illustre justement le conflit classique qui oppose un fils à son père autoritaire), on n'a pas trouvé mieux que de remplacer ce dernier par «une mère étouffante». Pour expliquer ce choix, le metteur en scène s'est contenté de déclarer le plus naturellement du monde qu'il n'y a plus de nos jours assez de pères autoritaires, de sorte que la présence sur scène d'un personnage aussi désuet semblerait incongrue au spectateur contemporain...

Quel contraste avec la place accordée au père par la psychanalyse ! Pour Lacan, « toute l'interrogation freudienne — non seulement dans la doctrine, mais dans l'expérience du sujet Freud lui-même, que nous trouvons retracée à travers les confidences qu'il nous fait, ses rêves, le progrès de sa pensée, tout ce que nous savons maintenant de sa vie, de ses habitudes, et même de ses attitudes à l'intérieur de sa famille [...], se résume à ceci: Qu'est-ce que c'est qu'être un père ? »

Paradoxalement, au moment même où Freud formulait le complexe d'Œdipe, l'autorité paternelle se voyait supplantée par un nouveau système d'organisation sociale, centrée autour de la science, la technologie et la bureaucratie. Du

point de vue des historiens de la psychanalyse, comme Eli Zaretsky, «l'Homme aux rats» et le «Président Schreber» étaient aux prises avec des organisations de masse (l'armée, l'asile psychiatrique), plutôt qu'avec l'autorité paternelle. Si celle-ci continuait bien à hanter les esprits, elle n'était déjà plus que le «vestige d'une époque historique antérieure»

La seconde révolution industrielle à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la production et la consommation de masse, et ses retentissements au niveau de la culture, a bouleversé les rôles des hommes et des femmes au sein de la famille et troublé les représentations distinctes du masculin et du féminin. Un des premiers pas théoriques de Freud fut de remplacer, dans les *Trois essais* (1905), l'idée reçue d'un instinct hétérosexuel par la notion nouvelle de «choix d'objet». Du coup, la dichotomie traditionnelle hommes/femmes cède sa place au conflit intrapsychique et à l'ambivalence: l'homme, jusque-là élément actif et sexe fort, se découvre le désir de souffrir et d'être humilié aussi bien que de dominer. Les quatre grandes psychanalyses publiées par Freud après «Le cas Dora», concernent en effet des hommes: «l'Homme aux rats», «l'Homme aux loups», «le président Schreber», et même «le petit Hans».

Les temps avaient changé: ce qui, jusque-là, était l'apanage des êtres qu'on considérait non sans mépris comme inférieurs (les femmes, les homosexuels, les enfants), devenait à présent un trait universel: la dépendance, la peur, la vulnérabilité sortaient du placard où les avait enfermés la morale victorienne. Il est significatif que «l'inconscient freudien est apparu en même temps que des inventions comme la machine à écrire, la photo, la caméra et les premiers quotidiens de masse lus par des hommes et des femmes». Une vie personnelle voyait le jour, qui ne s'inscrivait plus, comme à l'époque victorienne, au sein de la famille et ne reconnaissait plus les mêmes prérogatives à l'autorité paternelle.

Depuis, cette évolution n'a cessé de s'affirmer, et des notions qui ont fait partie de l'ossature de départ de la psychanalyse risquent de finir à leur tour au magasin d'antiquités des notions. Ainsi, quelle place peut encore avoir au sein d'une société comme la nôtre, qui table sur l'égalitarisme, un héros aux pouvoirs supérieurs comme *Œdipe Roi* de Sophocle ? Le texte grec le désigne du terme de «*tyrannos*», indiquant par là que son accession au pouvoir royal ne doit rien à la succession: il est plutôt un usurpateur, un être de transgression. N'est-il pas vrai qu'aux yeux de Freud, un père de cette trempe, transgressif et tyrannique, occupa une place de choix dans l'étiologie des névroses ? Sa première théorie, la «*neurotica*», évoquait clairement une «étiologie paternelle»: la névrose était vue comme la consé-

quence d'une séduction sexuelle perpétrée par un père de cet acabit durant l'enfance du sujet.

Le discours des patients rejoignait ici l'intime conviction de Freud, selon laquelle le complexe paternel (*Vaterkomplex*) est «au cœur de tout homme et se trouve donc à l'origine de toute société humaine». Dans *Totem et tabou* (1913), il forgea la thèse du père originaire, dont le meurtre aurait initié le processus de la civilisation et que chaque enfant est censé revivre à travers le complexe d'Œdipe. Or ce mythe rend en réalité impossible de se passer du père: car le meurtre réveille l'amour, fait naître la nostalgie du père (*Vatersehnsucht*) et suscite la culpabilité qui contraint à l'obéissance. Son meurtre ne fait donc que renforcer sa tyrannie par incorporation de la fonction d'interdiction qu'il incarne, et qui est à la racine du surmoi. Du coup, le mythe d'Œdipe, avec son extension préhistorique, tient lieu de définition de la fonction paternelle selon Freud, en tant que notion formelle, équivalent de la Loi.

La Loi dont il s'agit n'est pas à entendre dans un sens sociologique, et n'a pas à se confondre avec la loi et l'ordre social et juridique. Sinon, la psychanalyse se voit attribuer une vision du père qui n'est pas la sienne: la mission traditionnelle de faire régner l'ordre en sa demeure, au prix d'être taxé d'insuffisant, carent. Cette version simplifiée domine aujourd'hui dans les médias comme dans le domaine des expertises psychiatriques, témoin toujours sensible des évolutions idéologiques. Les «carences paternelles» deviennent une clef universelle pour rendre compte des instabilités des uns, des transgressions des autres, des difficultés de chacun face à la loi de la cité. Mais quelle autre issue pour le père que l'insuffisance, quelle autre voie que la carence, s'il veut éviter d'être obscène, de s'immiscer dans l'intimité, et d'exiger tout savoir sur la jouissance d'autrui? Le fait est que le sujet, à un moment de l'analyse, se tourne vers le père pour l'impliquer dans sa souffrance, et interroger à travers lui son propre rapport au désir. Freud en a pris acte d'abord sur le mode littéral, avant que d'y reconnaître une dimension fantasmatique, que Lacan nommera «père-version»: version du père propre au sujet.

Parcourant les différentes figures de père, telles qu'elles s'animent au fil des cas analysés par Freud, ce livre tente d'esquisser les différentes manières dont le sujet soutient le père et son désir. De l'impuissance à la complicité, et du symptôme à la fiction, se profilent les diverses tentatives pour suppléer à la fameuse «carence» du père. Il s'agit de suivre l'évolution de cette vision névrotique pour s'apercevoir que le recul de l'autorité paternelle ouvre une perspective nouvelle où le père prend la figure d'une création à venir, d'une fiction propre à chaque sujet par-

lant. Nous en trouvons les prémisses chez James Joyce, issu d'un père «carent» (alcoolique, violent, inconstant, fantasque, dispendieux) et d'une mère «martyre» (battue, spoliée, bafouée). Il fait dire à Stephen, son double littéraire dans *Ulysse*, que: «*L'amor matris*, génitif subjectif et objectif, est peut être la seule chose réelle dans la vie», alors qu'il assimile la paternité au «vide, l'incertain, l'improbable, [...] peut-être une fiction légale». Ajoutant: «le père est un mal nécessaire».

La nouveauté, c'est que Joyce en appelle au père à l'endroit même de sa carence. Il n'a que faire de l'autorité; le père ne l'intéresse que pour autant qu'il est incertain, carrent, fragile, insuffisant, en un mot: humain. «Mon père avait une extraordinaire affection pour moi», écrivait-il en 1932: «Je l'ai toujours bien aimé, étant moi-même un pécheur, et j'ai même aimé ses fautes. Des centaines de pages et plusieurs personnages dans mes livres en sont issus». Son œuvre inaugure une nouvelle relation au père, basée sur un artifice d'écriture: l'«épiphanie» où la liberté d'expression résiste à la lisibilité immédiate, l'évidence laissant sa place à la création. Cet exercice d'écriture nous entraîne loin de la ritournelle répétitive de la plainte, aux antipodes du joug symptomatique de la «*neurotica*».

En la personne de Bloom, vendeur de publicités juif, Joyce porte la figure du père à l'«épiphanie»: le lien naturel devenant contingent, l'accent se porte ailleurs. Cet Ulysse des temps modernes entretien avec son «fils» Stephen—Télémaque, une relation qui ne repose sur aucun lien de parenté autre que spirituel. Mais ce qui compte c'est que ce lien spirituel est aussi charnel qu'un lien naturel, le jeune poète Stephen ayant pu trouver en ce père de fiction: «une oreille pour ses mots, un œil pour ses écrits, la chair de sa chair». Des rencontres fortuites, un regard, une impression, un soutien au moment difficile; ce lien vit d'interrogation plutôt que de certitude. Une perte de sens a eu lieu, creusant l'espace nécessaire à la création. Quelque chose chez Stephen réveille le père en Bloom, mais ce quelque chose le laisse pantois: «Pourquoi suis-je en train de le suivre?» s'interroge-t-il.

Nous quittons ici les rives de l'évidence pour s'aventurer en un lieu qui se dérobe dès qu'on veut s'y installer. Le père devient un révélateur de carence inévitable, une fonction qui ne s'exerce qu'à son insu, comme par devers soi, une figure qui se retire dans l'inconscient. A travers cette transformation du lien, une voie s'ouvre pour aller au-delà de la dimension symptomatique du rapport au père, vers une création propre au sujet, œuvre poétique. C'est ce que Lacan va appeler le sinthome: «le père est un symptôme ou un sinthome, comme vous voudrez» (cette dernière incise montrant bien que l'essentiel gît

dans l'attitude du sujet face à son symptôme). Ce parcours, qui donne son fil à ce livre, et qui va du père de la «*neurotica*» (symptôme) au père comme création (sinthome), correspond au cheminement même d'une analyse. Il consiste en un changement de ton, une variation d'attitude face au symptôme, qui laisse au sujet la possibilité de se réappropriier le potentiel créatif qui s'y trouvait emprisonné.

Ce cheminement effectuée sur la figure du père une forme de mue. Il dote notre époque éperdument orpheline de nouvelles possibilités pour la

paternité. Ce qu'on nomme son déclin, devient ici une invitation à quitter la place traditionnelle du tyran domestique, se départir du rôle ingrat du garant de l'autorité au sein de la famille, où il s'était vu confiné depuis les origines de la civilisation. La figure paternelle ne nous a pas habitués à y reconnaître les traits de l'ouverture vers un terrain non balisé. Il a toujours dû être un repère et l'aventure n'était pas son pays. Il nous appartient de deviner enfin, sous son visage austère, son être de fiction, dont l'unique enseignement serait : le refus de subir.

*Michel Constantopoulos*

# NOUVELLES ASSOCIATIVES

## FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE et ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG

### PROCES VERBAL ASSEMBLEE GENERALE de la F.E.D.E.P.S.Y. 9 octobre 2012 *Exercice 2011*

Le 9 octobre 2012 à 20h les membres de la *Fédération Européenne de psychanalyse et de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg* (F.E.D.E.P.S.Y.) se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

#### **I. ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

##### **1. Approbation du PV de l'assemblée générale 2010**

##### **2. Rapport moral du président, Jean-Richard Freymann**

La F.E.D.E.P.S.Y. constitue un ensemble d'associations. Sur le plan financier, elle regroupe le G.E.P. qui représente l'ensemble des activités proposées et l'E.P.S. qui est la spécificité de notre association, système référentiel où se pose la question de la formation de l'analyste.

Nous sommes rentrés dans une nouvelle aire puisque nous avons pris la décision de «compagnonner» à l'intérieur même du fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y. en donnant la possibilité aux plus jeunes d'intégrer notre système afin de prendre le relais par la suite. Ce qui est intéressant dans cette idée, ce sont ces accompagnements de parrainage au sein des responsabilités.

Le champ analytique est à la fois rejeté par un certain nombre d'associations et d'institutions et en même temps on se rend compte, au niveau de la pratique, qu'il est de plus en plus nécessaire. C'est le champ analytique dans

l'ensemble qui permet un pas de côté dans le fonctionnement.

Le second point, en faisant le décompte des personnes affiliées et des associations membres, il y a environ 1000 membres. L'école, quant à elle, représente une centaine de personnes. Sur le plan référentiel, le travail de l'analyse elle-même par rapport à l'ensemble de l'association représente environ 10 %. Sur le plan éthique, il convient d'être extrêmement rigoureux, il y a peu de membres correspondants, les membres actifs du G.E.P. sont environ 230. En parallèle les analystes compagnons mettent en place le compagnonnage. Parlons aussi des F.E.D.E.P.S.Y régionales, nous confions la responsabilité des groupes régionaux à des personnes qui souhaitent en prendre l'initiative, en fonctionnant sur le un à un et sur l'initiative individuelle. Ces groupes posent des questions importantes, ils sont la suite de la F.E.D.E.P.S.Y et devraient permettre l'entrée individuelle de certaines personnes.

Les projets se poursuivent en reposant sur très peu de gens; environ une vingtaine de personnes soutiennent les activités, l'école, la question du rapport au Conseil de l'Europe, le rapport aux universités (fondamental pour le renouvellement). Nous avons donc nombre d'éléments sur le feu en plus d'un grand projet en cours qui est celui de la Maison de la Psychanalyse de la F.E.D.E.P.S.Y et un congrès qui se prépare et qui est prévu en automne 2014.

M. Jansen va nous faire part du bilan de la F.E.D.E.P.S.Y.

M. Weyl présente le nouveau cabinet comptable, FIGELOR; M. Jean-Claude Jansen, le directeur assisté par M. Jean-Baptiste Servia.

### **3. Rapport financier de la F.E.D.E.P.S.Y. par M. Jansen (Cabinet Figelor)**

#### **a. Activité de la société**

- *Situation et évolution de l'activité de l'Association au cours de l'exercice*

Durant l'exercice clos le 31 décembre 2011, l'activité de l'association a diminué avec des recettes en baisse de 13 985€. Les produits liés aux séminaires ont ainsi baissé de 5 649€, et ceux liés à la refacturation du secrétariat à la SARL APERTURA ont diminué de 8 523€.

- *Evolution prévisible et perspectives d'avenir*

L'objectif pour l'exercice ouvert le 1<sup>er</sup> janvier 2012 est de maintenir l'activité de l'Association à son niveau actuel.

- *Evénements importants survenus depuis la clôture de l'exercice*

Depuis le 31 décembre 2011, date de la clôture de l'exercice, la survenance d'aucun événement important n'est à signaler.

#### **b. Bilan financier**

- *Examen des comptes et résultats*

Le montant des produits d'exploitation de l'exercice 2011 (clos le 31 décembre 2011) s'élève à 43 707€ et l'ensemble des charges d'exploitation à 41 933€ ce qui fait apparaître un résultat d'exploitation de 1 774€ auquel s'ajoute 224€ de produits financiers.

En conséquence, le résultat bénéficiaire de l'exercice s'élève à 1 998€.

- *Proposition d'affectation du résultat*

Nous vous proposons de bien vouloir approuver les comptes annuels (bilan, compte de résultat et annexe) tels qu'ils vous sont présentés et qui font apparaître un bénéfice de 1 998€.

Nous vous proposons également de bien vouloir approuver les affectations suivantes :

- au compte « Report à nouveau » la somme de 1 998€, lequel compte passe ainsi de 37 813€ à 39 811€.

Compte tenu de cette affectation, les capitaux propres de l'association seront de 39 811€.

Nous vous invitons à adopter le texte des résolutions qui sont soumises à votre vote.

Les comptes ont été révisés par MM. Philippe Lutun et Paul Risser qui ont pu constater la bonne tenue des comptes.

**Approbation du bilan financier de l'ensemble des membres présents, moins une abstention.**

### **4. Inscriptions des nouveaux membres 2011-2012**

#### **GROUPEMENT DES ETUDES PSYCHANALYTIQUES**

##### **Correspondants : 6**

BIRINGER François  
FILIPPI Marie-Madeleine  
GERUM Mélanie  
NAEGELI Viviane  
SCHIKEROVA Ekaterina  
STEINER Caroline

##### **Membres actifs : 20**

BACHETTI Christine  
BOLLOT Françoise  
BOUGHANMI Lofi  
CALLEJA Cécile  
CASSE Alain  
DESAULLES Caroline  
HAGER Karray  
KAUFFMANN Elisabeth  
KESSLER Barbara  
LEROY Damien  
MARIANNE Christophe  
MUTH Stéphane  
PICOURET Christophe  
POPESCU Ramona  
RIEGERT Myriam  
SARROUGE BITAR Fida Marie  
SEDAT Jacques  
SUCH Gaëtan  
WALLERAND Xavier  
WECKEL Michel

##### **Membres actifs étudiants :**

HUMANN Daniel

#### **ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG (postulants : 7)**

GILLET Alexandra  
KARRAY Hager  
LEROY Damien  
RIEDLIN Frédérique  
SEDAT Jacques  
WECKEL Michel  
WEISGERBER Cyrielle

#### **Dossiers en attente d'un accord du cartel de l'E.P.S. :**

BOUGHAMNI Lofti  
CALLEJA Cécile  
KAUFFMANN-GLATTFELDER Elisabeth  
WALLERAND Xavier

#### **E.P.S. vers le G.E.P. (modification de statut à la demande des intéressés)**

JEHIN-RINALDI Véronique  
STUTZMANN Laurence  
TRICHET Geneviève

### **Affiliation d'une nouvelle association membre de la F.E.D.E.P.S.Y**

Il s'agit de l'*Ecole franco-tunisienne de psychanalyse*

Siège: Tanit Médical 2<sup>e</sup> étage, avenue du Japon — Montplaisir 1073 Tunis

Selon les textes, trois membres actifs: KARRAY Hager, BOUGHANMI Lofti, DELAROCHE Patrick.

***L'inscription des nouveaux membres et de la nouvelle association membre sont admis par l'ensemble des membres présents moins une abstention.***

## **II. BILANS ET PROJETS**

### **1. Statut d'utilité publique pour la F.E.D.E.P.S.Y.**

Jean-Richard Freymann pose la question si le fait de demander le statut d'utilité publique pour notre association apporterait des avantages. S'en suivent les avis des uns et des autres, et une personne membre présente propose de se renseigner à ce propos.

### **2. Le projet de la Maison de la psychanalyse de la F.E.D.E.P.S.Y.**

François Biringier propose d'organiser une réunion (celle-ci est programmée le 29 octobre 2012). Un petit comité, par plusieurs réunions, a déjà amorcé le travail. D'autres personnes peuvent se joindre à ce projet.

### **3. Les 5<sup>es</sup> journées de la F.E.D.E.P.S.Y.**

Jean-Raymond Milley nous rappelle que le congrès aura lieu en novembre 2014 (dates retenues: 14 et 15 novembre 2014). Le titre est le suivant: *Clinique de la déshumanisation — pulsions, jouissance et collectif.*

L'organisation se fait pour le moment autour d'un temps de travail, ayant pour thématique la dés-humanisation, par des séminaires avec exposés, intervenants et débats. Ces séminaires ont habituellement lieu les samedis matin à la clinique psychiatrique.

Le programme de cette année commence le 13 octobre 2012 avec Didier Francfort autour de «Le dictateur et les couples maudits». En janvier nous aurons deux formations de *Parole sans frontière* autour de la torture et une formation sur la violence organisée par *Apertura*. Le 13 mars nous organiserons un débat à partir d'un film (à déterminer). Le 4 mai, nous travaillerons à partir de témoignages. Le 1<sup>er</sup> juin Bernard Baas et Ferdinand Scherrer seront nos invités.

### **4. Proposition de révision des cotisations pour 2012**

Il est décidé que les cotisations restent inchangées pour l'exercice suivant, ***approuvé à l'unanimité par l'assistance hormis une abstention.***

## **III. DIVERS**

### **1. Le statut de psychothérapeute**

Cf. compte rendu de la commission de validation du titre de psychothérapeute.

### **2. Le site [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)**

Toujours entretenu et actualisé par M. et Mme Biehler que nous remercions au passage.

Fait à Strasbourg, le 16 octobre 2012

Jean-Richard Freymann, Président de la F.E.D.E.P.S.Y  
Eveline Kieffer, Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

# GROUPEMENT DES ETUDES PSYCHANALYTIQUES F.E.D.E.P.S.Y.

## PROCES VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE du G.E.P. 9 octobre 2012 *Exercice 2011*

Le 9 octobre 2012, les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y. et par Daniel Lemler, président du G.E.P.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

### I. ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE DU G.E.P.

#### 1. Approbation du PV de l'assemblée générale de l'exercice 2010

#### 2. Rapport moral et rapport d'activité par Daniel Lemler

Comme chaque année je vais vous faire part de la réflexion du moment qui est en écho avec nombre de choses dites jusque là et aussi lors de notre récente réunion de présentation des activités, cela s'appelle: *une adresse contre la jargonophilie*.

«La décision concernant la psychanalyse sera tranchée par des personnes qui ne sont pas obligées de connaître les particularités d'une cure analytique. Il est donc de notre devoir d'instruire ces personnes impartiales supposées actuellement être encore dans l'ignorance. Nous regrettons de ne pouvoir les rendre témoins d'une cure analytique. La situation analytique n'admet pas de tiers. De plus les diverses séances sont de valeur très inégales et un tel auditeur forcément incompetent admis à l'une quelconque des séances ne recevrait le plus souvent aucune impression valable. Il risquerait de ne rien comprendre à ce qui se passe entre l'analyste et l'analysant ou bien il s'ennuierait. Il lui faut donc bon gré, mal gré se contenter de nos dires que nous rendrons le plus possible dignes de confiance.» Cette citation se trouve dans *Die Frage der Laienanalyse* de S. Freud.

Je pense souvent à ce texte car non seulement il a un contenu particulier mais aussi une forme très singulière. Freud a présenté un dialogue,

une adresse particulière qu'il appelle *unparteiisch* — l'auditeur impartial — auquel il s'efforce de faire entendre, dans une langue qui n'est pas vulgaire et qui est accessible, les fondamentaux de la psychanalyse.

Pourquoi je vous cite cela ce soir ? Parce qu'on n'arrête pas de se pencher sur notre place dans la cité, et pas plus tard qu'il y a quelques jours une personne me disait avoir assisté à l'hommage à Françoise Dolto durant les « Bibliothèques idéales » et qu'il n'avait rien compris. Je pense que cela pose la question de l'adresse.

Dans le texte que j'ai cité en exergue, Freud pré-sentifie une adresse spécifique. Je l'ai appelé, en référence à la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle: l'honnête homme, celui qui veut bien se donner la peine si on lui donne les outils d'essayer de comprendre. D'ailleurs, la plupart des textes de Freud s'adressent aux médecins et/ou au public des honnêtes gens et non à des analystes. Un de ses buts consiste à donner aux lecteurs les moyens de comprendre sa démarche et de pouvoir y adhérer, il fait un effort considérable à ce niveau-là.

Les choses se sont profondément modifiées avec Lacan, puisque Lacan a changé la position et l'adresse. Lacan le dit: il parle en position d'analysant et il s'adresse à des supposés psychanalystes, à l'au-moins-un qui peut l'entendre et on pourrait dire aussi au plus un. A contrario, ses élèves s'adressent à lui. Et quand Lacan est mort ils ont éprouvé un sentiment de culpabilité, car mort il devenait plus puissant que de son vivant. La loi du père mort leur est tombée dessus. On peut presque dire qu'il est devenu un *erhöhter Vater*, un père plus élevé. «*Der Gott, ein erhöhter Vater*», dit Freud dans *Totem et tabou* (1913, trad. française NRF Gallimard, p. 199). La question que je me pose: est-ce que l'adresse des psychanalystes ne reste pas, la plupart du temps, les psychanalystes, voire un psychanalyste idéalisé, voire Lacan lui-même, voire un *erhöhter Lacan* ?

Sur Google, le terme «jargon» est terrible, les analystes et l'analyse se font proprement injurier

et accuser, entre autres, d'être incompréhensibles, ce qui amène certains à en proposer une interprétation très péjorative: s'ils jargonent, c'est qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent et comme ils ne donnent pas les outils nécessaires pour être lisibles, les choses ne sont ni audibles, ni discutables.

J'ai fait une expérience à titre personnel d'avoir passé des articles dans le *Coq Héron*, revue psychanalytique à obédience plutôt ferenczienne dirigée par Judith Dupont, nièce de Balint. Le comité de rédaction a une surdité élective à tout concept lacanien. Cela a donné lieu, à de nombreuses reprises, à des réactions agressives contre la conceptualisation lacanienne, et à l'exigence d'une traduction dans une langue qui leur soit accessible. En fin de compte, je leur en suis très reconnaissant. L'exercice est souvent difficile mais il est important d'essayer, tout en maintenant le tranchant des concepts, de les expliciter pour que celui auquel on s'adresse puisse avoir les outils pour les appréhender. C'est une manière de développer aujourd'hui la psychanalyse en extension.

Si j'en parle aujourd'hui c'est que je suis convaincu que cela est nécessaire dans nos séminaires, qu'il est important de sortir des postures de complicité. La complicité étant à entendre ici dans la supposition que l'autre te comprend.

*Jean-Richard Freymann*: Cette question est importante mais je crois qu'on n'est plus dans cette question de jargonophilie, chacun étant confronté à la nécessité de faire part de sa propre parole par rapport à l'analyse. Car la complicité qui existait du temps de l'École Freudienne ne marche plus très bien. Je crois plutôt à une déjargonophilie, et je crois que cette idée du un à un qui fonctionne à la F.E.D.E.P.S.Y. c'est justement une manière de permettre une déjargonophilie des choses. Notre réputation extérieure est bien celle de s'occuper de la pratique et pas seulement de la théorie.

*Daniel Lemler*: Je me suis permis d'aborder cette question suite à des échos extérieurs et dans la mesure où on est de plus en plus amené à intervenir dans la cité.

*Nicolas Janel*: Je remercie les plus anciens de donner la parole aux plus jeunes, ce qui n'est pas sans effet. Je voulais dire deux choses concernant les plus jeunes dans l'institution; quand on se forme et qu'on découvre des concepts on a tendance à vouloir garder une forme de jargonophilie qu'on a eu du mal à maîtriser à un autre moment. Pour les plus jeunes qui se forment, il paraît presque nécessaire qu'il y ait des concepts où les autres ne comprennent pas trop ce qu'on dit, ce qui est bien sûr une erreur. A l'envers, dans d'autres milieux, à l'université par exemple où justement la psychanalyse est complètement

absente, là il n'est plus permis de parler incompréhensible si on veut maintenir le dialogue avec les collègues. C'est aussi là l'importance de l'institution de la F.E.D.E.P.S.Y. à des endroits où la psychanalyse n'a plus sa place. Cela nous appuie dans une certaine légitimité. Et je parle là d'un ressenti au quotidien. Si cette institution ne tient pas sa place notre discours risque de n'être pris que pour une folie personnelle. Car il y a des concepts psychanalytiques qu'on ne peut pas complètement oublier, ni rendre d'emblée accessibles pour tous... ni complètement maîtriser, ajoute Michel Lévy.

Au niveau de la recherche, je voudrais ajouter le fait qu'il y a des activités de recherche et ce qui manque sont des possibilités de publication et d'être soutenu dans un « rendu » qui s'intéresserait à ces recherches en psychanalyse, sinon on donne l'impression de ne rien faire puisqu'on ne produit rien.

*Pascale Gante*: Je prends la parole avec plaisir et je voulais proposer une approche très personnelle du G.E.P. J'ai travaillé les trois lettres G — E — P ... au pied de la lettre... et me sont venues cinq associations:

«Graines Encore à Planter», dans le sens où les activités de la F.E.D.E.P.S.Y. et du G.E.P. se multiplient et viennent fertiliser le terreau de notre pratique.

Une autre de mes associations: je la fais quand souvent je me retrouve ici le soir, pendant mes rêveries et surtout quand ça devient croustillant. J'imagine un visiteur du soir, invité chez des amis pour dîner et qui vient plutôt s'installer ici avec nous. Je me dis qu'il doit mieux rigoler avec nous qu'avec les voisins parce que G.E.P. c'est aussi «Généralité Eros Phallus».

Une troisième association, c'est «Guérison par l'Effet de la Parole» et c'est quelque chose que nous travaillons au sein du G.E.P.

Ma quatrième association, encore très personnelle: «Grotte Energie et Pluie». D'abord «Grotte» parce qu'ici c'est un peu comme une grotte pour moi, «Energie», c'est celle qu'il faut après une journée de travail et après avoir couché les enfants pour venir ici... surtout les jours de «Pluie».

Ma dernière association: «Générosité» pour toutes les personnes qui animent et participent à toutes ces activités, en E j'avais envie de placer «Ecoute», celle qu'on a les uns pour les autres et je termine par P, même double P, qui me fait penser à «Partage de la Pratique».

**Approbaton du rapport moral à l'unanimité moins une abstention.**

### **3. Rapport financier présenté par M. Jean-Claude Jansen**

#### **a. Activité de la société**

- *Situation et évolution de l'activité de l'Association au cours de l'exercice*

Durant l'exercice clos le 31 décembre 2011, les recettes de l'Association ont augmenté de 19%, s'élevant ainsi à 17 579€ contre 14 828€ l'exercice précédent.

- *Évolution prévisible et perspectives d'avenir*

L'objectif pour l'exercice ouvert le 1<sup>er</sup> janvier 2012 est de maintenir notre niveau d'activité.

- *Événements importants survenus depuis la clôture de l'exercice*

Depuis le 31 décembre 2011, date de la clôture de l'exercice, aucun événement important n'est à signaler.

#### **b. Bilan financier**

- *Examen des comptes et résultats*

Les cotisations encaissées dans le cadre du G.E.P. se montent à 17 579€, en augmentation de 19% et les dépenses réalisées sont de 15 934€. Elles représentent la participation contributive du G.E.P. aux charges de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y.

Le résultat est un excédent, bénéficiaire de 1 645€ soit une augmentation de 4,5% par rapport à l'année précédente.

- *Proposition d'affectation du résultat*

Nous vous proposons de bien vouloir approuver les comptes annuels (bilan, compte de résultat et annexe) tels qu'ils vous sont présentés et qui font apparaître un bénéfice de 1 645€.

Nous vous proposons également de bien vouloir approuver les affectations suivantes :

- au compte « Report à nouveau » la somme de 1 645€, lequel compte passe ainsi de 10 178€ à 11 822€.

Compte tenu de cette affectation, les capitaux propres de l'Association seront de 11 822€.

Nous vous invitons à adopter le texte des résolutions qui sont soumises à votre vote.

**Approbation du bilan financier par l'ensemble des présents moins une abstention.**

### **4. Bilan de la Commission Européenne**

*Bertrand Piret* : Pas de changements notables cette année par contre pour le moment fonctionne un petit groupe très assidu notamment avec Marie-Hélène Brun ici présente qui nous en parlera. Cela prend une autre tournure du fait d'un investissement dans tous les groupes de travail.

*Marie-Hélène Brun* : Des nouvelles de la Conférence des O.I.N.G.

L'an dernier les crédits accordés au Conseil de l'Europe ont été fortement diminués. Le Conseil ayant été contraint à faire des économies, la Conférence des O.I.N.G. a bien failli disparaître. Certains nous ont heureusement soutenus. Ils ont su montrer l'importance et l'utilité de la Conférence au Conseil de l'Europe, reflet de la société civile.

Notre Conférence a été sauvée, mais les budgets ayant été réduits, il a fallu tout réorganiser. Au lieu de quatre réunions par an, comme auparavant, la Conférence ne pourra se tenir que deux fois par an (elle peut cependant disposer de salles de réunion, durant les sessions, pour ses groupes de travail).

Les quatre commissions ont ainsi été réorganisées, en trois :

- Commission Démocratie, cohésion sociale et enjeux mondiaux ;
- Commission Droits de l'homme ;
- Commission Education et culture.

Chacune de ces commissions est divisée en groupe de travail, qui se réunissent au moins deux fois par ans au moment des sessions, pour présenter l'avancée de leurs travaux et pour les finaliser. Chaque groupe essaye de respecter les délais qu'il s'est fixé pour présenter un travail abouti. Les échanges se font grâce à internet. Ce qui permet la confrontation des avis sur les questions qui sont au travail et l'élaboration des recommandations qui seront présentées lors des sessions.

Lors de la dernière session, nous avons assisté à la présentation du rapport ACAT-France 2011 : « Un monde tortionnaire », par les représentants de la FIACAT (Fédération Internationale de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture). Au cours de cette réunion, le Dr Piret a pris la parole pour présenter l'association « Parole sans Frontière ».

Au sein de la Commission Démocratie, vient d'être présenté lors de la session d'été 2012, un Projet de Résolution : « Égalité de genre — Une condition du succès du printemps arabe ». Préoccupé par la régression des droits et des libertés des femmes dans les pays du Maghreb après les récentes révolutions et par la dégradation de leurs conditions de vie, un groupe s'est mis au travail, pour rédiger ce texte qui a été adopté lors de la réunion du 26 juin 2012.

Un groupe, dont je fais partie, s'est chargé d'élaborer une « Déclaration sur la démocratie véritable ». Ce projet a été initié par un des membres, dans l'idée de combler un vide. Alors qu'il existe

une « Déclaration universelle des droits de l'homme », il n'y a pas de texte énonçant les principes de la démocratie. La situation politique de certains pays, même en Europe, a fait ressortir la nécessité d'élaborer un tel texte. Ce texte est en voie d'achèvement. Nous pensons pouvoir le terminer en 2013, prochaine réunion de travail le 3 octobre.

Du 5 au 11 octobre prochain, sera organisé par la Conférence des O.I.N.G., un grand Forum international sur la démocratie. Les résultats de ce colloque permettront d'évaluer la pertinence d'une présentation de notre charte.

Nous avons des membres inscrits à la commission éducation. Je viens de recevoir un questionnaire de mon groupe de travail, lorsqu'il sera prêt, il sera donné à remplir à des enseignants. Nous avons récemment pris contact avec le groupe santé qui s'intéresse aux effets des antibiotiques chez l'homme et chez l'animal. Nous espérons pouvoir en dire davantage sur ce sujet lors de la prochaine réunion. Il ne semble pas très actif.

La F.E.D.E.P.S.Y. a demandé à participer au Forum Démocratie qui se tiendra à Strasbourg du 5 au 11 octobre prochain. Notre candidature a été retenue.

Le 17 octobre prochain doit également avoir lieu au Conseil de l'Europe, une conférence, à l'occasion de la Journée internationale pour l'éradication de la pauvreté: « Pour une Europe des droits de l'homme: s'unir contre la misère ». Nous allons également y participer.

Nous sommes également invités à la 23<sup>e</sup> session du Congrès des pouvoirs locaux qui se tiendra à Strasbourg du 16 au 18 octobre 2012.

Les sessions ont donc lieu deux fois par an pendant quatre jours.

## II. BILANS ET PROJETS

### 1. Les publications

*Geneviève Kindo*: Livres parus aux éditions Arcanes érés:

- ouvrages collectifs:
  - *Clinique de la déshumanisation. Le trauma, l'horreur, le réel* (sous la dir. de Jean-Richard Freymann), actes des 4<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y.
  - *D'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre* (sous la dir. de Jalil Bennani et Bertrand Piret)
- ouvrages sur la psychose:
  - *Trois délires chroniques*, de Jean-Marie Jadin
  - *La » lettre « du rêve. Un lecteur pour la psychose*, de Dominique Boukhabza
- ouvrages qui font lien avec d'autres « champs »:
  - *Penser vient de l'inconscient. Psychanalyse et Entraînement mental*, de Charlotte Herfray

- *Y a-t-il des psychanalystes sans culottes? Philosophie, Psychanalyse et politique*, de Bernard Baas (à paraître en novembre 2012)

*Anne-Marie Pinçon*: *Analuein* est une publication annuelle réservée aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y. Depuis l'an passé deux nouveaux numéros ont paru. Les textes produits ont, d'une façon générale, été de qualité, tant du côté du travail d'écriture qu'en regard du discours analytique. Le prochain numéro est en préparation et devrait être terminé fin novembre. Depuis quelques numéros, les propositions de textes destinés à la publication nous sont parvenues de façon soutenue pour alimenter les différentes rubriques du journal (en particulier pour: *Psychanalyse et politique, Psychanalyse en extension, Clinique psychanalytique, Echos des séminaires*). La rubrique « Le lecteur interprète » est un peu moins sollicitée; je lance donc un appel, à cette occasion, à ceux et celles qui souhaiteraient faire un travail de restitution concernant la lecture qu'ils ont faite d'un ouvrage.

### 2. Les formations

*Michel Lévy*: Les formations organisées par APERTURA ont démarré en 1995 et fonctionnent toujours à raison de trois sessions de deux jours et les formations du mercredi sont en place depuis 2000. Cela se passe toujours bien, l'ambiance y est bonne et nous essayons d'y éviter justement l'espèce de jargon dont parlait Daniel. Il y a des entrecroisements de discours et cela force chacun à se positionner d'une certaine façon.

On revient sur des thèmes qu'on revisite. Concernant les sessions de deux jours nous n'avons pas trop de suite dans les idées, mais ne sommes jamais en peine pour élaborer le programme. Pour les formations du mercredi nous créons depuis le début un cursus qui est à la fois dans une continuité sur l'année, revisitation des névroses pour le moment. L'an prochain elles seront exclusivement consacrées aux psychoses.

Les gens sont satisfaits par le relatif esprit de liberté qui fonctionne, il y a moyen de ne pas être d'accord les uns avec les autres, la salle peut intervenir, les discours ne sont pas figés. Dans le cadre d'une formation il ne fallait pas que cela devienne dogmatique; le pari est relevé, le bilan de l'année est bon. Le noyau dur est fidèle, nous avons eu l'effet de compagnonnage avec des gens qui à présent interviennent qui étaient précédemment des auditeurs, cet effet s'opère aussi avec des fidèles qui sont présents mais qui participent très activement aux échanges.

Fait à Strasbourg, le 16 octobre 2012  
Daniel Lemler, Président du G.E.P.  
Eveline Kieffer, Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

# ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG F.E.D.E.P.S.Y.

## PROCES VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE de l'E.P.S. 9 octobre 2012 *Exercice 2011*

Le 9 octobre 2012, les membres de la Fédération se sont réunis au siège social en assemblée générale ordinaire, sur convocation du président.

L'assemblée est présidée par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y. en l'absence de Michel Patris, président de l'E.P.S.

Le secrétariat est assuré par Eveline Kieffer, secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.

### **1. Approbation du PV de l'assemblée générale de l'exercice 2010**

### **2. Rapport moral par Jean-Richard Freymann, président de la F.E.D.E.P.S.Y.**

En ma qualité de directeur de l'E.P.S. et en l'absence de Michel Patris, je dirais en substance que notre Ecole est articulée par un cartel qui est composé actuellement de Michel Patris, Cécile Verdet, Bertrand Piret, Daniel Lemler et moi-même, auquel nous avons adjoint Liliane Goldsztaub, Sylvie Lévy et Jean-Raymond Milley.

Dans ce mode de fonctionnement et face aux sacs de nœuds que constitue le devenir analyste, dès qu'on perçoit chez quelqu'un l'once d'un intérêt angoissé pour cette question, on ne se prive pas de l'associer. Ce qui est maintenu dans cette expérience c'est bien l'énigme du devenir analyste, celle de savoir ce qu'on fait une fois cette expérience commencée dont on a du mal à s'en sortir. Cette expérience est singulière, mais ne peut se travailler dans la recherche qu'à plusieurs.

Surtout on voit bien dans l'histoire de la psychanalyse qu'il y a eu un certain nombre d'avancées et d'essais, et la F.E.D.E.P.S.Y. a proposé un nouveau mode par le biais de témoignages devant une agora composée de personnes qui ont passé par là et qui font lien entre elles avec proposition d'un témoignage semi-direct. Ceci n'a pas à voir avec un témoignage indirect comme dans la passe où il s'agissait de parler à deux passeurs qui eux-mêmes exprimaient les choses devant un jury, ni d'un témoignage véritablement direct puisqu'on ne laisse pas les gens affronter seuls l'agora. On leur laisse la possibilité de préparer

cette expérience sous la forme du compagnonnage. On a découvert que quel que soit le cursus, à aucun moment on peut dire que nous sommes dans une finitude. S'il y a des théories de fin d'analyse, on se rend compte que la réalité de la psychanalyse fait que les conceptions de cette fin sont toujours remises en cause...

Cette expérience a pas mal de succès et nous avons un effet compagnon à tous les niveaux, des personnes plus jeunes font leur témoignage tout comme d'anciens font état de leur rapport à l'analyse.

Quelque chose essaie de se signifier parce que ce n'est pas saisi. Il faut savoir que cette expérience est une éthique, l'expérience de l'Ecole est pour moi le sérieux du *Witz*.

Je vais demander à Jennifer Griffith et Martine Chessari, qui pour moi sont de très bons témoins, de dire quelques mots sur le fonctionnement de l'Ecole.

*Jennifer Griffith:* Depuis les dernières assemblées l'Ecole s'est réunie à deux reprises, une fois au Château d'Angleterre, une fois à Paris. Cette idée de l'école qui est itinérante me plaît beaucoup, les choses ne sont pas statiques. La seule autre chose que j'aimerais dire c'est que je trouve qu'assister et écouter des témoignages, sont des moments privilégiés. Je pense à ce que disait Pascale Gante, «graines encore à planter», cela s'associe bien à l'Ecole aussi. En effet, ceux qui font leur témoignage viennent témoigner de leur rapport à la psychanalyse, et c'est comme s'ils nous offraient des choses pour alimenter notre réflexion personnelle.

*Martine Chessari:* C'est au titre de secrétaire du journal de l'Agora que j'ai pris la parole ce soir, à l'occasion de l'assemblée générale de l'E.P.S. et plus particulièrement de l'établissement de son rapport moral.

Les circonstances et le Réel ont voulu que, au moment de cette prise de parole, je sois ramenée au temps où, dans le cours de notre évolution institutionnelle, nous avons eu à subir la

disparition du Président de notre Ecole, Pierre Jamet, mais aussi, seulement quelques semaines auparavant, celle de notre collègue et amie, Cathie Neunreuther. Ce fut en août 2010.

Il se trouve que j'ai effectivement essayé par le biais du journal, et puisque j'assume, avec Jennifer Griffith, la permanence de sa fonction, de reprendre le fil de nos avancées pour en retracer la trame. Ce qui m'est apparu alors est que cette confrontation à la perte et au deuil a introduit, en cette fin d'année 2010, un tournant dans la dynamique du travail de notre institution, tournant à partir duquel la question de l'E.P.S. a pu trouver à se signifier. Le renouvellement des investissements, après dix années de fonctionnement, après aussi la confrontation à la question du père mort, s'est traduit ainsi par l'émergence d'un temps et d'un espace autres, où quelque chose de nouveau semble être venu s'inscrire.

Concrètement, c'est le journal qui a pu, à un moment donné, tenir lieu d'inscription de ce tournant, à partir de ce qui se dessinait du travail d'élaboration en agoras. En effet, en ce temps de deuil et selon la proposition de Jean-Richard Freymann, ont été instaurées, d'une part, une certaine permanence et une continuité dans le travail du secrétariat et d'autre part, a été introduite, dans le journal, une nouvelle rubrique consacrée à l'itinéraire d'analystes qui ont pu, avant la question de l'E.P.S., témoigner de leur parcours analytique et subjectif. Ainsi, tandis qu'une structure s'inscrivait dans la fonction du secrétariat du journal, a pris place, dans nos élaborations, la question d'une parole rendue autre par l'*inter-dit* de Daniel Lemler à la voir alignée sur celle qui est produite dans l'actualité des agoras.

Avec cette autre parole, articulée à la question de l'histoire de la psychanalyse, à celle aussi du père mort, nous avons pu, au sein de nos travaux, accuser réception d'un certain lieu de l'Autre. Lieu de l'Autre que les précurseurs de la question de la F.E.D.E.P.S.Y. ont commencé de venir habiter, au travers de la parole de certains à l'E.P.S., pour faire de notre Ecole, non plus seulement le lieu d'un enseignement mais avant tout celui d'une transmission de l'analyse, avec ce que cette transmission supporte comme effets de Réel, de Symbolique et d'Imaginaire, pour devenir ainsi le pivot central, à partir duquel peuvent exister, dans la cité, l'institution F.E.D.E.P.S.Y. et par là, le désir freudien.

*Jean-Richard Freymann*: Autant le premier témoignage est une forme de passage avec retour aux effets de l'inconscient de la personne qui s'y risque, une sorte d'effet singularisé avant le second témoignage qui est du côté du devenir analyste est une manière de percevoir quelque chose du

passage de l'analysant à l'analyste, cet endroit reste bien trop singularisé. Et il reste du travail à faire du côté des analystes compagnons et aussi du côté du rapport à l'analyse de chacun. Lacan disait, il faudrait pour la passe, arriver à demander aux analystes d'arriver à aller au-delà d'eux-mêmes.

**Approbation du procès verbal de l'E.P.S. à l'unanimité moins une voix.**

### **3. Rapport financier présenté par Jean-Claude Jansen (Cabinet Figelor)**

#### **a. Activité de la société**

*- Situation et évolution de l'activité de la Association au cours de l'exercice*

Durant l'exercice clos le 31 décembre 2011, l'activité de l'Association a diminué de 19%, soit une baisse de 6 749€.

*- Evolution prévisible et perspectives d'avenir*

L'objectif pour l'exercice ouvert le 1er janvier 2012 est de maintenir notre niveau d'activité.

*- Evénements importants survenus depuis la clôture de l'exercice*

Depuis le 31 décembre 2011, date de la clôture de l'exercice, la survenance d'aucun événement important n'est à signaler.

#### **b. Bilan financier**

*- Examen des comptes et résultats*

Les cotisations encaissées dans le cadre de l'E.P.S. se montent à 28 806€ et le montant des dépenses réalisées s'élève à 28 809€. Ces dépenses correspondent aux charges contributives de fonctionnement de la F.E.D.E.P.S.Y.

Il en résulte un excédent de 586€ en diminution de 84 % par rapport à l'année 2010.

*- Proposition d'affectation du résultat*

Nous vous proposons de bien vouloir approuver les comptes annuels (bilan, compte de résultat et annexe) tels qu'ils vous sont présentés et qui font apparaître un bénéfice de 586€.

Nous vous proposons également de bien vouloir approuver les affectations suivantes:

- au compte « Report à nouveau » la somme de 586€, lequel compte passe ainsi de 15 980€ à 16 566€.

Compte tenu de cette affectation, les capitaux propres de l'Association seront de 16 566€.

Nous vous invitons à adopter le texte des résolutions qui sont soumises à votre vote.

**Approbation du bilan financier par l'ensemble des membres présents moins une abstention.**

Fait à Strasbourg, le 16 octobre 2012

*Dr Jean-Richard Freymann, Directeur de l'E.P.S.*

*Eveline Kieffer, Secrétaire de la F.E.D.E.P.S.Y.*

# ACTIVITES DES MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y. 2012-2013

## **GROUPEMENT DES ETUDES DE PSYCHANALYSE - G.E.P. STRASBOURG**

### **APPROCHE CLINIQUE ET EPISTEMOLOGIQUE à partir de l'œuvre de Jacques Lacan**

#### **Du désir et son interprétation – a... ou... pire**

Séminaire de Jean-Richard FREYMANN

#### **Argument:**

Repenser les différents temps des apports de J. Lacan par rapport aux inventions de S. Freud et en proposer des approches singulières, tels sont les nouveaux buts du séminaire de cette année. Après avoir depuis des années, égrené les différents opérateurs de la psychanalyse et leur répercussion sur la clinique... après plusieurs périodes d'élaboration autour des Pulsions, sous forme d'«échanges dialogués»... j'ai décidé d'ouvrir à une nouvelle boucle pour suivre ce qu'a été le cheminement de J. Lacan à partir de ses références freudiennes et de ses inventions et de permettre de nouveaux effets d'énonciation.

Nous allons poursuivre en suivant les articulations et désarticulations de J. Lacan, du *Désir et son interprétation* au séminaire *a... ou... pire*, du primat du symbolique (SIR) au nœud borroméen (RSI) pour aboutir au Séminaire XIX. Donnons-nous «du temps» pour aboutir de *Encore* au «moment de conclure».

Nous proposons donc un lieu de rencontre entre les étudiants, les «analystes expérimentés», les «analystes en formation», sans oublier tous ceux qui cherchent un lieu de culture.

Méthodologiquement, nous fonctionnerons avec un exposé personnel, puis un contre-exposant et un discutant qui ouvrira ensuite vers la salle.

#### • **Jeudi 18 octobre 2012 à 18h**

(date exceptionnelle)

##### **Introduction générale**

Jean-Richard Freymann, Marie-Frédérique Bacqué, Lilliane Goldsztaub, Michel Patris.

##### **Compte rendu du séminaire tenu au Brésil**

A partir du séminaire *L'Angoisse* de J. Lacan  
Marisa Decat de Moura\*, Bruna Albuquerque, Pedro Braccini (Belo Horizonte)

#### • **Mardi 13 novembre 2012**

##### **Désir freudien et désir lacanien**

A partir du séminaire *Le désir et son interprétation* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, André Michels\*, Sylvie Lévy\*\*

#### • **Mardi 27 novembre 2012**

##### **L'inconscient a-t-il un fondement éthique ?**

A partir du séminaire *L'éthique de la psychanalyse* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Jean-Raymond Milley\*, Michel Patris\*\*

#### • **Mardi 18 décembre 2012**

##### **Pulsion, fantasme, répétition, inconscient**

A partir du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* de J. Lacan

Gabriel Boussidan, Cécile Verdet\*, Khadija Nizari-Biringer\*\*

#### • **Mardi 15 janvier 2013**

##### **Phantasie freudienne et fantasme lacanien**

A partir du séminaire *La logique du fantasme* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Bertrand Piret\*, Michel Klein\*\*

#### • **Mardi 12 février 2013**

##### **Interprétation freudienne et interprétation lacanienne**

A partir du séminaire *L'acte psychanalytique* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Ferdinand Scherrer\*, Joël Fritschy\*\*

#### • **Mardi 12 mars 2013**

##### **Un autre non spéculaire ?**

A partir du séminaire *D'un autre à l'autre* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Michel Lévy\*, Nicolas Janel\*\*

• **Mardi 9 avril 2013**

**Emergence des 4 discours et naissance de la topologie**

A partir du séminaire *L'envers de la psychanalyse* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Sylvie Lévy\*,  
Christian Schneider\*\*

• **Mardi 14 mai 2013**

**Devenir des quatre discours**

A partir du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Bernard Baas\*,  
Marc Lévy\*\*

• **Jeudi 23 mai 2013**

**Du primat du symbolique à l'essai d'un discours qui prendrait son départ du réel**

A partir du séminaire *a... ou... pire* de J. Lacan

Jean-Richard Freymann, Daniel Lemler\*,  
Philippe Choulet\*\*

• **Mardi 18 juin 2013**

**Pratique de l'analyse et différents temps des apports de Lacan. Conclusion et programme de l'année à venir**

Jean-Richard Freymann, Marie-Frédérique Bacqué,  
Liliane Goldsztaub, Michel Patris.

\* Contre-exposant

\*\* Discutant

**Date et lieu: le mardi de 12 h 30 à 14 h - Clinique Ste Barbe 29 fg National 67000 Strasbourg**

**Contact: Secrétariat du Dr Freymann  
tél. 03 88 41 15 51 - freymjr@wanadoo.fr**

## Séminaire de lecture de l'œuvre de Jacques Lacan et de ses références

### Séminaire sur l'Angoisse Chapitre XX (1962-63 Séminaire Livre X, Seuil, 2004)

### Puis Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux* (Séminaire Livre XI, Seuil, 2004)

Direction: Jean-Richard FREYMANN  
Avec Sylvie LEVY, Marc LEVY et Liliane GOLDSZTAUB

Groupe de travail de «questionnement étudiant et analysant», à partir des articulations entre l'Université de Strasbourg et la F.E.D.E.P.S.Y.

Etude transversale du séminaire et approche référentielle et textuelle par leçon.

*Méthodologie:* répartition d'exposés pour les références explicites et implicites par les participants. Exposés synthétiques par les organisateurs.

Articulation de la F.E.D.E.P.S.Y. avec la Faculté de Psychologie de Strasbourg, avec F.E.D.E.P.S.Y. Belo Horizonte (Brésil), Faculté de Fumec.

**Date et lieu: 2<sup>e</sup> lundi du mois, reprise le lundi 08.10.2012 à 21 h 15 - 16 av de la Paix Strasbourg**

**Inscription et contact: Secrétariat de la FEDEPSY  
tél. 03 88 41 15 51 - freymjr@wanadoo.fr**

## Séminaire: Les apports de Freud à la clinique psychiatrique

Daniel LEMLER

Ce séminaire se propose d'effectuer une traversée de l'ensemble du champ psychiatrique. Le chemin emprunté sera celui de la découverte de Freud.

Freud n'était pas psychiatre, mais bien médecin, neurologue. Il a élaboré une nouvelle méthode thérapeutique d'investigation propre à répondre à la question de son Maître Charcot, celle qui hante la médecine depuis la nuit des temps, l'énigme de l'hystérie. Il a ainsi découvert l'étiologie sexuelle de l'hystérie, qui lui a été enseignée par ses patients. Il a alors établi une nouvelle nosologie sous le titre des psychonévroses de défense.

Pour l'introduire dans le champ psychiatrique, il lui fallait un passeur, ce fut Jung. Effectivement, par l'intermédiaire de Jung, de Bleuler, cette nouvelle nosographie s'est peu à peu installée dans le champ de la psychiatrie. Ce fut le cas après la deuxième guerre mondiale jusqu'à la quatrième version de DSM, en 1982.

Ce travail permettra de montrer que les apports de Freud n'ont rien perdu de leur éclairage tant de la clinique que de la praxis psychiatrique au quotidien.

### Programme:

- Une rupture épistémologique: l'étiologie du symptôme névrotique
- Une nouvelle nosologie: les psychonévroses de défense
- L'observation de la sexualité infantile
- Du fétiche à la perversion
- De la psychologie médicale
- Fondements d'une technique
- Abords de la psychose
- Conceptions de la guérison

**Date et lieu: 2<sup>e</sup> mardi du mois à la Bibliothèque de la clinique psychiatrique, 18h.**

**Début le 13.11.12.**

**Contact: Daniel Lemler**

**tél. 03 88 61 35 51 - daniel.lemler@gmail.com**

## Séminaire : Mémoires vivantes de la Shoah

Daniel LEMLER

*En partenariat avec le programme transversal « Transmission de la mémoire de l'Holocauste et prévention des crimes contre l'Humanité » du Conseil de l'Europe*

*« Seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme... retirer à la Shoah ses dimensions énormes et inhumaines et la rapprocher des hommes. »*

Aharon Appelfeld

A l'heure du constat de la disparition imminente des derniers survivants, la question de la transmission de la Shoah est d'une criante actualité. « Qui témoignera pour les témoins ? ». Comment pérenniser cette mémoire ?

L'Association « Les mémoires vivantes de la Shoah » a été fondée pour réfléchir à cette problématique en partant de l'hypothèse que la transmission a déjà eu lieu depuis 1945, sur au moins deux générations. L'objectif premier serait alors de repérer ce qui a été transmis. Comment aller à la recherche des conséquences de la Shoah dans la société actuelle et recueillir le fruit de cette transmission ? Mais, pour ce faire, il est essentiel de différencier transmission et enseignement.

Un enseignement est nécessaire. Encore y a-t-il lieu de préciser ce qu'il s'agit d'apprendre. L'histoire, le politique, les mécanismes mais en se posant la question épineuse de savoir comment enseigner cette histoire en ayant conscience de l'horreur et de la jouissance qui l'accompagnent souvent, surtout lorsqu'elle s'appuie sur de l'image. Ce qu'il s'agit d'enseigner, c'est moins les techniques de l'horreur en tant que telles, mais ce que la Shoah a révélé : l'espèce humaine. Plus exactement, la connaissance de la Shoah ne permet plus de refouler encore ce qui existe au fond de tout homme, mais offre un éclairage sur des mécanismes propres à l'Humain qu'il doit apprendre à gérer.

Car, si c'est un homme, rien ne me garantit que je ne sois pas cet homme-là ! Ou celui qui se trouvera face à lui. Telle est l'universalité du message de la Shoah qui a ouvert un monde des possibles et a constitué un précédent dans l'Histoire de l'Humanité. Ce modèle a été suivi d'autres massacres et génocides qu'on cherche à lui opposer, voire à lui substituer, en niant sa dimension paradigmatique première.

Aussi, l'héritage de la Shoah nous met en demeure, ensemble dans le cadre institutionnel et chacun dans sa singularité, d'être attentif aux mécanismes d'exclusion pouvant aboutir à un projet génocidaire qui serait potentiellement en chaque individu et citoyen.

La transmission se distingue de cet enseignement. Elle est inconsciente et passe de génération en génération, de Surmoi en Surmoi au moment de la destruction de l'Œdipe. Ce qui se transmet là, à notre insu, est moins ce que nous voudrions, que ce que nous sommes. Comme être parlant, s'entend. Ce qui est visé ici est notre rapport au langage. Cette transmission se déploie donc dans les différents registres de la réalité humaine, provoquant dans la chaîne des générations des manifestations qui vont du symptôme à la somatisation.

Les effets de cette transmission touchent d'une part les champs culturels, sociétaux, institutionnels, et d'autre part, chaque sujet dans sa singularité.

Le séminaire se propose d'en débattre avec des invités de tous les champs de la culture (linguistes, écrivains, artistes, sociologues, historiens, anthropologues, juristes, scientifiques...), les passeurs de mémoire malgré eux... Il se tiendra dans la Salle Blanche de la librairie Kléber, à partir de décembre 2012.

La date n'est pas encore fixée. Les personnes désirant être informées peuvent me faire parvenir leur adresse mail.

**Contact: Daniel Lemler, tél. 03 88 61 35 51  
06 80 57 53 73 - daniel.lemler@gmail.com**

## Séminaire : Les abords de Lacan

Sylvie LEVY - Marc LEVY

Nous poursuivons la lecture des séminaires de Lacan par le séminaire V *Les formations de l'inconscient* en n'oubliant pas de prendre différents chemins de traverse au fil de la lecture du séminaire et en particulier « Le mot d'esprit » de Freud.

Au programme de la prochaine séance (5.11.12), la lecture dans les *Ecrits* de Lacan du « Stade du miroir » et de « La lettre volée ».

**Date et lieu: premier lundi du mois. Début le  
1.10.2012 à 20 h 30 - 16 av de la Paix Strasbourg**  
**Contact: Sylvie Lévy, tél. 03 88 61 95 63  
Marc Lévy, tél. 03 88 61 08 88 - sylev@noos.fr**

## Séminaire : RSI

Jean-Pierre ADJEDJ

Groupe de travail sur le séminaire de Jacques Lacan RSI.

**Date et lieu: 2<sup>e</sup> mercredi du mois à 20 h 30 – 3 rue  
Turenne Strasbourg**  
**Contact: Jean-Pierre Adjedj  
tél. 03 88 35 40 46 - jpadjedj@gmail.com**

## Séminaire : Les bases conceptuelles de la psychanalyse

Liliane GOLDSZTAUB

Le séminaire continue pour la quatrième année.

**Date : un jeudi par mois de 20h 15 à 22h, début le 11.10.12**

**Contact : Liliane Goldsztaub - tél. 03 88 22 00 60**

## Séminaire : Création et psychanalyse autour des enjeux psychiques de la création

Cécile VERDET

Nous continuerons à examiner ces enjeux à partir de l'approche de créations contemporaines et des discours qu'elles suscitent dans les différents champs : psychanalyse, science et médecine, histoire de l'art etc. Nous tenterons de les confronter aux théories déjà existantes pour questionner leurs effets sur la subjectivation et interroger les incidences psychiques de ce qu'on appelle les « métaphores contemporaines ».

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> mercredi du mois, début en octobre 2012, 20h, 16 av de la Paix Strasbourg**

**Contact : Cécile Verdet - 06 12 16 84 70**

## Séminaire : Enfants

Françoise CORET

Cette année encore, le séminaire prolongera son travail sur la clinique actuelle des petits humains. L'évolution des bases de la société sera prise en compte dans leurs conséquences sur la subjectivité de l'in-fans.

L'extension et la prévalence de l'idéologie « libérale » n'auraient-elles pas un lien avec le développement du scientisme et des techniques comportementalo-cognitivistes ?

Qu'en est-il de la prévalence de l'image et de la capture qu'elle produit ?

Que dire de l'importance du glissement vers la « chiffration » et de la protocolisation dans toutes les institutions, même celles qui concernent l'éducation et le soin ?

De même avec la position en réseau avec l'adulte de celui qui a encore à prendre la parole ?

Et quid du travail thérapeutique dans ces conditions, pour tenir compte de ce qu'il en est de la jouissance ?

Ce séminaire s'adresse à tous ceux qui travaillent avec des enfants dans une vision analytique.

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> lundi du mois à 20h 30, 34 rue Schweighaeuser 67000 Strasbourg**

**Contact : Françoise Coret  
fax 03 88 45 08 61 ou drcoret@noos.fr**

## Séminaire : Le corporel et l'analytique A partir des travaux de François Perrier

Martine CHESSARI POREE DU BREIL

### Double lecture...

La reprise de nos travaux va nous conduire, cette année, sur la voie du troisième temps, troisième séminaire tenu par Perrier en 1973 et intitulé *Le Trans-Subjectal* (Paris, Interéditions, 1986).

Celui-ci est un autre texte. Il apparaît comme le franchissement d'un pas dans la *Durcharbeitung* qui nous a été donnée d'aborder et d'analyser, depuis *l'Amour* (*La chaussée d'Antin 2*, Paris Union Générale d'Éditions 1978) jusqu'aux *Corps malades du signifiant* (*Séminaire 1971/72*, Paris, Interéditions 1984), pour extraire de la problématique du corporel une clinique de l'objet. Mais il témoigne aussi, comme l'annonce Perrier dans son introduction, « de la tentative d'un auteur analysé par Lacan, de se dépsychanalyser de l'effet de transfert si particulier aux ex-élèves de cet incontestable Maître. »

Ainsi, se précise la question qui va traverser ce nouveau séminaire du côté de la relation analytique, des positions et postures du psychanalyste, de la didactique, à un moment de l'histoire de la psychanalyse, où l'institution de la passe à l'École Freudienne de Paris est devenue la pierre angulaire de la question du désir de l'analyste.

*Le Trans-Subjectal* est la transcription de la dernière prise de parole de Perrier devant son auditoire à Sainte Anne, l'ultime lieu de l'analyse qu'il a tentée de pousser, alors qu'il venait de quitter Lacan, deux ans auparavant. Confronté à son propre point d'achoppement, mais aussi contraint par son désir d'analyse, il interroge la question du transfert notamment après Lacan et au regard de la procédure de la passe à laquelle il s'oppose, et nous offre, dans ce séminaire, des éléments de réflexion tout à fait nouveaux concernant le processus et l'éthique de l'analyse ainsi que la question de la formation analytique.

Nous poursuivrons cette lecture dans le sillage des enseignements précédents, mais il est tout à fait possible de nous rejoindre dans cette continuité.

**Date et lieu : 1<sup>er</sup> jeudi du mois à 20h, début le 4.10.2012 - 16 av de la Paix Strasbourg**

**Contact : Martine Chessari  
06 66 24 97 37 - mchessari@free.fr**

## **Séminaire : Les enseignements de la psychanalyse Freud, Lacan... et quelques autres au chevet de « l'Homme aux loups » :**

Anne-Marie PINÇON

Ce séminaire de recherche a pour objet de revisiter les concepts fondamentaux de la psychanalyse, de repérer le procès de leur théorisation et leurs avancées dans l'œuvre de Freud, Lacan et de quelques autres, à partir de l'étude des cinq psychanalyses de Freud.

Nous aborderons cette année les deux derniers chapitres du texte sur l'Homme aux loups et tenterons de faire une nouvelle traversée du texte pour l'articuler aux lectures de Jacques Lacan et Serge Leclair notamment. Le travail se poursuit au fil des échanges entre les participants et des questions qui surgissent.

**Date et lieu : début le 05.11.12, les dates ultérieures seront fixées lors de cette première séance, à 18 h - 16 av de la Paix Strasbourg.**

**Contact : Anne-Marie Pinçon  
tél. 03 88 66 04 94 - am.pincon@9online.fr**

## **Séminaire : Psychanalyse et religion**

Anne CHENAIS-BUCHER

Nous pensons réfléchir au thème suivant: « psychanalyse et religion et/ou spiritualité », en partant des textes fondamentaux (Freud, Lacan) et de l'abondante littérature psychanalytique sur le sujet, afin d'interroger le ou les regards de la psychanalyse sur ce besoin de croire...

**Date et lieu : 4<sup>e</sup> mardi du mois, début le 23.10.12 à 20 h, au cabinet de Mme Chenais-Bucher**

**Contact : Anne Chenais-Bucher  
06 03 31 30 61 - annecb@9online.fr**

## **Séminaire de préparation aux 5<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. (novembre 2014) « Clinique de la déshumanisation : pulsion, jouissance, collectif ».**

**13 octobre 2012 : « Couples maudits » : le dictateur face à son interlocuteur privilégié, artiste, écrivain ou intellectuel**

avec Didier Francfort, historien, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Nancy.  
A 9h30 à la clinique psychiatrique des HUS de Strasbourg.

**12 janvier 2013 : Torture et prise en charge des victimes de torture : enjeux contemporains** au CIARUS avec: David Le Breton, Bertrand Ludes, ACAT France, Centre de Prévention contre la Tor-

ture du Conseil de l'Europe, Beatrice Patsalides Hofmann (Centre Primo Levi, Paris), Cihan Gunes, Bertrand Piret...

**Autres dates retenues :** mars 2013 (film), 4 mai 2013 et 1<sup>er</sup> juin 2013 (programme en cours d'élaboration)

**www.p-s-f.com**

**Contact : Bertrand Piret - tél. 03 88 37 95 45**

**Jean-Raymond Milley - tél. 06 19 17 65 97**

## **Séminaire : Le père et sa fonction en psychanalyse**

Alain CASSE

Cet ouvrage de Joël Dor édité en 2012 chez Erès (première édition 1998 chez « Points hors ligne ») est une étude concise, rigoureuse, qui pourra nous guider dans l'espace de la topographie psychique complexe tour à tour réelle, imaginaire et symbolique de la fonction du père à l'égard de l'inconscient. Cette fonction conduit à éprouver sa propre identité sexuelle. Au-delà du propos de l'ouvrage de Dor, nous pourrions ultérieurement poursuivre dans l'abord du phénomène psychosomatique. Là apparaît l'effet des restes mal refoulés de la sexualité de l'enfant, qui se vit sous le primat du phallus.

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> mardi du mois, 16 av de la Paix, à 20 h 30, début le 16.10.12**

**Contact et inscription (nécessaire):  
Alain Casse - tél. 03 88 60 05 26**

## **Les groupes cliniques**

Groupe clinique coordonné par Daniel LEMLER.

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> jeudi du mois à 20 h 30  
au 1 rue Murner Strasbourg**

**Contact : Daniel Lemler  
tél. 03 88 61 35 51 - dlemler@noos.fr**

## **Groupe de formation à la clinique**

Mireille LAMAUTE-AMMER

Nous poursuivons encore cette année notre travail de recherche et de confrontation théorie/pratique. Nous travaillerons à partir de situations cliniques permettant d'approcher les différentes dénominations des « agirs », qu'il s'agisse « d'acting out », de « recours à l'acte » ou de « passage à l'acte »...

L'entrée dans ce groupe est possible pour des psychologues ou des étudiants en Master (1 ou 2) de psychologie.

Groupe de 12 personnes maximum.

**Date et lieu: un mardi par mois à 17 h, reprise  
le 09.10.12 - 16 av de la Paix Strasbourg**

**Contact: Mireille Lamaute-Ammer  
06 82 60 98 90 - mireille.ammer@orange.fr**

## **Lecture avec Freud de l'Homme aux rats**

Martine CHESSARI-POREE DU BREIL

Ce séminaire poursuit l'étude du cas de l'Homme aux rats à partir, d'une part, des notes de séance de Freud, publiées dans *Le journal d'une analyse*, que nous lisons de manière associative et en suivant le fil de la cure retracé par Freud; d'autre part, en nous référant au texte « officiel » publié dans les *Cinq psychanalyses* qui constitue le fondement établi de la théorie de la névrose obsessionnelle.

Cette double lecture nous permet de suivre Freud, le psychanalyste, dans son écoute, dans le mouvement de son élaboration mais aussi ses jeux de mots et autres écarts de restitution, en voyant se dessiner, dès les premiers moments, la logique de la cure, au regard du travail de théorisation qui s'en suit et dans l'exigence que soutient sa position.

Elle permet également des repérages tout à fait significatifs quant à la question de la névrose proprement dite, qui se révèle et se précise, de par ses coordonnées par rapport au désir.

Elle se poursuivra cette année à partir de la séance du 17 novembre 1907.

**Dates et lieu: 4<sup>e</sup> mercredi du mois, début le  
24.10.2012 à 20 h 30, 16 av de la Paix Strasbourg  
(dates suivantes à définir avec les participants).**

**Contact: Martine Chessari  
Mobile 06 66 24 97 37 - mchessari@free.fr**

## **ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG - E.P.S.**

### **Cartel autour des inventions « inédites » freudiennes et les problèmes de traduction**

Mise en place d'un cartel du G.E.P. autour des traductions de l'œuvre de Freud et du repérage des inventions freudiennes non développées (par J. Lacan et les autres).

Méthodologie: lecture à plusieurs voix de textes freudiens:

- « *Die Verneinung* »
- sur la « *Unheimlichkeit* »
- sur « *das Ding* »
- « *Analyse finie et infinie* »
- *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci*

Ce cartel sera voué à devenir un séminaire inter-universitaire.

**A partir de février 2013.  
Nombre d'inscriptions limité.**

**S'adresser à Jean-Richard Freymann  
avec propositions - freymjr@wanadoo.fr**

## **Cartel de l'E.P.S.: Entre les lignes**

Martine CHESSARI - Jennifer GRIFFITH

Nous poursuivons nos réflexions autour de la constitution d'une adresse de psychanalyste. Que ce soit dans son cabinet, à l'hôpital ou dans tout autre lieu ouvert à la pratique de la psychanalyse.

**Date et lieu: Reprise au mois d'octobre 2012,  
le 4<sup>e</sup> jeudi du mois. Nous contacter pour le lieu.**

**Contact: Martine Chessari et Jennifer Griffith  
tél. 03 88 35 50 56 - jennifer.griffith@wanadoo.fr**

## **CINE-CLUB DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

Le Ciné-club de la F.E.D.E.P.S.Y. en association avec *Vidéo Les Beaux Jours*, *le Cinéma Star* et *le Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg*, organise une série de rencontres autour du thème « **Amours de femmes** ».

A l'écart de toute idée d'une application de la psychanalyse au cinéma, il s'agit de comprendre pourquoi le cinéma parle souvent de la psychanalyse, et surtout y raconte, ou y met en scène des fantasmes. Cinéma et psychanalyse sont contemporains et les rapprochements entre le cinéma et l'inconscient sont nombreux: les affinités avec le visuel, les pulsions qui animent tout acteur ou bien encore le caractère symbolique de toute représentation.

- **Jeudi 20 septembre 2012 à 20 h**  
*Le voyeur* de Michael Powell, 1960  
Dans le cadre du Festival européen du film fantastique, au cinéma STAR
- **Mercredi 21 novembre 2012**  
*Mère folle (une longue histoire de la folie)*, de Mieke Bal, 2011  
Au MAMCS à 20h avec la présence de Françoise Davoine (auteur de *Mère Folle*, *Hypothèses Arcanes*, 1998).
- **Mardi 29 janvier 2013**  
*Portrait d'une enfant déchue*, de Jerry Schatzberg, 1970  
Au cinéma STAR

• **Mardi 26 mars 2013**  
**Le médaillon (The Locket),**  
**de John Brahm, 1948**  
Au MAMCS

• **Mardi 14 mai 2013**  
**The Swimmer, de Franck Perry**  
**et Sydney Pollack, 1968**  
Au cinéma STAR

**Organisation: Georges Heck,**  
**Jean-Richard Freymann, Cécile Verdet**

**Lieux: Auditorium du Musée d'Art Moderne**  
**et Contemporain, 1 place Hans Jean Arp**  
**à Strasbourg, les mardis à 20h - Cinéma STAR**  
**27 rue du Jeu des Enfants à Strasbourg.**

**[www.videolesbeauxjours.org](http://www.videolesbeauxjours.org) - [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)**

## MULHOUSE

### **Cartel de l'E.P.S. : Voix de la psychanalyse : un cartel d'images acoustiques...**

Joël FRITSCHY - Michel FORNE - Claudine PARADES  
- Pierre FRITSCH - Jean-Michel KLINGER

Notre cartel s'articule autour d'un support vidéo (coffret DVD «Etre Psy», Editions Montparnasse, Films du CNRS, 2009) et s'inscrit d'une façon originale dans le champ de la transmission orale.

C'est en 1983 que Daniel Friedmann décide d'interviewer 15 psychanalystes parisiens. Parmi eux citons L. Bataille, J. Clavreul, A. Green, G. Haddad, J.B. Pontalis, E. Roudinesco, F. Roustang ou encore J.P. Valabrega. Tout en maintenant la parole comme épicerie de ces entretiens, il va la fixer sur pellicule. Cette méthode ajoute aux mots un corps vivant: le timbre des voix, ses inflexions et hésitations mais aussi les regards, les mouvements des mains portant des cigarettes en bouche, les décors des cabinets, les styles des fauteuils et divans.

Après ce premier tournage (deux ans après la mort de Lacan), il revint filmer les mêmes praticiens 25 ans plus tard en 2008. Trois d'entre-eux étaient décédés (Bataille, Clavreul et Garner). Tous les autres acceptèrent le principe de ces retrouvailles, C. Millot et P. Landmann venant compléter le collectif.

L'originalité de cette parole vidéo-enregistrée sur le mode de l'association libre nous met face à un double après coup. Celui des mots de ces analystes, encadrant un «hors-champ» d'un quart de siècle, et le nôtre après que nous ayons commenté leurs «vues».

On y parle des changements de pratiques, tant du côté fauteuil que du côté divan, de la nouvelle économie psychique de nos sociétés ainsi que de l'atypique croissante des demandes de cures et des symptômes.

L'écran de TV ouvre une voie singulière de rencontre vers des voix qui se montrent.

Encore faut-il s'extraire du pouvoir fascinant de l'image et de ses effets-chocs que sont le réel des corps vieillissants et ce temps qui ne cesse pas de ne pas se suspendre, car ils sont autant de rocs sur lesquels nous ne pouvons que buter.

Alors seulement l'imaginaire peut laisser place au symbolique d'une pensée, porteuse de vérité subjective.

Mais quelle qu'en soit la façon dont elle nous traverse, cette parole nous regarde...

**Lieu: 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse**

**Contact: Joël Fritschy**  
**tél. 03 89 56 22 62 - [joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)**  
**ou Michel Forné - [dr.fm@orange.fr](mailto:dr.fm@orange.fr)**

### **L'Autre scène : théâtre et psychanalyse (A la Filature à Mulhouse)**

Joël FRITSCHY

*«Le théâtre est le premier endroit au monde où voir parler les animaux. J'entends par animaux l'homme, qui est le seul vraiment en viande et qui parle, le seul troué par la parole, que la parole troua»*  
Valère Novarina, *Pour Louis de Funès*

Le théâtre (nous) parle; mais de quoi (nous) parle-t-il? Il est affaire de paroles et de discours qui manifestent par-delà les siècles et dans l'actuel — à chaque époque ses interrogations, les mêmes, portées sous d'autres formes, d'autres couleurs, d'autres habits: amour, passion, folie et mort. Avec ses illusions, ses chausse-trappes, ses renversements, ses points de fuite, ses mises en scène de l'intime et de l'extime, le théâtre touche sans en avoir l'air au Réel. En ce sens, il nous oblige. S'il apparaît comme un révélateur des crises, il n'en constitue certainement pas le remède ni la catharsis salutaire. De fait, la scène de théâtre est sans doute moins l'endroit qui apporte des réponses que l'envers où s'exposent les questions.

C'est du trou du souffleur, aujourd'hui inoccupé, que nous voudrions faire surgir dans l'après-coup de la représentation théâtrale, l'inouï d'une Autre scène, à partir de la rencontre entre un psychanalyste, un metteur en scène, les comédiens et le public, en somme toute personne intéressée par le questionnement psychanalytique dans ses rapports à l'art et à la culture.

• **Mercredi 24 octobre 2012**

**Six personnes en quête d'auteur**

de Luigi Pirandello

Rencontre-débat avec Marc Morali, psychanalyste à Strasbourg et Stéphane Braunschweig, metteur en scène.

• **Mercredi 28 novembre 2012**

**L'argent** de Christophe Tarkos

Rencontre-débat avec Dominique Jacques Roth, psychanalyste à Strasbourg et Anne Théron, metteuse en scène.

• **Jedi 20 décembre 2012**

**William Shakespeare**

Rencontre-débat avec Daniel Lemler, psychanalyste à Strasbourg et David Bodee, metteur en scène.

• **Vendredi 1<sup>er</sup> février 2013**

**Danse « Delhi »** de Ivan Viripaev

Rencontre avec Liliane Goldsztaub, psychanalyste à Strasbourg et Galin Stoev, metteur en scène.

• **Mercredi 13 février 2013**

**Les jeunes** de David Lescot

Rencontre-débat avec Michel Lévy, psychanalyste à Strasbourg et David Lescot, metteur en scène.

**Lieu :** La Filature 20 allée Nathan Katz 68090 Mulhouse Cedex

**Contact :** Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse - tél. 03 89 56 22 62  
joel.fritschy@wanadoo.fr - www.lafilature.org

**Cinéma et psychanalyse  
au Cinéma Bel Air à Mulhouse  
Le cinéma... à la folie**

« Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé,  
construit, inventé, que pour sortir de l'enfer »

Antonin Artaud

« Le désir, c'est l'enfer »  
Jacques Lacan

L'inconscient est ce vaste champ que le cinéma — contemporain de la naissance de la psychanalyse — arpente, sans le savoir, en tout sens. Sans le savoir ou le sachant sans le dire dans les termes, les concepts, avec lesquels le discours psychanalytique pousse l'œuvre cinématographique aux confins, de ce qu'elle ne dit pas ou dit à son insu, par devers elle, dans le creux, les interstices de l'image, de la narration, du texte, du discours qui la traverse. Dispositif de fiction, le cinéma est le lieu constitutif des mythes d'une époque. Il évoque, par delà la captation spéculaire organisée par l'œil de la caméra ou du metteur en scène, les formes et les conditions à partir desquelles l'être parlant soutient la question du désir. Jusques y compris le désir du cinéaste. C'est ce pari d'un autre discours possible, discours prenant appui sur la triade du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire dont le psychanalyste est enseigné dans sa

pratique que nous pouvons porter au lieu d'une incandescence. Comme le dit Godard, « le cinéma est un transport en commun ». Tâchons, à partir de ce transport-transfert et dans un temps d'après-coup, en forme de relances et d'échanges entre le cinéaste, son œuvre, un psychanalyste et le public, de soutenir le questionnement profane à travers lequel la psychanalyse manifeste la subversion liée à son actualité.

Ces rencontres sont ouvertes à toutes les personnes intéressées par le cinéma et le questionnement psychanalytique dans ses rapports à l'art et à la culture, à l'histoire, à la psychiatrie, au droit, somme toute à la question du politique. Elles sont organisées conjointement avec la F.E.D.E.P.S.Y. et l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg et animées par Joël Fritschy.

• **Vendredi 14 septembre 2012 à 20 h :**

**A perdre la raison** de Joachim Lafosse

Intervenant : Bertrand Piret, psychanalyste.

• **Vendredi 12 octobre 2012 à 20 h :**

**Présumé coupable** de Vincent Garenq

Intervenant : Liliane Goldsztaub, psychanalyste.

• **Vendredi 16 novembre 2012 à 20 h :**

**Les idiots** de Lars von Trier

Intervenant : Jean-Michel Klingler, psychanalyste.

• **Vendredi 11 janvier 2013 à 20 h :**

**L'exercice de l'Etat** de Pierre Schoeller

Intervenant : Marc Morali, psychanalyste.

• **Vendredi 15 mars 2013 à 20 h :** *La fabrique de l'homme occidental* de Gérald Caillat

Intervenant : Michel Lévy, psychanalyste.

• **Vendredi 12 avril 2013 à 20 h :**

**La question humaine** de Nicolas Klotz

Intervenant : Daniel Lemler, psychanalyste.

**Lieu :** Au Cinéma Bel Air 31 rue Fénélon 68200 Mulhouse

**Contact :** Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse - tél. 03 89 56 22 62  
joel.fritschy@wanadoo.fr - www.cinebelair.org

## COLMAR

### Séminaire autour du texte « Lacaniana » de Moustapha Safouan

Hervé GISIE

Cet ouvrage est une présentation des dix premiers séminaires que Lacan a délivrés à l'Hôpital Sainte Anne entre 1953 et 1963. Il sert de guide à la lecture et d'éclairage des concepts-clefs et élaborations lacaniennes.

Nous entamons cette année le chapitre X correspondant au Séminaire sur *L'angoisse* (1962-1963).

Chaque participant est encouragé à présenter, au cours de l'année, un topo, de son choix, à partir duquel se développent les discussions.

Le groupe peut éventuellement accueillir encore une ou deux personnes.

**Date et lieu : une fois par mois à Colmar, le mardi à 20h30**

**Contact : Hervé Gisie - 06 88 23 06 71**

### **Séminaire : L'enjeu d'une pratique analytique dans les moments de désarroi subjectif**

Yves DECHRISTÉ

La clinique actuelle nous confronte régulièrement à des patients dé-bordés par l'angoisse pouvant aller jusqu'au désarroi dans des moments que connotent le passage de la réalité au réel. Notre société actuelle et les « psychothérapies » qu'elle promeut, favorisent les identifications imaginaires et offrent un champ où le sujet est le plus sécurisé quant à son angoisse. A l'inverse, l'approche analytique de l'angoisse la place hors sens, hors des limites dessinées par le signifiant, elle est un « signal » qui indique une voie d'accès au champ de la clinique du sujet comme réponse au réel. Voilà l'occasion de questionner des références théoriques essentielles, comme la règle fondamentale, l'imaginaire le réel et le symbolique, l'angoisse entre désir et jouissance.

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> jeudi du mois à 20h15, Début le 15.11.2012 - Hôpitaux Civils de Colmar**

**Contact : Yves Dechristé - tél. 03 89 12 41 41 yves.dechriste@ch-colmar.fr**

## **SARREGUEMINES**

### **Séminaire de lecture de textes de J. Lacan : Le Séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse**

Gérard SCHNEIDER

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> jeudi du mois à 20h, au CHS de Sarreguemines**

**Renseignements : Gérard Schneider  
tél. 03 87 98 37 66 - schneider.g@bdmail.com**

## **NANCY**

### **Séminaire : Angoisse : clinique et théorisations**

Jacques WENDEL - Sylvie PIERRE

A partir du thème de l'angoisse, les questions émergeant du travail de l'année 2010-2011 se sont précisées autour de l'objet *a*, du réel et de la castration comme passage; question aussi de la sublimation où l'objet est élevé au rang de ce qui est au-delà du don; question de la prise en charge du réel par le poète, le peintre... problématique du rapport au temps, à la solitude, au désir dans l'amour et dans la passion.

En septembre 2011 nous avons repris l'article de J. Hassoun: « A l'intersection de la passion et de l'angoisse : l'attente ». A partir de l'ouverture donnée à la fin du texte vers un amour qui ne serait pas « cause de tout, à l'instar du maternel et du divin », nous avons décidé d'approfondir la question mystique avec le séminaire de J. Lacan *Encore*.

Durant l'année 2011-2012, nous avons conduit une lecture exploratoire des cinq premières leçons en nous appuyant sur nos références cliniques, notre expérience de l'analyse et sur différents ouvrages ou textes: « Recanati » dans *Scilicet* n°4 1973, *Topologie* de Darmon, *Lacanianana* de M. Safouan, *La psychanalyse pas sans l'écrit* de C. Soler, *Que veut une femme* de S. André...

Nous continuerons en 2012-2013 le séminaire *Encore* avec l'abord logique de la jouissance féminine, l'amour, et retour du nœud borroméen...

**Dates retenues : une séance par mois à 20h (le groupe reste ouvert)**

**Lieu : CMP « La Madeleine » Nancy 54000**

**Renseignements : Jacques Wendel  
tél. 03 83 92 84 00 - Sylvie Pierre 06 12 56 02 60**

## **BESANÇON**

### **Cartel du G.E.P.**

Poursuite du cartel, créé fin 2006, avec Cristina Bachetti, Aline Durandière, Claudine Ormond, Florence Pichot, Stéphane Sosolic, Dominique Vinter et soutenu par un psychanalyste de la F.E.D.E.P.S.Y., avec une rencontre un mercredi par mois. Poursuite du travail de la question des pulsions (pour faire suite à la question de la répétition travaillée en 2010/2011 et des jouissances en 2011/2012).

A travers différents séminaires de Jacques Lacan et textes de S. Freud, ces questions autour des pulsions sont travaillées dans le cartel et reprises dans les soirées débat organisées à Besançon.

**Date: un mercredi par mois**

**Contact: Cristina Bachetti**  
06 75 71 12 47 - famillebachetti@free.fr

## Groupe clinique d'échange de la pratique

Florence PICHOT

Le groupe clinique, d'échange de la pratique, qui a vu le jour en avril 2008 avec Isabelle Barthes, Aline Durandière, Stéphanie Marchand-Musselin, Carole Martin, Cristina Bachetti et Florence Pichot, continue à se réunir une fois par mois afin d'y présenter un cas pratique (psychanalytique, thérapeutique...) et d'échanger en allant de la pratique à la théorie.

Le groupe a le projet de pouvoir théoriser à plus long terme le matériel apporté.

**Date: un mercredi par mois**

**Contact: Florence Pichot - tél. 03 81 58 87 15**  
06 47 78 82 01 - florence-pichot@orange.fr

## Groupe de lecture

Stéphane SOSOLIC

Le groupe de lecture organisé à l'initiative de S. Sosolic se poursuivra avec pour thème « Singularité des soins et psychiatrie sociale » au Centre de Guidance avec des psychologues, psychothérapeutes, infirmières et la présence de nouveaux étudiants-psychologues de Master 2 et des invités.

Chacun peut y présenter une approche de sa pratique quelles que soient ses références théoriques à partir d'une lecture de textes suivie d'échanges.

**Date: un lundi par mois**

**Contact: Stéphane Sosolic - tél. 03 81 88 90 30**  
06 73 58 86 88 - stephance@sosolic.net

## Autres activités

Les participants des cartels, groupes cliniques et groupes de lecture organisent depuis 2009 des soirées-débats nées d'une journée de réflexion organisée en avril 2009 sur l'inceste. Après trois années:

- 2009/2010: centrée sur la question du passage à l'acte et de l'acting out,
- 2010/2011 : sur la question de la répétition,
- 2011/2012 : sur la/les jouissances,

nous poursuivons ce questionnement en organisant sur 2012/13 toujours avec un invité, suivi d'un échange avec les participants (travailleurs sociaux, psychologues...) deux soirées sur « Les pulsions » avec Michel Lévy le 7 décembre et Jean-Richard Freymann en mai-juin (date à définir), à Besançon.

**Contact: Aline Durandière**

06 18 99 74 09 - durandierea@gmail.com

**Florence Pichot**

tél. 06 47 78 82 01 - florence-pichot@orange.fr

## DIJON

### Séminaire: Le stade du négatif précurseur du stade du miroir

Touria MIGNOTTE

Nous poursuivons cette année la lecture de l'Homme aux loups en portant plus particulièrement l'attention sur la sorte de sexe anal qui modélise la scène primitive. En insistant sur le *coitus a tergo more ferarum* comme schème fondateur de la scène primitive, Freud interroge en réalité une sexualité anale induite par la jouissance du père. « *Le père fait partie de la catégorie des hommes qui poignent les filles; les blessures sanglantes sont pour lui un besoin érotique* », écrit Freud dans une lettre confidentielle adressée à Fliess le 24.12.1897, à propos d'un souvenir-écran relaté par sa patiente. Elle aurait assisté à une saynète où sa mère, contrainte au coït anal, est en proie à une « crise » de folie où elle « *joue le rôle des deux personnes à la fois, (auto-mutilation et auto-mise à mort), comme dans le cas présent où la femme arrache d'une main ses vêtements, comme l'agresseur, et de l'autre main les retient, comme elle l'a fait elle-même jadis* ».

Freud interroge un savoir qui aurait dû être épargné à sa patiente, comme à l'Homme aux loups et qui lui permet de réviser l'étiologie des traumatismes infantiles.

Le séminaire est ouvert à de nouveaux participants.

**Date et lieu: 1<sup>er</sup> mardi du mois, au CHS de La Chartreuse, dans la salle 2 du Centre de documentation. Première rencontre le 4.10.12**

**Contact: Touria Mignotte 20 rue du Maréchal de Saulx Tavannes 21000 Dijon**  
tél. 03 80 42 03 26 - 06 86 92 96 43

## **ACTIVITES DES ASSOCIATIONS MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

### **Association ASSERC Enseignement et Recherche Clinique Amour, folie et guérison**

Prof. Michel PATRIS - Dr. Jean-Richard FREYMANN  
Responsable universitaire: G. BERTSCHY

Bien des chemins mènent à la psychanalyse: les symptômes parasitants, l'irruption du réel, le déclenchement de moments de folie aiguë.

L'invention freudienne a subverti la clinique médicale, aliéniste, psychologique en découvrant les pulsions, le transfert amoureux, la sexualité infantile et la conflictualité entre les pulsions de vie et les pulsions de mort. Les passions et les résistances poursuivent leurs effets dans le monde contemporain.

Aujourd'hui, pour le clinicien et le désirent de culture la question ne se pose pas seulement de savoir: «Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner?» (Jacques Lacan), mais comment penser le triptyque «Amour, folie et guérison» sous une forme actuelle.

1. Est-ce l'amour qui guérit les maux? La vérité du sujet est-elle antinomique avec le transfert qu'elle induit?
2. Folie, psychose, maladies mentales, ces termes sont-ils équivalents, voire synonymes après le passage des psychanalystes?
3. De quelles guérisons parle-t-on quand on parle de cure analytique, de psychothérapie, d'entretiens psychiatriques ou psychologiques?

### **Fonctionnement**

#### **Présentations cliniques**

Lieu: Amphi Clinique Psychiatrique de l'Hôpital Civil à 18 h (avant les conférences du vendredi).

Elles sont strictement réservées aux étudiants et aux collègues membres de l'ASSERC. Elles impliquent un engagement au respect du secret professionnel. La participation à un groupe clinique est le complément nécessaire à ces présentations.

#### **Groupes cliniques (sur inscription en début d'année auprès des responsables de groupes)**

Ils permettent:

- de tirer enseignement des présentations cliniques et des conférences,
- d'aborder des points précis touchant aux difficultés de la pratique,
- d'élaborer les liens dialectiques de la théorie et de la praxis.

#### **GROUPE 1** animé par

Jacques IRRMANN (03 88 25 65 11)  
Marie PESENTI-IRRMANN (03 88 35 11 00)  
(mercredi à 20h 30 - Clinique Psychiatrique)

#### **GROUPE 2** animé par

Marc LEVY (03 88 61 08 88)  
Khadija NIZARI-BIRINGER (06 28 34 56 21)  
(lundi à 19h - Clinique Psychiatrique)

#### **GROUPE 3** animé par

Sylvie LEVY (06 63 17 84 50)  
Amine SOUIRJI (03 88 16 55 13)  
Pascale GANTE (06 89 55 14 33)  
(jeudi à 20h 15 - 8a, rue Sleidan)

#### **GROUPE 4** animé par

Cécile VERDET (03 88 61 40 10)  
Jean-Raymond MILLEY (03 88 60 58 86)  
Nicolas JANEL (06 62 47 91 91)  
(jeudi à 20h 30 - Clinique Psychiatrique)

Les groupes cliniques ont lieu dans la semaine qui suit la présentation clinique.

Coordination des groupes:  
Sylvie LEVY (06 63 17 84 50)

#### **Les conférences :**

- **Vendredi 23 novembre 2012**  
(à 19 h exceptionnellement)  
**Amour et mélancolie.**  
**Le devenir des pulsions après guérison**  
Suivie de l'Assemblée Générale  
Michel Patris et Jean-Richard Freymann
- **Vendredi 21 décembre 2012**  
**Les folies d'aujourd'hui**  
Jalil Bennani (Rabat Maroc)
- **Vendredi 25 janvier 2013**  
**La guérison en psychanalyse**  
Marc Strauss (Paris)
- **Vendredi 08 février 2013**  
**L'amour adolescent**  
Edmond Perrier (Brumath)
- **Vendredi 15 mars 2013**  
**Les folies sociales de notre civilisation**  
Roland Gori (Marseille)
- **Vendredi 5 avril 2013**  
**Le deuil avant la mort**  
Marie-Frédérique Bacqué (Strasbourg)
- **Vendredi 3 mai 2012**  
**De quoi nous guérit la philosophie ?**  
Philippe Choulet (Metz)
- **Vendredi 17 mai 2013**  
**Les fins d'analyse**  
Patrick Landmann (Paris)
- **Vendredi 7 juin 2013**  
**L'amour et la haine dans le processus vindicatif**  
Philippe Breton (Strasbourg)

**Date et lieu: le vendredi à 20 h aux dates précitées à l'Amphithéâtre de la Clinique Psychiatrique CHRU Strasbourg - début 23.11.2012**

**Renseignements: [www.fedepsy.org](http://www.fedepsy.org)  
[asserc@orange.fr](mailto:asserc@orange.fr)**

## Ouest-FEDEPSY – ANGERS De SIR à RSI

Dominique PEAN

Après une lecture chronologique des séminaires de Jacques Lacan, initiée il y a près de vingt ans, nous terminons cette année 2012 le Livre XX: *Encore*.

Ce séminaire apparaît comme un moment de bascule vers la borroméisation. Cela nous invite à reprendre l'ensemble des séminaires selon une lecture centrée sur la question des trois registres: Symbolique, Imaginaire, Réel. Dans la conférence du 8 juillet 53 (SIR) l'articulation de ces trois registres est déjà posée. Peu à peu après, l'accent mis sur le Symbolique et l'Imaginaire, Lacan oriente son travail sur le Réel et sa constitution.

Au fil des années, c'est la question du nouage du Réel, aux deux autres registres qui devient essentielle, et permet de subvertir la notion de structure, les mathèmes avec la présentation de la topologie des nœuds.

Ces notions, très cliniques, permettent un nouvel abord de la psychose, mais aussi de toute cure pour peu qu'elle laisse place à la création.

On est toujours nouveau lecteur de Lacan, aussi ce séminaire est-il ouvert à tous.

**Contacts: Dominique Péan - tél. 02 41 23 15 30  
et Henri-François Robelet - tél. 02 41 43 85 55**

## Psychanalyse et littérature

Anne TER MINASSIAN

Ce groupe existe depuis octobre 2005. Un long trajet a déjà été parcouru, au travers des méandres proposés par les uns et les autres. Un fil rouge pourrait tout de même se dire autour de: déshumanisation — traumatisme — écriture — témoignage, autour de ce qui se présente comme indicible. Ceci viendrait dessiner une congruence entre la constitution subjective et le collectif.

Autour de ces thèmes, le travail de ce groupe se nourrit des rencontres de lecture que chacun apporte au groupe.

Le groupe est ouvert.

**Date: Un mercredi par mois de 19 h à 20 h 30  
à Montjean sur Loire chez Anne Ter Minassian.  
Proposition: 3<sup>e</sup> mercredi du mois.  
Début le 17.10.12**

**Contact: Anne Ter Minassian - 06 15 38 60 09**

## Groupe de travail

Geneviève TRICHET

Nous poursuivrons cette année la lecture du livre de Solange Faladé *Clinique des névroses*, transcription de séminaires tenus en 1992/1993 par cette analyste ayant suivi et accompagné Lacan à travers les moments importants du mouvement analytique, dès 1952. Ses séminaires croisent la clinique avec les concepts de Lacan mis en perspective dans les différents temps de leur développement. Ce groupe est ouvert à de nouveaux participants.

**Contact: Geneviève Trichet  
tél. 02 41 36 29 70 - [gtrichet@laposte.net](mailto:gtrichet@laposte.net)**

## Groupe de travail

**Boiter n'est pas pécher: essais d'écoute analytique / Lucien Israël**

Damien LEROY

*«Ce qui se transmet dans un enseignement, de même que dans ce qu'on appelle la formation d'un psychanalyste, ce n'est pas le positif, au sens photographique du terme, des connaissances d'un maître, mais les lacunes qu'il laisse entre ces connaissances de façon que chacun puisse y trouver sa place.»*

Lucien Israël

Pour cette année 2012-2013, le groupe poursuit sur le mode initié en septembre 2011, abordant la deuxième partie du livre: *«Elargissement de la névrose»*. Il ne s'agit pas de promouvoir une lecture au mot à mot où il serait question d'en retirer un sens qui ferait consensus, mais plutôt de s'ouvrir mutuellement un espace d'échange et d'élaboration pour chacun.

**Date: une fois par mois, généralement  
le mercredi de 20 à 22 h**

**Contact: Damien Leroy - 06 79 05 48 92 et  
Marie-Laure Pathé-Gautier - tél. 02 41 48 85 51**

## Groupe de travail ouvert

Edith PANCHER

Nous proposons de poursuivre notre réflexion «théorico-clinique».

Comment notre écoute est traversée par nos références théoriques et vice-versa ?

C'est à partir du témoignage de chacun sur sa pratique que nous construisons notre élaboration.

**Contact: Edith Pancher - tél. 02 41 87 87 97**

## Groupe de travail

Emmanuelle BESSON

En maintenant notre démarche de travail d'appropriation pour chacun des concepts psychanalytiques par des échanges autour de lectures et d'éléments cliniques, nous proposons pour l'année à venir de préciser les processus liés au complexe d'Œdipe.

Groupe ouvert à une personne.

**Date: un mercredi/mois à 19h 15**

**Contacts:**

**Emmanuelle Besson - 06 38 81 32 78  
et Elleke Kleinhout - 06 85 75 17 90**

## Association PAROLE SANS FRONTIERE – Strasbourg

### Séminaire: La technique dans la cure chez Lacan

Bertrand PIRET - Jean-Raymond MILLEY

Le cadre de la cure analytique est plus que jamais une question d'actualité, en témoignent les exigences de formalisation du dispositif thérapeutique, cadre et technique, récemment avancées pour pouvoir bénéficier d'un titre de psychothérapeute.

Ce séminaire revisite depuis quelques années cette question du cadre analytique, esquissé d'abord par Freud dans les écrits de «La technique psychanalytique», remanié et modélisé après le congrès de Budapest lors de la création des instituts de psychanalyse, en premier lieu celui de Berlin, repensé et remodelé sur la base des expérimentations de cure des disciples de Freud au cours des années 1930 (Ferenczi, Reich, Fenichel, Glover...), conceptualisé en tant que déterminant du dispositif analytique et en tant que déterminant le dispositif analytique, donc, à ce titre, objet lui-même de l'interprétation après la seconde guerre mondiale (Margareth Mahler, Donnet, Sigg...).

Cette année nous donnera l'opportunité d'aborder le virage lacanien sur cette question. «Les variantes de la cure type», «La direction de la cure», le séminaire I, nous amèneront à traverser l'apport lacanien à cette élaboration du cadre de la cure, opération éthique s'il en fût l'ayant amené, par fidélité à l'esprit freudien, à l'excommunication de l'I.P.A. et à la fondation de l'E.F.P.

**Dates et lieu: jeudi 3.01.13, mercredi 13.02.13,  
mercredi 27.03.13, mercredi 10.04.13,  
mercredi 15.05.13, jeudi 27.06.13  
au 2 rue Brûlée à Strasbourg**

**Contact: Jean-Raymond Milley - 06 19 17 65 97  
ou Bertrand Piret - tél. 03 88 37 95 45  
www.p-s-f.com**

## Séminaire: L'exportation de la psychanalyse. Les pionniers

Les années précédentes du séminaire ont permis d'étudier la manière dont la psychiatrie a tenté depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours de tenir compte de la différence culturelle et des rapports contrastés qu'elle a entretenu et entretient encore avec l'histoire et l'anthropologie.

Nous débiterons cette année l'exploration des rapports entre la psychanalyse et l'anthropologie, depuis les premières expériences de «terrain» mises en place par certains pionniers jusqu'à la constitution d'une anthropologie psychanalytique et clinique, en passant par l'élaboration d'une ethnopsychiatrie/ethnopsychanalyse.

Un certain nombre d'expériences pionnières ont tenté de décrire la manière dont pouvait se mettre en place le transfert au sein d'une culture éloignée de la nôtre, c'est-à-dire lorsque le psychanalyste est étranger à la culture de ceux auxquels il propose son écoute. Ces situations qui tentèrent de mettre à l'épreuve une réelle pratique psychanalytique dans de tels contextes furent cependant peu nombreuses à être rapportées en détail.

Les expéditions de Geza Roheim (1928-1930) rentrent à peine dans ce cadre, compte tenu de l'absence d'expérience psychanalytique proprement dite puisqu'il s'agissait plutôt d'enquêtes ethnographiques (recueil de rêves; observation du jeu des enfants, etc.). Nous reprendrons cependant ses hypothèses et observations pour autant qu'elles ont marqué les générations suivantes de chercheurs.

On peut citer l'ouvrage de Wulf Sachs, *Black Hamlet*, sorti en 1937, qui est une sorte de biographie psychanalytique d'un guérisseur africain, écrit à partir d'une curieuse expérience psychanalytique à l'initiative de l'auteur, médecin et psychanalyste d'origine russe, qui fut à l'origine de l'implantation de la psychanalyse en Afrique du Sud.

En 1951, Georges Devereux publie sa *Psychothérapie d'un indien des plaines*, point de départ d'une œuvre magistrale qui va fonder l'ethnopsychiatrie et l'ethnopsychanalyse, mais surtout fournir pour la première fois un cadre cohérent à l'articulation entre psychanalyse et anthropologie.

En 1963, sort l'ouvrage en son temps célèbre, *Les blancs pensent trop* des psychanalystes suisses Paul Parin, Fritz Morgenthaler et Goldy Parin-Matthèy, qui rend compte de la psychanalyse de «trente membres adultes et normaux» du peuple Dogon du Mali.

Les Ortigues publient à leur tour en 1966 leur fameux Œdipe africain, fruit de la mise en place de consultations psychanalytiques pour enfants

à l'hôpital de Fann à Dakar, dans le cadre de l'intense activité de recherche clinique encouragée par Henri Collomb.

Ces rares mais précieuses expériences de « terrain » permettront de saisir comment les psychanalystes ont posé les jalons d'une réflexion sur l'universalité de la théorie psychanalytique, respectueuse des différences culturelles, qui ne cessera de nourrir le débat entre psychanalyse et anthropologie jusqu'à ses développements les plus récents.

Bibliographie: cf. site [www.p-s-f.com](http://www.p-s-f.com)

Public: les internes en psychiatrie, région et inter-région si possible, ainsi que les étudiants en psychologie, et toute autre personne intéressée dans la limite des places disponibles.

**Dates et horaires: le jeudi de 19 à 21 h:**  
29.11.12 - 6.12.12 - 20.12.12 - 10.01.13 - 24.01.13  
- 7.02.13 - 7.03.13 - 21.03.13 - 4.04.13 - 2.05.13  
- 23.05.13 - 6.06.13 - 20.06.13

**Lieu: Bibliothèque de la Clinique Psychiatrique des Hospices Civils de Strasbourg,**  
1 place de l'Hôpital.

**Inscriptions: Secrétariat de la Clinique Psychiatrique des H.U.S.,**  
Elisabeth Ehrlé - tél. 03 88 11 52 47  
(Dans la limite des places disponibles).

## **Journée de formation: Torture et prise en charge des victimes de torture: enjeux contemporains**

Avec: David Le Breton, Bertrand Ludes, ACAT France, le Centre de Prévention contre la Torture du Conseil de l'Europe, Beatrice Patsalides de Primo Levi, Cihan Gunes, Bertrand Piret...

**Date et lieu: 12.01.13 au Ciarus**

**Détails: [www.p-s-f.com](http://www.p-s-f.com)**

## **Association A PROPOS – Metz**

L'association A PROPOS de psychanalyse à Metz organise diverses activités cliniques et théoriques avec ses adhérents: séminaire de lecture de J. Lacan, groupe de lecture sur l'œuvre de Winnicott, séminaire sur le Transfert, groupes cliniques, conférences et présentations publiques.

L'animation est assurée par Raphaël Herr, Michel Jager, Dominique Marinelli, Anne Marie Meyer, Lysiane Naymark, Philippe Woloszko et Colette Zapponi.

**Pour les horaires et le détail des programmes voir notre site: [www.aproposmetz.com](http://www.aproposmetz.com)**

**Pour nous joindre: [apropos.metz@gmail.com](mailto:apropos.metz@gmail.com)**

**Siège social: 1b rue Mozart, 57000 Metz.**

## **Cartel autour de l'éthique**

En partant du séminaire de J. Lacan *L'éthique de la psychanalyse*, nous avons pensé que la confusion régnante pour ce qui concerne certains concepts comme éthique, morale, déontologie... nous incitait à aller y voir d'un peu plus près.

Pour cela et selon nos habitudes, nous parcourons ce texte en y associant d'autres textes de la psychanalyse, de la philosophie, de la littérature et l'éclairage fécond que peuvent nous apporter le cinéma et le théâtre.

**Renseignements: Dominique Marinelli**  
06 10 47 66 29 - [domarinelli@orange.fr](mailto:domarinelli@orange.fr)

## **Association E.S.P.A.C.E. TIERS Strasbourg**

Les journées de sociodrame et psychodrame en groupe reprennent à partir de mi-octobre. Il est possible d'entrer dans l'un des groupes au cours de l'année.

**Contact: Liliane Goldsztaub - tél. 03 88 22 00 60**

## **Association TRANSVERSALES-EUCLIDE Nancy**

**Groupe clinique:** Groupe composé de 6 participants (psychologues et psychiatre). Chaque mois un des participants présente un cas clinique de sa pratique et nous réfléchissons ensemble à ce cas de façon théorique, nosographique et structurale également en essayant de dégager des hypothèses et pistes à suivre.

Hervé Princl (1<sup>er</sup> mercredi du mois à 20h)

**Séminaire 2 de Lacan:** Groupe en place depuis deux ans. Le travail s'appuie sur une lecture chronologique des séminaires. Cette lecture est étayée d'un retour sur les textes freudiens cités et des discussions en lien avec la clinique de chacun.

Cette année nous poursuivons l'étude du séminaire de 1954-1955: Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Claude Mekler (les jeudis à 20h30 au 138 rue St Dizier)

### **Histoire de la psychanalyse:**

Claude Mekler (les jeudis soirs au 138 rue St Dizier)

### **La jouissance:**

Cartel faisant suite à la journée du 24.10.2009 sur la jouissance: Claude Mekler, les samedis matins 138 rue St Dizier).

### **Ethique de la psychanalyse:**

Erwan Le Duigou (1<sup>er</sup> mardi du mois)

### **Séminaire animé par le docteur Daniel Lemler**

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, rappelons qu'il fait ce séminaire depuis près de 10 ans, dans le cadre des activités de l'Association Transversale. Il est psychanalyste à Strasbourg. Il a été l'élève de Lucien Israël, et il se situe dans la continuation de son œuvre. En plus de sa pratique libérale, il anime un groupe de parole dans le service de gynécologie-obstétrique du Professeur Nizand à la Faculté de Médecine de Strasbourg. Daniel Lemler pense que le psychanalyste ne doit pas se contenter de pratiquer la psychanalyse uniquement en cabinet, mais qu'il doit avoir une fonction sociale d'interpellation. Il ne s'agit pas d'ajouter un savoir de plus aux autres savoirs médicaux ou psychiatriques, mais en partant de son expérience, d'interroger les expériences de ses auditeurs.

Dans son séminaire, il part souvent d'un fait d'actualité pour réfléchir à ce qui fait la spécificité de la psychanalyse, des pratiques psychothérapeutiques, etc., ceci aussi en rapport avec ses connaissances talmudiques. En partant de là, les participants peuvent aussi l'interroger sur des points particuliers de leur pratique ou de la théorie psychanalytique, voire sur des problèmes plus généraux qui leur tiennent à cœur.

Daniel Lemler parle aussi souvent des problèmes qu'il rencontre dans le service de néo-natalité qui posent de graves interrogations éthiques.

Ce séminaire est ouvert à tous ceux qui peuvent s'intéresser à ces questions. Une participation de 15€ est demandée pour couvrir les frais.

Une participation de 15€ est demandée pour couvrir les frais.

**Date et lieu :** le samedi à 10 heures  
au Centre Médico-Psycho Pédagogique,  
73 rue Isabey à Nancy

**Contact :** tél. 03 83 19 02 53  
transversale.euclide@wanadoo.fr

### **Groupe de travail sur « La question de l'écriture » à travers l'œuvre de Michel Foucault**

Philippe CONSIGNY

**Date et lieu :** 4<sup>e</sup> jeudi du mois, début le 22.11.12  
à 20h 30 138 rue St Dizier

## **ACTIVITES DES ASSOCIATIONS REGIONALES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

### **FEDEPSY-Méditerranée**

#### **Séminaire : Données actuelles sur la psychanalyse avec l'enfant**

Moïse BENADIBA

Il s'agit, dans ce séminaire qui s'adresse aux psychanalystes et aux psychologues en formation, de proposer un espace, un lieu où ils parlent de leur pratique analytique avec l'enfant pour, à travers ce qui en est dit, de cette pratique, s'y confronter, soutenir leur questionnement sur l'abord, par la psychanalyse, de l'enfant, de ses fantasmes, de ses symptômes et des symptômes chez lui induits, du rapport des énoncés de l'enfant à ses énonciations.

Autour des vignettes cliniques exposées, nous essayons de percevoir le cheminement des conceptions analytiques autour de l'enfant avec les éclairages de Freud, Lacan et des pratiques actuelles de la psychanalyse avec l'enfant.

**Date et lieu :** une fois par semaine, dans les  
locaux du service de psychiatrie infantojuvénile,  
secteur 13103.

**Contact :** Dr Moïse Benadiba  
tél. 04 91 87 67 93 - Fax 04 91 87 68 00  
moise.benadiba@ch-valvert.fr

#### **Séminaire : L'enfant et sa famille dans le cadre des expertises demandées par le Juge aux affaires familiales**

Moïse BENADIBA

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affaires familiales.

L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

**Contact :** Dr Moïse Benadiba  
tél. 04 91 87 67 93 - Fax 04 91 87 68 00  
moise.benadiba@ch-valvert.fr

## ACTIVITES DES CORRESPONDANTS ETRANGERS

### ALLEMAGNE – BERLIN

Claus-Dieter RATH

**Séminaire à Berlin** (en langue allemande, des participants francophones sont les bienvenus) dans le cadre de la *Freud-Lacan-Gesellschaft* (FLG) et de l'*Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse* (AFP)

Was in des psychoanalytischen Kur wirkt  
*Ce qui est opérant dans la cure.*

A partir du 12 janvier 2013 poursuite de ce séminaire organisé depuis 2010 avec le sous-titre suivant:

Das Wirken der Sprache: langage, langue, la langue und das Unbewusste.  
*L'effet de la parole: langage, langue, la langue et l'inconscient.*

**Date et lieu: Hardenbergstra. 9, 10623 Berlin (maison sur la cour, rez-de-chaussée)**

**Environ une fois par mois, samedi 17 à 19 h**

**Contact: Claus Dieter Rath - tél. 030/8819194  
- Mobile du séminaire 0160/6583340  
RathCD@aol.com**

### Bibliothèque psychanalytique de Berlin

**Lieu de recherche et d'exercice de la psychanalyse en référence à Freud et Lacan**

#### Contexte

L'ouverture à Berlin d'une bibliothèque psychanalytique — à la fois lieu de recherche et aussi d'exercice de la psychanalyse selon Freud et Lacan — émane de la volonté de quelques-uns qui ont œuvré depuis un certain temps pour ce projet.

Quelques groupes psychanalytiques travaillent à Berlin avec les références de Freud et Lacan. La « Société Freud-Lacan (Freud-Lacan-Gesellschaft) » (fondée en 1997), Le « Salon psychanalytique (Psychoanalytischer Salon) » (en 1998) et le « Groupe lacanien de Berlin (LaGiB) » (en 2007 à Berlin).

C'est dans ce champ que se situe la bibliothèque. Elle s'appuie aussi sur des groupes interrégionaux comme « L'Association pour la psychanalyse freudienne (Assoziation für die Freudsche

Psychoanalyse) » (fondé en 1993) et le « Collège psychanalytique (Psychoanalytisches Kolleg) » (en 2004).

#### Conception

Le projet s'appuie sur trois piliers :

- une salle de rencontres et manifestations diverses: c'est un lieu pour penser, échanger et écrire;
- la bibliothèque et salle d'archives offre une collection conséquente de littérature psychanalytique et la conservation de documents (archives des différents partenaires);
- les cabinets sont au nombre de deux.

#### Manifestations publiques

La bibliothèque invite des psychanalystes à parler publiquement.

La bibliothèque s'engage à mener un débat ouvert avec des non-psychanalystes.

La bibliothèque a aussi pour objectif d'être un lieu d'échanges entre artistes et psychanalystes.

**Lieu: Hardenbergerstr. 9, 10623 Berlin (maison sur la cour, rez-de-chaussée)**

**Horaires d'ouverture et renseignements complets: [www.psybi-berlin.de](http://www.psybi-berlin.de)**

**Contacts: Masaaki Sato - [sato@psybi-berlin.de](mailto:sato@psybi-berlin.de)**

### LUXEMBOURG

### Séminaire: Psychanalyse et pédagogie comme « méthodes dangereuses » ?

Le séminaire s'intéresse à la question de la place du sujet dans le cadre éducatif et scolaire et en psychanalyse. Il s'agit de voir comment le sujet élève et le sujet enseignant peuvent se développer dans le cadre éducatif. Quels peuvent être les apports de la psychanalyse à ce sujet ?

Les échanges partent soit d'œuvres cinématographiques soit de textes psychanalytiques.

**Date et lieu: un mercredi par mois à 19 h 30 à l'Université de Luxembourg, à Walferdange: Bâtiment 3, salle 010/011. Première rencontre: le 03.11.2012.**

**Contact: Guy Nilles - tél. 621 27 93 08 - [gnilles@vo.lu](mailto:gnilles@vo.lu), Jean-Marie Weber - tél. 4666446260 - [jean-marie.weber@uni.lu](mailto:jean-marie.weber@uni.lu)**

## ATHENES

### Enseignement

#### Architecture et psychanalyse: Fantasma et construction

Ecole d'Architecture, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tél. +302107723830 - Mercredi de 18h à 21 h.

#### Peinture: Création et fantasma de l'artiste. Le cas de l'érotisme

Ecole des Beaux-Arts, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 Rue Stournari, tél. +303897157210 - Mercredi de 10h à 13h.

#### Art de vivre, art d'être malade, art de mourir

Athens College, 15 rue Stefanou Delta, Psychiko, tél. + 30 2106748160 - Vendredi de 18h à 21 h

**Renseignements pour ces trois activités:**  
Nicolas Sideris - nikos@siderman.gr

## BRESIL

Marisa DECAT DE MOURA

### Réunions cliniques

Lundi de 9h à 10h 30

Activités de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei.

*Coordination:* Equipe de la Clinique de Psychologie et de Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei

### Séminaire *Psychanalyse et Hôpital*

Lundi de 14h à 15h 30 - 18a classe

*Coordination:* Marisa Decat de Moura et Simone Borges de Carvalho

### Séminaire *Psychanalyse et Clinique de bébés, de l'enfant et de l'adolescent*

Lundi de 18h à 19h 30

*Coordination:* Marisa Decat de Moura et Simone Borges de Carvalho

Professeurs invités: Débora Carla Marques de Castro, Marcelo Matta de Castro, Maria de Lourdes Guimarães de A. Barros, Sandra Seara Kruehl

### Séminaire *Psychanalyse et Hôpital* Intensif

Les mois de janvier et juillet - pour les psychologues et étudiants qui habitent à l'extérieur de Belo Horizonte

*Coordination:* Simone Borges de Carvalho

### Séminaire International FEDEPSY / BRASIL sur le Thème: *Le Séminaire de J. Lacan, Livre X, L'Angoisse (1962-1963)*

Lundi de 8h à 9h

*Coordination:* Marisa Decat de Moura, Bruna Simões de Albuquerque, Marcelo Matta de Castro, Pedro Braccini Pereira et Simone Borges de Carvalho

Professeurs invités: Guilherme Massara Rocha et Jeferson Machado Pinto

### 5<sup>e</sup> Forum International Psychanalyse et Médecine et 9<sup>e</sup> Congrès Brésilien de Psychologie et Hôpital.

Du 22 au 25 août 2013

*Président:* Marisa Decat de Moura.

Toutes les activités se passent au Centre d'Etudes de l'Hôpital Mater Dei à Belo Horizonte/MG – Brésil. Elles ont lieu de février à décembre, excepté le Séminaire *Psychanalyse et Hôpital* intensif, qui a lieu durant les vacances scolaires des mois de janvier et juillet.

*Contact:* Marisa Decat de Moura  
marisadecatm@uol.com.br

## FORMATIONS APERTURA-ARCANES

- 21 et 22 septembre 2012  
*Aux limites des structures et du transfert*
- 30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 2012  
*Complexes familiaux: l'enfant imaginaire, l'enfant merveilleux*
- 11 et 12 janvier 2013  
*Violence, agressivité, passages à l'acte*
- 5 et 6 avril 2013  
*Visées en psychothérapies et visées en psychanalyse*
- 25 et 26 octobre 2013  
*Les addictions et leur devenir*

## FORMATIONS F.E.D.E.P.S.Y.

### LES FORMATIONS DU MERCREDI

- 17 octobre 2012  
*Névrose d'angoisse et phobie*
- 6 mars 2013  
*Le déclenchement des psychoses*
- 25 septembre 2013  
*Psychopathologie des psychoses*
- 4 décembre 2013  
*Prise en charge des psychoses*

## FORMATIONS AU CHOIX POUR LES INSTITUTIONS

*Renseignements:*  
www.apertura.arcanes.com  
arcanes-apertura@wanadoo.fr  
tél. 03 88 35 19 93

## BUREAU DE LA F.E.D.E.P.S.Y. (DIRECTOIRE)

**Président de la F.E.D.E.P.S.Y.** : Jean-Richard FREYMANN

**Secrétaire** : Eveline KIEFFER

**Trésorier et conseil de gestion** : Jacques WEYL

**Conseil juridique** : Delphine FREYMANN

**Conseil administratif** : Jean-Pierre FOURCADE

**Président de l'E.P.S. (au titre de la CDEF)** : Michel PATRIS

**Président du G.E.P.** : Daniel LEMLER

**Président de la Commission Européenne (CE)** : Bertrand PIRET

**Représentant du G.E.P.** : Marc LEVY

**Représentante de l'E.P.S.** : Cécile VERDET

**Responsables des publications** : Sylvie LEVY, Joël FRITSCHY, Hervé GISIE, Anne-Marie PINÇON, Geneviève KINDO, Eveline KIEFFER

**Responsables des Journées de formations** : Liliane GOLDSZTAUB, Michel LEVY

**Centre de recherche (du C.D.E.F.)** : Urias ARANTES, Marie-Frédérique BACQUE, Jacob ROGOZINSKI

### RESPONSABLES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

#### 1. Commission Européenne :

Bertrand PIRET, Jean-Raymond MILLEY

#### 2. Représentants de la F.E.D.E.P.S.Y. auprès des instances internationales (Convergencia) :

Marjorie RUF (Paris), Martine BIEHLER, Sylvie LEVY, Cristina BURCKAS (Allemagne), Daniel LEMLER, Dominique MARINELLI (Metz), Roland MEYER

#### 3. Représentants au groupe de contact :

Jacques SEDAT (Paris-Membre d'honneur), Michel PATRIS, Jean-Richard FREYMANN

#### 4. Coordination des formations :

Direction : Liliane GOLDSZTAUB, Sylvie LEVY, Michel LEVY

Organisation : Pascale GANTE, Nicolas JANDEL, Amine SOUIRJI, Khadija NIZARI-BIRINGER, François BIRINGER

#### 5. Responsables du site *fedepsy.org* :

Martine et Pierre BIEHLER

#### 6. Responsables des relations à l'Université :

Mireille LAMAUTE-AMMER, Pascale GANTE, Nicolas JANDEL, Nadine BAHY, Philippe LUTUN, Michel PATRIS, Marie-Frédérique BACQUE, Liliane GOLDSZTAUB, Jacob ROGOZINSKI

#### 7. Responsables des groupes cliniques :

Sylvie LEVY, Cécile VERDET, Daniel LEMLER

#### 8. Relations interrégionales et internationales :

Anne-Marie PINÇON (Strasbourg), Moïse BENADIBA (Marseille), Roland GORI (Marseille), Thierry VINCENT (Grenoble), Claude MEKLER (Nancy), Pierre-André JULIÉ (Angers), Dominique PEAN (Angers), Henri-François ROBELET (Angers), Daniel LYSEK (Suisse), Jalil BENNANI (Maroc), Hager KARRAY (Tunisie), André MICHELS (Paris, Allemagne, Luxembourg), Renate BAIER-MUELLER (Allemagne Munich), Cristina BURCKAS (Argentine, Allemagne Freiburg), Peter MUELLER (Allemagne Karlsruhe), Claus-Dieter RATH (Allemagne Berlin), Jean-Marie Weber (Luxembourg), Elmina VALSAMOPOULOS (Grèce), Daniel MEIER (Israël), Marisa DECAT DE MOURA (Brésil)

### ***Ont contribué à ce numéro :***

Dominique Bolitt, psychologue clinicienne, Strasbourg  
Philippe Choulet, professeur de philosophie, Metz  
Michel Constantopoulos, psychanalyste praticien, psychiatre, Strasbourg  
Laurence Guichard Joseph, psychologue, psychanalyste praticienne, Paris  
Daniel Lemler, psychanalyste praticien, psychiatre, Strasbourg  
Michel Lévy, psychanalyste praticien, psychiatre, Strasbourg  
André Michels, psychanalyste praticien, psychiatre, Luxembourg  
Florence Pichot, psychologue, psychothérapeute, Châtillon le Duc  
Anne-Marie Pinçon, psychanalyste praticienne, psychologue clinicienne, Strasbourg  
Bertrand Piret, praticien de l'analyse, psychiatre, Strasbourg  
Valérie Ritzenthaler, psychologue clinicienne, Centre hospitalier de Rouffach  
Marie-France Schäfer, psychanalyste praticienne, psychologue en milieu scolaire, Strasbourg  
Marie-Noëlle Wucher, écrivain, Strasbourg

PROF. SIGM. FREUD

Dec. 7<sup>th</sup> 1938  
20 MAREFIELD GARDENS,  
LONDON N.W.3.

TEL: HAMPSTEAD 2002.

I started my professional activity as a neurologist, trying to bring relief to my neurotic patients. Under the influence of an older friend, and by my own efforts I discovered some new and important facts about the unconscious in psychic life, the role of instinctual urges, and so on. Out of these findings grew a new science, Psycho-analysis, a part of Psychology and a new method of treatment of the neuroses.

I had to pay heavily for this bit of good luck. People did not believe in my facts and thought my theories unsavoury. Resistance was strong and unrelenting. In

the end I succeeded in ~~for~~ acquiring pupils and building up an International Psycho-analytic Association. But the struggle is not yet over a short sentence in German.

Sigm. Freud

